



l'autre voie

numéro 10 | 2014

| | | |
|----------------------------|---|-----|
| | Édito : l'autre voie à la croisée des routes..... | 3 |
| Michel Agier | Les nouvelles figures de l'étranger..... | 11 |
| Thierry Goguel d'Allondans | Du champagne au mboongi..... | 27 |
| Romain Cruse | Voyages croisés à la Jamaïque..... | 47 |
| Philippe Bourdeau | La montagne : une île au soleil ?..... | 69 |
| Franck Michel | Voyage estival au centre... de la colonie de vacances..... | 81 |
| Julien Buot | Voyager au plus près du monde et de ses habitants..... | 89 |
| Adélaïde Intesse | De la solidarité dans le tourisme culturel..... | 103 |
| Sopheap Theng | Destination Saint-Barth, lorsque le luxe s'invite..... | 115 |
| Luciano Lepre | Au cœur du Japon : portfolio..... | 127 |
| Xavier Péron | Les clés de la spiritualité maasaï, la voie du bien-être..... | 151 |
| Guillaume Jan | Arrivée à Kisangani..... | 167 |
| Christoph Chabirand | Le Pépé..... | 185 |
| Franck Michel | L'arôme éternel : une histoire du café en Indonésie..... | 193 |
| Lucie Friedrich | Backache..... | 209 |
| Agnès Géminet | Baroud n'road : de Beyrouth à Istanbul sur les pas d'Alexandre..... | 217 |
| Félix Madika | Une Alsace d'abordage..... | 223 |
| Jean-François Le Dizès | Un Portugal essoufflé..... | 231 |
| Georges Bogey | À propos de la marche et du voyage..... | 241 |
| Gianni Cariani | Transferts culturels Europe/Russie..... | 249 |
| | Avant de reprendre la route..... | 275 |

l'autre voie

numéro 10 | 2014

L'autre voie est la revue annuelle publiée par
La croisée des routes | association Déroutes & Détours,
17 rue des Orphelins 67000 Strasbourg
lacroiseedesroutes@gmail.com

Directeur de la publication : Joël Isselé

Rédacteur en chef : Franck Michel

Suivi de la publication : alain walther

Crédit photographique : auteurs des articles, sauf mention contraire

Mise en pages : sylvie pelletier/ L'intranquille

ISSN 2260-4723

© 2014 – tous droits réservés

Les articles publiés n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.



www.croiseedesroutes.com

Plateforme culturelle de partage autour du voyage à l'esprit farouchement nomade

ÉDITO

L'AUTRE VOIE À LA CROISÉE DES ROUTES

« *Aux plus importantes croisées
des chemins de notre vie,
il n'y a pas de signalisation* »

Ernest Hemingway

La Croisée des routes franchit un cap. Dix ans après la création de l'association Déroutes & Détours, et après la parution de neuf numéros, *L'Autre Voie* devient *L'autre voie* et fait peau neuve. Avec ce n° 10, que vous ne tenez pas entre vos deux mains mais scrutez avec vos deux yeux, la revue *L'autre voie* emprunte une nouvelle route, entame une nouvelle étape, opère même une véritable métamorphose. Si *L'autre voie* perd en bonne partie ses majuscules, elle gagne en revanche en qualité et en confort de lecture, avec une maquette entièrement revue et repensée. L'ère numérique avance à grands pas, La Croisée des routes n'entend ni verser dans la nostalgie ni verser de larmes sur notre monde qui se décompose/recompose, et comme la formule de *L'autre voie* n° 1 de 2005 n'a plus rien à voir avec celle d'aujourd'hui, pour éviter l'impasse il fallait avancer. Notre logo ou picto, comme vous préférez, atteste également de la priorité allouée à toutes les bonnes voies qui s'ouvrent. En attendant d'abattre les murs qui empêchent de passer.

Si pour visiter les sites sur un écran il fallait obtenir autant de tampons de visas et franchir autant de frontières et de murs que pour visiter les grands sites répertoriés par l'Unesco ou simplement rendre visite à des amis ou à des frères dans des pays voisins, lointains ou ennemis, autant en revenir à la carte performée des vieux IBM... Mais l'informatique progresse là où la géopolitique parfois régresse.

Dans un recueil d'entretiens, Tzvetan Todorov soulignait que, contrairement à l'arbre, « *l'homme n'a pas de racines, il a des jambes* » (Tzvetan Todorov, *Devoirs et délices : une vie de passeur*, Seuil, 2002) ; dans la mesure du possible, il ne tient qu'à lui de les prendre à son cou lorsque telle ou telle situation l'exige. Plus que volontaire, l'exil est une forme de fuite nécessaire. Pourtant, au risque de finir derrière les barreaux pour les courageux migrants, cette fuite est souvent forcée. Madiba, plus connu sous le nom de Mandela, dont la disparition en décembre 2013 laisse un grand vide en Afrique et partout ailleurs, précisait dans *Un long chemin vers la liberté* qu'« être libre, ce n'est pas seulement se débarrasser de ses chaînes, c'est vivre d'une façon qui respecte et renforce la liberté des autres » (Nelson Mandela, *Un long chemin vers la liberté*, Le Livre de poche, 1996). Nul doute que « choisir la liberté » relève davantage du domaine du courage que du champ de la performance, les relégués et disparus dans les goulags sibériens d'antan ou les fugitifs abattus durant la guerre froide aux abords du mur de Berlin, pour ne citer que ces exemples, en supportent la tragique mémoire.

Aujourd'hui, la donne reste la même, en dépit d'un contexte voire d'un enrobage politique différent. Africains échoués sur des barques de fortune sur les rives du Mur Méditerranée, réfugiés syriens arrivés à grands frais en Turquie trouvant portes closes devant l'Euroforteresse, Palestiniens et Roms devenus étrangers sur leurs propres terres, etc. On le voit tous les jours, la liste n'est pas exhaustive. L'improbable arche de Noé qu'est devenue l'île de Lampedusa est depuis l'automne 2013 le dramatique symbole de la clôture de notre monde. Trois cents corps repêchés d'une mer mortelle attestent de la fracture Nord-Sud qui demeure. Qui s'étend et se creuse. Comme une mer honteuse. Ultime insulte faite aux migrants morts : on leur concède la nationalité italienne à titre posthume... pendant que les survivants du naufrage, eux, sont traqués quelques rues plus loin. Vieille rhétorique et minable rengaine toujours pratique : un bon Indien est un Indien mort. Il suffit de remplacer « Indien » par « migrant ». Et si par malheur un front de haine parvenait au pouvoir il suffira de remplacer « migrant » par « étranger ». On n'en est pas là, et il s'agit de ne pas y arriver.

Pour ce faire, il importe d'abord de réfléchir puis d'agir sans trop attendre. L'époque que nous vivons, avec des extrêmes aux abois et plus que jamais prêtes à refaire fureur, ne peut faire l'économie d'une éducation pour tous, d'un savoir plus engagé aussi. Nelson Mandela, encore lui – nous lui rendons hommage à notre manière en le convoquant plusieurs fois dans cet édito – considérait que « l'éducation est votre arme la plus puissante pour changer le monde ». Alors pourquoi attendre pour prendre cette arme ? La liberté de tous en dépend. Mais pour bien combattre – et défendre les libertés – il faut d'abord bien connaître ses

...Les gens exigent la liberté d'expression pour compenser la liberté de pensée qu'ils préfèrent éviter.

ennemis et surtout ne pas se tromper de combat : « *Les gens exigent la liberté d'expression pour compenser la liberté de pensée qu'ils préfèrent éviter* » constatait déjà Søren Kierkegaard. « Bouger et se bouger », écrivions-nous de notre côté dans l'édito du n° 9 de *L'autre voie*. Bouger aussi pour de bonnes raisons et pour de justes causes. Comme par exemple lutter contre le piège identitaire et le racisme banalisé, les murs qui cachent et cassent des vies. Certes, si l'homme n'a pas de racines,

il a des jambes. Il a parfois aussi des ailes, pour s'étirer et se tirer. On peut aussi penser que les racines sont vitales dès lors qu'elles font réseaux et forment des flux permanents, que les racines se mêlent et s'entremêlent. Il n'empêche. Récemment, Michel Agier, dont on pourra lire avec profit un texte dans ce numéro, se souvenant des propos rédigés par un réfugié libérien sur un écriteau dans un camp Guinée, précise à bon escient cette lapalissade qui devrait inspirer nos dirigeants d'ici et d'ailleurs : « *On est de là où l'on vit* » (Michel Agier, *Campement urbain. Du refuge naît le ghetto*, Payot, 2013).

Mais revenons un instant en Italie, l'une des portes closes d'une Europe devenue orpheline de valeurs humanistes et de destin collectif. Lampedusa représente désormais un terrible cas-symbole. Les rescapés du naufrage d'octobre 2013 – mais, dans l'indifférence, il en arrive d'autres tous les jours, ici ou à d'autres postes de « non-passage » – échappent à l'horreur pour presque immédiatement y retourner. Par cette obtention posthume de l'identité italienne, les morts en mer sont intégrés à l'Europe, et ne risquent plus guère de s'y faire remarquer. Les tombes ne

parlent pas et souvent ne se voient même pas. Les survivants, eux, sont enfermés avant s'être expulsés. Si l'Italie vient de parvenir à la peine à virer Berlusconi de son paysage politique officiel, les vieux démons veillent au grain et le fantôme du couple Berlusconi-Mussolini rôde encore. Plus que jamais sans doute. Les autres pays européens ne sont pas en reste, de l'Espagne à la Grèce, des Pays-Bas à la Russie, le populisme est à la mode. La France, repartie la fleur au fusil à l'aventure militaire dans son arrière-cour africaine, n'a plus de leçons à donner à personne. En dépit d'une ministre de la Justice qui redore à elle seule le blason de la République et la devise inscrite sur le fronton des mairies, la France s'aligne sans trop le dire à l'esprit de son temps, un ersatz sans doute des antiques idéaux socialistes. Mais sous la houlette d'un ministre de l'Intérieur plus que zélé et aux dents longues, la valse des reconduites à la frontière – ces fameuses « mesures d'éloignement » – se poursuit comme au mauvais temps de l'ère Sarko qu'évidemment on ne regrettera pas. Les collégiens pas comme les autres peuvent être arrêtés par d'authentiques forces du désordre sans que la majorité des Français n'y trouvent beaucoup à redire. C'est que dans l'Hexagone aussi le populisme est en vogue. Mais au-delà du ras-le-bol aux accents nationalistes, largement nourri par la « crise » (mot-valise pratique et paresseux...), le chômage et tout le reste, c'est la résignation, l'amertume, la déprime qui semblent être le lot quotidien d'une majorité de Français. D'Européens. Ce « vieux continent » aurait donc sacrément besoin d'air frais, d'un souffle nouveau, voire pour certains d'un « ordre nouveau »... qui ressort pourtant le même discours mille fois entendu ! Réarmer les esprits et remettre l'Europe mythique, blanche et chrétienne, sur ses pieds. Leni Riefenstahl, cinéaste efficace, toute dévouée au puissant troisième Reich en pleine ascension, appelait cela « *le triomphe de la volonté* ». À l'ère du numérique, d'aucuns rêvent encore à une telle Europe « munichoise ». Pur fantasme ou fatalisme, jadis comme maintenant, cela fonctionne toujours. Au grand dam de celles et ceux qui pensent autrement. Ou qui pensent tout simplement. Relisons la citation de Kierkegaard mentionnée plus haut, pour ne pas se tromper de cible, pour ne pas réitérer les erreurs du passé...

Rien n'indique toutefois que 2014 devienne l'année du néofascisme régénéré dans une Europe faussement revigorée. Pour le moment c'est plutôt une Europe désesparée qui s'offre à nos yeux, un continent déclinant, peuplé d'habitants désesparés quant à leur présent et déboussolés quant à leur avenir. Ce désarroi est empreint de mélancolie plus ou moins sombre. Poussée à ses extrêmes, cette mélancolie peut mener aussi bien au suicide qu'à la résilience. Les Portugais possèdent l'expression *saudade* pour exprimer au mieux cet état d'esprit qui est également un état du monde. Jean-Yves Jouannais, invoquant l'écrivain Antonio Tabucchi, précise l'importance du seuil sur lequel repose en fait le destin commun des hommes et des nations : « *Quant à la saudade, elle est pure mélancolie. Je pense qu'elle ne mène ni de près ni de loin au suicide mais à la contemplation de l'endroit d'où l'on peut sauter* » (Jean-Yves Jouannais, *L'usage des ruines*, Verticales, 2012). L'Europe est au bord de ce gouffre mais rien ne la force à franchir le pas, le seuil, bref à sauter dans ce qui forcément sera le vide. Et pour remonter la pente, l'option populiste conduit droit dans le mur, ces murs en tout genre que ses adeptes admirent tant. Le temps du mépris, du repli et du déni devra faire place nette à celui de l'ouverture tous azimuts.

Si je suis tout seul,
je ne suis pas
heureux...

Aux autres et au monde. On naît avec l'autre, on n'est pas seul. Et comme le disait feu Albert Jacquard (cité dans *L'Atlas des utopies*, 2012) : « *Le verbe être ne peut pas se conjuguer seul. Le fameux ergo sum est faux. "Je suis" n'a pas de sens. Si je suis tout seul, je ne suis pas heureux* ». Ce n'est qu'avec l'autre, en sa présence et grâce à la rencontre, que la réalisation de soi relève du (bon) sens et du (vrai) réel. C'est par conséquent une option alternative, risquée et courageuse, fondée sur le respect et l'hospitalité, qui sauvera l'Europe du déclin définitif et la préservera d'un funeste destin d'ores et déjà annoncé par tous les prophètes de malheur.

Les grandes routes de l'Histoire passent aussi par la croisée des routes. Ainsi, deux paroles fortes, tant par la teneur de leur pensée que par leur portée politique, celles de « l'Indochinois » Hô Chi Minh et de « l'Antillais » Aimé Césaire, résonnent avec nos propos, pour refonder un peu d'espoir perdu ou vendu. L'un

et l'autre, en fait d'abord Vietnamien et Martiniquais, auront par le poids des mots et le courage du combat politique contribué à des retournements populaires et à des prises de conscience politique à l'échelle planétaire.

Dès *Le procès de la colonisation française*, publié en 1925, Hô Chi Minh, qui n'était alors que Nguyen Ai Quoc, décryptait les mécanismes mortifères du colonialisme dans sa version française, notamment dans l'Indochine. La boucherie mondiale – mais façonnée et décidée en Europe – de 1914-1918 était aussi passée par là, et le militant nationaliste indochinois à cette époque encore membre du parti communiste français évoque en ces termes la question des recrues originaires des lointaines colonies tropicales venues se faire tuer au « frais » de ladite civilisation européenne. Conscient de grand nombre de désertions, le gouvernement français se devait de sévir, et le futur dirigeant du Vietnam devenu indépendant de noter, à propos de la décision d'un commandant supérieur des troupes de l'Indochine : « il fit inscrire sur le dos ou le poignet de chaque recrue un numéro ineffaçable au moyen d'une solution de nitrate d'argent ». Avant de préciser ce détail dans son « procès », qui est aussi un manifeste rédigé au milieu des années 20, le futur « Oncle Hô », qui sera bien plus tard la bête noire des États-Unis dans les années 60 après l'avoir été de la France dans les années 50, avait commencé son livre de la manière suivante : « *Avant 1914, ils n'étaient que de sales nègres et de sales Annamites, bons tout au plus à tirer le pousse-pousse et à recevoir des coups de cadouille de nos administrateurs. La joyeuse et franche guerre déclarée, les voilà devenus "chers enfants" et "braves amis" de nos paternels et tendres administrateurs et même de nos gouverneurs plus ou moins généraux* » (Hô Chi Minh, *Le procès de la colonisation française*, Le temps des cerises, 2007, première édition 1925). Histoire sans doute de planter le décor...

Si le début du « procès » et du parcours politique de Nguyen Ai Qoc augure déjà des combats à venir, un autre penseur et acteur commence à peine à émerger : Aimé Césaire. Pour le Martiniquais, le « procès » devient « discours » mais l'indispensable dénonciation du colonialisme reste la même, seules changent l'époque du constat et la contrée du combat. Dans le *Discours sur le colonialisme*, publié en 1954, soit un an avant la parution de *Tristes*

Une civilisation
qui ruse avec
ses principes
est une civilisation
moribonde.

tropiques de Claude Lévi-Strauss, Aimé Césaire, également passé par la rude école du parti communiste tout comme son aîné et camarade « Hô », ne parvient pas à oublier le poids du trouble passé d'une France qui ne cesse – hier comme aujourd'hui – de s'enorgueillir de représenter la quintessence de la civilisation sur terre. Il cite dans son court mais flamboyant discours ce passage attribué à Ernest Renan, pilier indéboulonnable de l'idée-même de « nation » dans l'Hexagone : « *Nous aspirons, non pas à l'égalité, mais à la domination* ». La suite est du même acabit, mais tout est

dit dans ce bref extrait. L'ensemble du XX^e siècle, de l'aventure voyeuriste des expositions coloniales à l'expulsion programmée des Roms, en passant par Madagascar, l'Indochine, l'Algérie, et même par La Réunion, certains propos du « discours » se font encore entendre de nos jours. Celui-ci par exemple, extrait du début du livre : « *Une civilisation qui ruse avec ses principes est une civilisation moribonde* » (Aimé Césaire, *Discours sur le colonialisme, Présence africaine*, 2004, première édition 1954). Chantre de la négritude, vénéré (et instrumentalisé) aujourd'hui comme un Messie dans les Antilles françaises, Aimé Césaire avait, au soir de sa vie, refusé de rencontrer officiellement le président Sarkozy, chez « lui » en Martinique. C'est que ses mots dits puis couchés sur le papier en 1954 résonnent terriblement actuels, comme l'ont d'ailleurs souligné, en bonne filiation et plus récemment Édouard Glissant et Patrick Chamoiseau, lorsqu'ils s'indignaient contre la construction de nouveaux murs, dans tous les sens du terme.

Toujours est-il que du « procès » de Hô Chi Minh au « discours » d'Aimé Césaire, le colonialisme à la française en a pris pour son grade, sans pour autant l'abattre, ni totalement, ni rapidement. L'histoire, à l'image de Rome, ne se fait pas en un jour, elle doit macérer, infuser, prendre sur elle-même avant de changer. Surtout en profondeur. Dans les confettis de l'empire français déchu, ou dans les « Suds » en général, ce passé douloureux – souvent forgé par le colonialisme puis retravaillé par le post-colonialisme – a bien du mal à passer, mais le « temps long » parle pour ces peuples invisibles, indésirables, et autres « damnés de la terre ».

Pour que 2014 ne devienne pas 1984 et pour que le meilleur des mondes ne soit pas celui auquel tout le monde pense. La littérature ne change peut-être pas le monde mais elle permet de le faire avancer. Sur une autre voie. C'est-à-dire très loin d'une troisième voie. Contre l'autodafé, il y a la lecture comme acte de résistance. Et le feu peut être retourné à bon escient, il est autant source de renaissance que de mort. Sans aller jusqu'en Inde ou plonger dans l'hindouisme, il suffit de rester dans l'Italie antifasciste, avec le cinéaste Federico Fellini. Dans l'un de ses chefs-d'œuvre *La dolce vita* (1960), on entend ces mots qui résonnent d'une salutaire actualité : « *The greatest thing is to burn not to freeze* ». (« L'idéal est de brûler, non de geler ») Dans ce cas, c'est bien le feu qu'il faut attiser, pour réinsuffler de l'espoir en même temps qu'un nouveau souffle aux Européens endormis...

Pour rester au cinéma, il est vrai que l'année 2014 débute avec la sortie du grand film de Martin Scorsese, *Le loup de Wall Street*, une fresque « économique-sociale » de notre époque ultralibérale rendue à la finance internationale où, sur l'autel de la cupidité, l'éthique est rangée définitivement dans le fond du placard de l'Histoire. Un film qui contribue à nous faire méditer sur notre devenir à tous, notre impossibilité à mieux vivre ensemble, et – on peut l'espérer car la seule indignation ne suffit plus – sur la préparation de l'insurrection à venir... D'autres diraient à prévenir. On l'aura compris, en Europe ou au-delà, y'aura du boulot pour tout le monde ! Il suffit de s'y mettre, de se lever, de s'élever, de bouger et de se bouger... Laissons encore le mot de la fin de cet édito à Mandela, afin – soyons optimistes – de nous abreuver à ses propos coulant de bonne source. Être libre ou (re)devenir libre est un combat permanent : « *Cela semble toujours impossible, jusqu'à ce qu'on le fasse* ».

Une très bonne lecture de ce numéro 10, avec sa toute nouvelle formule, sa belle et rebelle route et mouture pour un autre monde... et pour tout le monde.

Franck Michel

LES NOUVELLES FIGURES DE L'ÉTRANGER

par Michel Agier

Les nouvelles figures de l'étranger dont je voudrais traiter dans cet article se situent dans une temporalité que petit à petit nous saisissons mieux, le nouveau siècle s'avancant avec ces crises mondiales – crises financières, économiques, qui cachent mal des crises plus profondes, de la politique, de la solidarité, de l'échange social⁽¹⁾.

Quelle est cette temporalité ? Elle va de la sortie de la Seconde Guerre mondiale (années 1940 et 1950), aux grandes décolonisations (années 1960 et 1970) et à la fin de la guerre froide (années 1980 et 1990). Cela nous donne le « décor » d'une contemporanéité longue, décor dans lequel plusieurs changements ont eu lieu dans les représentations de soi, des autres et du monde. Ces changements contemporains sont : les transformations des représentations de l'individu, la formation et l'imposition progressive de l'échelle mondiale à tous les faits et tous les lieux, et les multiples troubles et conflits associés à la question des frontières, qu'ils concernent leur existence même, leurs délimitations ou leur rôle.

Même si la mondialisation humaine est restée très en retrait par rapport à la volumineuse et facile circulation des capitaux, des marchandises, des idées politiques ou des images, il reste que la mondialisation en général rend plus incertaines les frontières existantes, et plus fragiles celles à venir. En 2010, on estimait à 214 millions le nombre de migrants internationaux (soit 3 % de la population mondiale), un nombre qui a triplé depuis 1970. Le tiers de ces migrations est orienté des pays du Sud vers ceux du Nord, et un autre tiers circule entre les pays du Sud. C'est la seconde grande vague de migrations de la période contemporaine dans le monde, après celle de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e, qui



Belle de Mai, Marseille. Photo FM

fut marquée essentiellement par des mouvements importants de l'Europe vers les Amériques. Ces chiffres sont appelés à croître encore considérablement dans les décennies à venir. L'Europe, l'Amérique du Nord et les pays du Golfe sont aujourd'hui les trois principales régions d'immigration, même si presque toutes les régions du monde sont concernées. En outre, 740 millions de personnes se déplacent à l'intérieur de leur propre pays⁽²⁾. Toutes les enquêtes soulignent l'aspect multidirectionnel et diversifié des déplacements actuels. La référence à la planète dans sa globalité prend de plus en plus le relais d'une conception postcoloniale des espaces de la migration internationale (quand les migrants du Sud se dirigeaient vers leurs anciennes métropoles) et les migrants n'envisagent plus le pays d'accueil comme un pays unique d'installation. On peut donc penser que la forme sociale du monde elle-même est en recomposition et que, d'un point de vue anthropologique, la dimension cosmopolite de la vie s'étendra davantage encore dans les années à venir.

Des philosophes contemporains ont remis à l'ordre du jour la question du cosmopolitisme qui nous rapproche du siècle des Lumières. Ils s'estagide penser la possibilité d'un « *monde commun* » dans un contexte où notre planète est devenue la réalité la plus large et englobante, partagée par tous les humains au-delà de leurs différences culturelles et des inégalités sociales, spatiales et économiques qui les séparent. L'horizon qu'ils dessinent est cosmopolitique, il n'équivaut ni à la « *gouvernance mondiale* », ni à la « *communauté internationale* », ni à la « *mondialisation* » économique et financière, autant de mots-leurres cachant mal l'accaparement du pilotage de la société mondiale par une élite très réduite, économique et politique, adossée à une poignée d'États tout-puissants. Lorsque, se déplacer, partager un même monde est devenu techniquement réalisable, il reste à le rendre applicable entre les hommes « *en vertu, nous rappelle Kant, du droit de la commune possession de la surface de la Terre, sur laquelle, puisqu'elle est sphérique, (les hommes) ne peuvent se disperser à l'infini, mais doivent finalement se supporter les uns à côté des autres et dont personne à l'origine n'a plus qu'un autre le droit d'occuper tel endroit*⁽³⁾ ».

Des sociologues ont, eux, fait du cosmopolitisme une manière de globaliser leur approche en sortant la science sociale de son

« *nationalisme méthodologique* », selon les mots d'Ulrich Beck. En ancrant ses recherches sur les risques planétaires et la réflexivité globale qu'ils engendrent, ce dernier s'est moins intéressé à la condition cosmopolite qu'à la « *vision* », la « *perspective* », l'« *orientation* » ou la « *conscience* » cosmopolites, pour reprendre quelques-uns de ses termes, employés pour signifier les formes concrètes d'une globalisation des consciences.

L'apport de l'anthropologie à cette réflexion vient de son ancrage sur les terrains où se forme la condition cosmopolite au sens d'un état de fait contemporain, d'autant plus sensible qu'il est vécu par des personnes en mouvement, franchissant des frontières – et, de plus en plus fréquemment, bloquées aux frontières. Cet apport se fonde (et c'est ce que je voudrais développer ici) sur le concept de l'homme-frontière.

Quatre portraits d'hommes-frontières⁽⁴⁾, en des époques et des lieux différents, nous aideront à décliner les figures de l'étranger. Contre toute tentation identitaire et essentialiste, je poserai que je les considère comme des étrangetés relatives. En m'inspirant de la pratique même de l'anthropologue sur le terrain, je peux dire que, tant qu'une relation n'est pas établie, elle reste indéterminée, imaginée et se déploie dans l'absolu... au risque de produire des fantômes identitaires gardés derrière de vrais murs. Au contraire, en situation, cette étrangeté redevient relative, et l'altérité qui était « *absolue* » ou « *radicale* » (au sens où « *ma* » manière d'être et de penser est décrite par les autres comme « *radicalement* » autre), l'altérité tend à se réduire, sinon à disparaître... car alors c'est la découverte des singularités qui devient possible. Il y a donc des degrés d'étrangeté différents selon les situations « *de frontière* » et selon le moment dans la situation. Cette question occupe l'essentiel de l'ouvrage *La Condition cosmopolite*, consacré à dépasser le piège identitaire à partir d'un regard plus attentif sur les situations de frontière.

C'est cet univers frontalier que je voudrais parcourir ici. Nous verrons alors que la dimension nationale de cette étrangeté en recouvre beaucoup d'autres.

Soit un migrant dit « *africains sans-papiers* » à Paris, nommé Mamou, parti de Guinée en 1997 à l'âge de dix-sept ans pour Dakar pour

faire une formation en comptabilité-gestion. De là naît l'envie bien raisonnée de poursuivre ses études aux États-Unis ou en France, sans réussir à partir. Puis il revient à Conakry et, plus tard, rejoint la France par avion avec un faux passeport. Arrêté et placé en zone d'attente à Roissy puis lâché par la police à minuit dans Paris qu'il ne connaissait pas, il dort dans un arrêt de bus, puis dans un squat, plus tard dans un foyer de la Croix-Rouge puis à la maison de Nanterre (Centre d'hébergement pour personnes sans abri). Ensuite, il va en Allemagne puis en Hollande, pour chercher des amis et des solutions de « régularisation », et « pour voir », dit-il, puis à Bruxelles où il commence à travailler « au black », ce qu'il continue de faire parfois à Paris. Il y est depuis six mois quand il raconte son histoire à un groupe de documentaristes (le Collectif Précipité) en 2003. Il leur dit : « *(Je suis), nous sommes dans la frontière*⁽⁵⁾. »

Il a vingt-deux ans et se trouve dans le local d'Emmaüs rue des Pyrénées à Paris (XX^e arrondissement), dit centre d'hébergement d'urgence. C'est un petit « *observatoire du monde* ». Les récits des occupants parlent de la « *longue errance du corps, des affects, de l'identité* ». Mais aussi de « *quelque chose de très concret : la nécessité de se cacher dans un bateau ou dans un camion, de changer de lieu en permanence* ».

C'est une première figure de l'étranger, celle de l'errance ici vécue comme « *aventure* ». Pas si nouvelle que cela en fait. Le vagabond ou l'errant est une figure ancienne, qui a pu être autrefois ou qui est encore en d'autres lieux relativement « *bonne à penser* ». Assez proche du colporteur et du nomade, c'est un étranger qui n'abandonne jamais la « *liberté d'aller et venir* » (Simmel). Arrivé aujourd'hui, il pourra repartir demain, même s'il ne le fait pas. Il est davantage sans domicile fixe, éventuellement et temporairement « *sans abri* » – il est aussi sans papier, mais cela a relativement moins d'importance que sa mobilité, la découverte d'un état de « *clandestinité* » étant aléatoire, selon chaque pays et ses lois relatives au séjour, à l'immigration ou à l'asile.

Cette figure théorique de l'errance s'élargit et se complexifie aujourd'hui. La « *figure* » ne désigne pas une personne en particulier, c'est un moment que vivent de nombreuses personnes en

...tout un monde
de la migration
« clandestinisée »
se forme.

déplacement, dont celles qu'on nomme migrants lorsqu'elles franchissent ou prétendent franchir une frontière nationale. Si la figure de l'errant ou du vagabond n'est pas nouvelle, un bref tour d'horizon des frontières au pourtour de l'Europe donne l'image d'un nouveau monde contemporain de l'errance. En partant des marches orientales, à Patras en Grèce, les migrants afghans rencontrés sur les lieux de passage à la frontière, sont bloqués à la frontière. Ils représentent une figure renouvelée du vagabond, sans « *autochtonie* » à revendiquer car s'ils sont de parents afghans, ils sont nés pour la plupart dans les camps pakistanais ou en Iran. Et ils sont sans lieu précis d'arrivée non plus, ainsi plus « *ancrés globalement* » déjà que bien des vies voyageuses, affirmées et montrées comme « *globales* » sur les spots publicitaires de la mondialisation. À l'autre bout, occidental, de la Méditerranée, dans la région d'Almería en Andalousie, le moment qui suit le passage de la frontière (depuis le Maroc par Gibraltar ou par les enclaves espagnoles de Ceuta et Melilla) place les migrants africains en situation de « *vulnérabilité* » relative, d'incertitude, un temps de latence et de recherche de solutions⁽⁶⁾. Entre le voyage lui-même et le stationnement prolongé à la frontière, tout un monde de la migration « *clandestinisée* » se forme. De l'autre côté de la Méditerranée, au Sud, dans la ville de Rabat au Maroc ou dans la forêt proche de Ceuta et Melilla, les « *foyers* » (logements collectifs en ville) ou les campements (en forêt) deviennent des lieux de régulation sociale et d'une certaine « *stabilité dans l'instabilité*⁽⁷⁾ ». Leur organisation sociale, leur rapport aux identités d'origine, nationale ou autre, deviennent dans ce cadre-là des sujets importants, des questions pratiques que les migrants ont à résoudre, car chaque campement ou « *ghetto* » où ils transitent devient, comme le foyer Emmaüs de Mamou à Paris, un petit monde cosmopolite. Un peu plus loin vers l'Est, dans le Sahara, un « *territoire délocalisé* » nous dit le géographe Julien Brachet, est formé par les parcours des migrants qui le traversent, du Niger vers la Libye ou l'Algérie⁽⁸⁾. Selon ce dernier, un « *véritable champ migratoire* » du Sahel aux rives méditerranéennes de l'Afrique s'est formé le long de ces réseaux et relais et a fait naître un

«*désert cosmopolite*». Au long des parcours, les migrants se retrouvent eux aussi dans des «*ghettos*» (selon le terme utilisé par les migrants eux-mêmes).

En Afrique, Amérique ou Asie, ces personnes ne sont jamais sûres d'arriver au bout du chemin qu'elles ont ouvert et elles le réélaborent imaginativement comme une «*aventure*». Bien sûr, cet imaginaire de l'«*aventurier*» ne peut être séparé des conditions dans lesquelles, sur fond de rapports Nord-Sud profondément inégalitaires, les migrants clandestins tentent de maîtriser leur errance : des volontés ou des stratégies interrompues, détournées, sans cesse reformulées. Dans cette tentative de maîtrise qui caractérise l'aventurier, il y a toute l'énergie de celles et ceux qui ne sauraient dire exactement où les mènera le chemin où ils sont, mais qui s'adaptent à cette errance en en faisant le contexte de leur organisation sociale et de leur subjectivité. Il s'agit d'une pensée du mouvement, qui aide à imaginer la possibilité d'avancer dans un contexte tout adverse. «*Pour l'instant, je ne vis pas, dit Mamou dans le foyer Emmaüs à Paris... Actuellement, je suis bloqué et l'âge avance. Le combat que j'ai commencé, il dort mais il n'est pas mort... Actuellement, je suis en position de faiblesse, je recule. Dès que j'aurai la force, je pourrai revenir*⁽⁹⁾. » Tout indique que l'aventure est un des langages de l'incertitude, l'un de ceux qui donnent la capacité au «*sujet*» de penser et agir vers un horizon de vie dans un contexte toujours dangereux.

Soit un autre migrant africain, Bobo N'K, libérien. Il est âgé de vingt-neuf ans quand je le rencontre, en 2003, dans le camp de réfugiés de Boreah en Guinée. Il a auprès de lui deux enfants de sept et neuf ans. De 1990 à 2002, raconte-t-il, entre les attaques surprises de l'armée libérienne ou des forces rebelles, puis de l'armée sierra-léonaise, les violences et les arrestations en Guinée, la traversée des forêts, passant plusieurs fois les frontières des trois pays (Libéria, Sierra Leone, Guinée), il a circulé tout au long d'un réseau de camps auxquels il s'est habitué et qui font partie maintenant de sa vie ordinaire. Après douze ans de cette errance un peu particulière, autant contrôlée que forcée, Boreah en Guinée est le neuvième camp où il se retrouve⁽¹⁰⁾. Il est très nerveux, il a du mal à suivre une longue conversation,

une difficulté somatisée par des tics, des regards inquiets, des mains cachant son visage ou le frottant vigoureusement, comme s'il se lavait la figure avant chaque phrase. Il craint pour sa sécurité. Comme plusieurs centaines de personnes vivant dans le camp, il a fait une demande de « réinstallation dans un pays tiers » auprès du HCR (Haut Commissariat des Nations unies pour les réfugiés) (11). Mais l'« agent » lui a répondu qu'il devait produire une « recommandation » d'une organisation non gouvernementale (ONG) humanitaire, ce qui tend à victimiser plus encore une « identité » de réfugié ainsi rapprochée de la victime absolue mais aussi du paria.

En 2010, la situation dite de « *déplacement forcé* » touchait au moins 75 millions de personnes dans le monde, qui se retrouvent sans ancrage et stationnent plus ou moins longtemps dans des lieux à part, camps, campements et autres marges urbaines. La « *radicalité* » de leur étrangeté aux yeux des autres, ne vient pas de leur nationalité ou de leur identité ethnique, mais plutôt de la non-citoyenneté de leur condition. Car leur mise à l'écart du droit et des espaces de la commune humanité les renvoie au principe de la « *superfluité humaine* » déjà décrit par Hannah Arendt à propos des sans-État⁽¹²⁾. Dans ce cadre, provisoire ou non, c'est la mise à l'écart qui caractérise la condition de l'étranger en tant que paria ; le reste de son « *identité* » pour les autres en découle. L'extraterritorialité est l'illusion première de cet étranger-là : l'altérité radicale imposée par l'instauration de murs et barrières plus difficiles à franchir est, en termes relationnels, première par rapport à une différence culturelle qui n'a pas de lieu où être mise à l'épreuve. Le « *paria* » est sans voix et sans visage du point de vue de l'altérité. Comment saurais-je m'entendre (ou non) avec un migrant afghan s'il est placé en centre de rétention ? Comment savoir si Bobo N'K est Malinké ou Mendé et en quoi cela est important ou non pour lui, s'il me reste inaccessible, « *enfermé dehors* » pendant des années ?

Il reste que cette expérience plus ou moins longue que font les « *encampés* » entraîne pour eux un changement culturel rapide au contact des réfugiés venus d'autres régions ou d'autres pays et qu'ils n'auraient jamais rencontrés si n'était cette violence-là, de la guerre, de la fuite, et du dispositif humanitaire global-

localisé lui-même. Certains apprennent d'autres langues (dont un anglais international sommaire), d'autres modes de vie, bien sûr, que ce soit pour l'habitat ou la nourriture. Ils apprennent surtout l'obligation de se « *débrouiller* » et les stratégies de survie dans le dispositif humanitaire : les inscriptions multiples auprès de l'administration pour avoir de plus grandes surfaces où s'installer, la double résidence (en camp et en ville), le travail au noir, l'achat (ou la revente) de cartes de ration alimentaire supplémentaires, etc. Si le camp de réfugiés est bien la forme durcie d'une « *frontière* » spatiale et temporelle entre des citoyennetés et des localités perdues et pas encore retrouvées, il est aussi l'épreuve d'un petit monde cosmopolite. Et ses occupants finissent par l'habiter faute de mieux, puisqu'ils ne sont pas certains de retrouver ailleurs un sentiment de localité et une relation de citoyenneté.

Soit maintenant, pour introduire une troisième « *figure* » d'étrangers, un couple d'émigrés à Beyrouth, Hashani et Peter avec leurs deux enfants en bas âge. Elle est sri-lankaise, lui soudanais. C'est à Beyrouth qu'ils se sont rencontrés en 2005, parce qu'ils fréquentaient la même église catholique, une « *église pour les étrangers* », me disent-ils en 2012, où se retrouvent à certaines heures, le matin au moment de la messe pour les étrangers et l'après-midi pour des activités récréatives, des Sud-Soudanais, des Sri-lankaises, des Philippines et, parfois, des hommes libanais époux de femmes étrangères.

Hashani est venue à Beyrouth en 2001 avec un « *contrat* » qu'une « *agence* » fournissant le voyage et l'emploi lui avait établi avant son départ du Sri Lanka. Elle a commencé à travailler dès son arrivée, comme femme de ménage chez les patrons pour lesquels l'agence lui avait fait le contrat. Mais comme beaucoup de femmes étrangères dans sa situation, elle n'a pas été payée pendant un an (pour « *rembourser le billet d'avion* », lui disait-on). Comme beaucoup d'autres aussi, elle dormait sur le balcon de l'appartement des patrons au titre de son logement, dont un loyer lui était décompté. Comme garants de son séjour au Liban face à l'administration, ses employeurs avaient pris son passeport dès son arrivée pour « *s'assurer qu'elle ne fuirait pas* », dit-elle ; elle n'avait pas d'autres documents, pas de carte de

séjour. Après deux ans de cette « *vie d'esclave* », selon ses propres mots, elle est partie, mais elle n'a pas pu récupérer son passeport, la « *madame* » (patronne) lui demandant 1700 dollars pour le lui rendre. Maintenant, elle travaille en régime horaire, à la demande, elle a plusieurs employeurs occasionnels. Elle semble apaisée, « *maîtrisant* » son existence, elle reçoit effectivement le salaire pour lequel elle travaille (4 dollars US de l'heure), même si pour avoir cette « *liberté* »-là, elle a dû se retrouver en totale illégalité.

Hashani et Pater font partie des personnes considérées à Beyrouth comme des *bidoun* (des « *sans* »), un terme d'étrangeté qui désigne l'absence de papiers mais aussi de droits en général, cependant que les liens de travail leur permettent de se stabiliser.

Cette position d'exclusion/inclusion explique l'imaginaire nuancé que m'a laissée la famille de Peter et Hashani : inclusion par le travail, exclusion par tout le reste ou presque, forte individualisation de la vie quotidienne, agrégation « *communautaire* » ponctuelle le dimanche matin autour des retrouvailles à l'église. Cette ambiguïté correspond à une autre figure d'étrangeté ancienne et relative, celle des « *métèques* » de la Grèce antique : le terme désignait les « *résidents sans droit de cité* ». Ils vivaient dans la cité pour laquelle leur force de travail subalterne était indispensable – la démocratie grecque avait besoin de ces exclus pour exister. Mais ils étaient écartés de tous ses droits, sociaux, politiques ou de propriété. Leur présence n'était pas absolument interdite donc, à la différence des parias, et ils disposaient d'une liberté relative, à la différence des esclaves. Mais ils étaient aussi, comme Peter et Hashani (et leurs deux enfants) à Beyrouth, durablement établis dans un entre-deux qu'ils « *occupent* » et « *habitent* » avec une relative permanence depuis bientôt dix ans, et même une relative réussite.

Soit enfin pour terminer, le cas d'un émigré juif autrichien, exilé en juillet 1939 à quarante ans aux États-Unis, où il s'installe avec son épouse et leurs enfants – et où il mourra vingt ans plus tard. Il est sociologue.

Alfred Schütz, l'émigré sociologue, s'aidera de sa propre expérience pour réfléchir aux ajustements, interprétations et

...pour l'étranger,
le modèle culturel
du nouveau groupe
n'est pas un refuge
mais un pays
aventureux.

apprentissages que vit partout l'étranger. Il s'intéresse à la façon dont des modèles culturels se croisent et se superposent, en partie, pour engendrer une nouvelle « *manière de penser habituelle* », syncrétique, singulière. En effet, l'étranger arrive dans la nouvelle situation avec une manière de penser qui lui semblait évidente et naturelle... et il doit s'orienter dans un « *nouveau modèle culturel* » (langue, mœurs, lois, folklore, modes, etc.), le comprendre et l'utiliser. « *Cela revient à dire, résume Alfred Schütz, que pour l'étranger, le modèle culturel du nouveau groupe n'est pas un refuge mais un pays aventureux, non quelque chose d'entendu mais un sujet d'investigation à questionner, non un outil pour débrouiller les situations problématiques mais une situation elle-même problématique et difficile à dominer*⁽¹³⁾. »

C'est même, ajoute-t-il un peu plus tard, un « *labyrinthe dans lequel il a perdu tout sens de l'orientation*⁽¹⁴⁾ ». De cette épreuve, l'étranger tire deux traits fondamentaux. D'une part l'objectivité et l'« *intelligence du monde* » : il a découvert que « *la manière de vivre normale est loin d'être aussi assurée qu'il y paraît* », D'autre part une « *loyauté ambiguë* » : réticent ou incapable de substituer entièrement un modèle culturel par un autre, l'étranger est, dit-il, un « *hybride culturel qui vit à la frontière de deux modèles différents de vie, sans savoir auquel des deux il appartient*⁽¹⁵⁾ ».

Depuis lors, de nombreux travaux se sont attachés à décrire et comprendre cette position « *frontalière* » et ambivalente dans laquelle se trouve l'émigré/immigré⁽¹⁶⁾. S'il m'a semblé important d'évoquer cet étranger-là – européen émigré aux États-Unis au milieu du XX^e siècle et son « *labyrinthe culturel* » –, c'est d'abord, parce qu'il préfigure une condition de plus en plus « *ordinaire* » dans le monde où nous entrons. Une condition qui renvoie et se diffuse dans les trois autres figures contemporaines de l'errant, du paria et du métèque et qui nous informe sur l'existence d'un cosmopolitisme ordinaire, populaire, et non pas réservé à une élite sociale, économique ou culturelle. Pour chacun d'eux aujourd'hui, l'épreuve de la frontière représente un apprentissage, une transformation de soi et de sa culture, selon un processus qu'il y a quelques années le philosophe Michel Serres avait décrit sous les traits d'Arlequin, nous offrant aussi le

nom d'une autre « *figure* » de la frontière, celle du « *tiers-instruit* ». Ce concept renvoie à l'apprentissage dans la socialisation, à la confrontation des backgrounds culturels, et à la formation d'un tiers personnage au-delà de la dualité de l'étranger et de l'établi. Ce tiers-instruit est le personnage culturel de la frontière (débarassé des connotations biologisantes des notions de « *métissages* » ou « *hybridations* »).

Ordinaire chaque épreuve d'altérité à laquelle est confronté l'homme-frontière, et qui fait des manières de vivre et de penser du lieu d'accueil un « *labyrinthe* » singulier et plutôt hostile dans lequel il perd le sens de l'orientation. Ordinaire aussi la capacité de cette épreuve à renforcer l'objectivité et l'ambivalence de la position frontalière. Ordinairement cosmopolites donc, se transformant culturellement par l'expérience de la frontière sans même l'avoir anticipé. Placé en position d'étrangeté relative dans une situation sociale donnée, chacun devra vérifier à la fois sa place et le caractère relatif de son altérité et de celle des autres.

Ces dernières réflexions nous permettront, pour conclure, d'introduire les principaux éléments d'une anthropologie de la condition cosmopolite.

Petit à petit, l'errance du « *vagabond* » a tracé un chemin sans retour, à la différence de l'Odyssée du migrant quand Ithaque, la ville natale d'Ulysse, semblait être la première et la dernière étape du voyage. La mise à l'écart du « *paria* » fait du lieu confiné de l'indésirable une frontière entre les sociétés et les États-nations, un entre-deux rendu vivable mais d'où il est difficile de sortir. Et enfin, la marginalité du « *métèque* » définit l'étranger exploitable à merci, présent dans la ville mais sans accès à la cité, c'est-à-dire sans droits. Tous parcourent avec plus ou moins d'aisance sociale et économique un « *labyrinthe* » culturel où se jouent leur conscience d'appartenir au monde autant que leur distance à l'égard des identités héritées (les leurs comme celles des établis).

Si les personnes et leurs récits aident à la compréhension de la condition d'étranger aujourd'hui, les « *figures* » théoriques n'épuisent pas les « *portraits* ». Ceux-ci gardent leur singularité. La remarque n'est pas de pure forme. En effet, l'expérience

des anthropologues est toujours marquée par ces rencontres singulières, celles qui se cachent bien souvent derrière l'« *informateur* » et auprès de qui sur le terrain le chercheur a trouvé un ou une vraie amie et souvent un fin connaisseur de la société qu'il est venu étudier. Mais bien souvent aussi, cette relation reste marquée du seul sceau affectif... qu'on voudrait distinguer un peu maladroitement des informations « *objectives* », sans tirer tout le parti théorique de la rencontre avec un sujet de parole et d'action. Ces singularités nous invitent à ne pas tirer trop de conclusions à caractère « *identitaire* » de ces portraits. Ce que j'ai voulu décrire dans les figures proposées ici, ce sont des positions sociales d'étrangeté relative qui prennent en compte les dimensions du travail, de la résidence, de l'itinéraire personnel et familial, et avec tout cela qui s'inscrivent dans des contextes où chaque personne vit son étrangeté et se transforme culturellement en la vivant. Et les noms que j'ai choisis pour rendre compte de ces expériences – l'errant, le paria, le métèque ou le labyrinthe – se veulent clairement historiques, relationnels et ainsi universels dans leur fondement et dans leur processus, plutôt qu'ethniques et particularistes.

Au-delà de ce début de compréhension de l'homme-frontière, ces figures nous amènent à élargir l'enquête à toute la condition cosmopolite. Cela suppose en premier lieu de « *dé-nationaliser* » autant que de « *des-ethniser* » la pensée de l'étranger, en l'incluant dans une pensée anthropologique de l'altérité en général et en la déclinant en plusieurs degrés relatifs d'étrangeté selon les contextes ou en situation. Il s'agirait de remettre à chaque nouvelle « *situation de frontière* », cette question à l'épreuve : comment sommes-nous étrangers et comment cessons-nous de l'être ?

Car l'idée de la condition cosmopolite s'est imposée progressivement dans cette recherche à partir de la volonté de trouver une alternative aux effets dévastateurs de l'universalisme tout puissant face au monde tel qu'il est, alors qu'il pourrait en être la base matérielle, écologique et sociale. Au contraire, l'injonction universaliste est même devenue parfois un mode d'exclusion des sans voix ou un langage du traitement à part des parias. Le piège consisterait à opposer un ethnocentrisme

à l'autre, le relativisme culturel à l'universalisme. Contre le piège identitaire, omniprésent aujourd'hui dans les débats politiques et médiatiques, il convient de se décentrer :

Qui mieux que les dé-placés, dé-racinés pour nous donner la trace concrète, empirique, de la condition cosmopolite comme expérience ordinaire, à la fois reconnaissable dans sa spécificité (ni localiste ni supranationale) et banale (dans la vie quotidienne) ?

Les personnes en déplacement, toutes celles que nous évoquons en parlant d'un(e) générique homme-frontière expérimentent forcément les frontières, ont forcément le monde en tête, même si elles ne l'ont pas voulu, pas projeté, même si elles n'en construisent pas une théorie personnelle. On retrouve là le principe de base du réalisme cosmopolite de Kant (il faut bien s'entendre « *parce que la Terre est ronde...* ») dont l'effet est de se tenir éloigné de toute utopie : « *il n'est plus au pouvoir de personne d'échapper aux effets des actions des autres et, tout particulièrement, à leurs effets destructeurs, écrit Étienne Balibar⁽¹⁷⁾* ». Selon les cas, la condition cosmopolite se manifestera comme une chance ou une malchance, qui engendre des risques perçus et des peurs ressenties dans le contact, encore, avec le non-familier.

Parmi tous les migrants internationaux du monde, le cas des réfugiés est particulièrement instructif de ce point de vue. En effet, dans ce cas extrême – et à ce titre très porteur de sens pour tous –, la découverte que l'on est dans un monde qui dépasse les périmètres locaux, voire nationaux, est une expérience fortement ressentie, pénible et dangereuse, pleine de douleurs. Elle est aussi pleine d'attentes et d'espairs, de projections vers un futur éloigné de chez soi. On voit bien alors que la « conscience » cosmopolite ne peut pas être réservée à une minorité « globale » privilégiée, autocentrée et se pensant comme telle. Elle est une conscience pragmatique en quelque sorte, inhérente à cette banalité du cosmopolitisme d'aujourd'hui.

Pragmatique en effet cette connaissance de la frontière et du monde qui permet d'élaborer des stratégies pour sortir d'un camp ou franchir un mur, pour s'imaginer « *aventurier* », comprendre qu'on entre dans l'épreuve d'un labyrinthe culturel

en franchissant les frontières. Cette conscience cosmopolite là est bien différente du discours sur le bonheur d'être «*global*» des groupes ou classes sociales autoproclamées mondiales et fluides, se projetant dans le monde à partir d'une représentation de soi comme «*sujets globaux*»⁽¹⁸⁾ mais expérimentant, de fait, un voyage immobile dans des bulles globales (touristes, experts, agents des milieux économiques, médiatiques, politiques, etc.).

Toutes les personnes en déplacement dont on a parlé ici, faisant l'expérience plus ou moins réussie et rapide du passage des frontières, faisant aussi l'expérience d'un long maintien dans des situations de frontières au-delà des seules frontières administratives ou géographiques de l'État-nation, anticipent ainsi une réflexion qui vaut pour leurs contemporains plus ou moins provisoirement sédentarisés sur un lieu de la «*surface de la Terre*», et pour qui il pourra être bien utile un jour peut-être de se penser ordinairement cosmopolites à leur tour s'ils ont eux-mêmes à changer d'ancrage.

Il faudra alors réapprendre à observer la frontière où se trouve l'autre, prendre le temps de la repérer et de la fréquenter. Cette capacité au décentrement est devenue l'un des enjeux majeurs, intellectuel et politique, de notre temps.

NOTES

1. Ce texte reprend avec quelques modifications mineures la conférence donnée à la Cité des sciences et de l'industrie, dans le cadre du cycle «*Les uns et les autres*», le 7 février 2013. www.cite-sciences.fr/fr/conferences-du-college/mediacnf/c/1248136916341/-/p/1239022827697/seance/1248135812142
2. Voir WIHTOL DE WENDEN (Catherine), *La Question migratoire au XX^e siècle. Migrants, réfugiés et relations internationales*, Presses de Sciences Po, Paris, 2010. Les données démographiques évoquées ici viennent de cet ouvrage, qui se fonde sur le rapport mondial sur le développement humain du PNUD, *Lever les barrières. Mobilité et développement humain*, La Découverte, Paris, 2009.
3. KANT (Emmanuel), *Vers la paix universelle (1795)*, Flammarion, Paris, 1991, p. 94.
4. «*Homme*» s'entend ici au sens générique de la condition humaine, qui se décline selon les genres.
5. COLLECTIF PRÉCIPITÉ, *Manuel pour les habitants des villes, vol. 1, Nous sommes dans la frontière - 2003* (livre et CD), 2011.

6. Voir CARNET (Pauline), *Passer et quitter la frontière? Les migrants africains «clandestins» à la frontière sud espagnole*, thèse de doctorat, université Toulouse Mirail/Université de Séville, 2011.
7. PIAN (Anaïk), *Aux nouvelles frontières de l'Europe. L'aventure incertaine des Sénégalais au Maroc*, La Dispute, Paris, 2009, p. 155.
8. BRACHET (Julien), *Migrations transsahariennes. Vers un désert cosmopolite et morcelé (Niger)*, Le Croquant, Bellecombe-en-Bauges, 2009. Voir aussi STREIFF-FEYNART (Jocelyne) et SEGATTI (Aurelia) (dir.), *The Challenge of the Threshold. Border Closures and Migration Movements in Africa*, Lexington Books, Lanham, 2011.
9. COLLECTIF PRÉCIPITÉ, *Manuel pour les habitants des villes*, op. cit.
10. Ce récit et d'autres parcours de réfugiés sont plus longuement présentés et analysés in AGIER (Michel), *Gérer les indésirables*, op. cit., p. 142-157.
11. Les États-Unis, l'Australie et l'Europe du Nord sont les principales destinations de ces réinstallations par le Haut Commissariat des Nations unies pour les réfugiés (HCR).
12. ARENDT (Hannah), *Les origines du totalitarisme, III. Le système totalitaire*, Seuil, coll. « Points », Paris, 1995.
13. SCHÜTZ (Alfred), *L'Étranger. Un essai de psychologie sociale (1944), suivi de L'Homme qui rentre au pays (1945)*, Allia, Paris, 2010, p. 35.
14. Ibid., p. 38.
15. Ibid., p. 37.
16. L'ouvrage de SAYAD (Abdelmayek) *La double absence* (Seuil, Paris, 1999) décrit les deux manques (du pays natal et du pays d'accueil) réunis en une seule personne. Ses enquêtes se passent cependant dans une époque (années 1960-1970 en France) qui représente aujourd'hui une sorte d'âge d'or de la migration, où les solidarités politiques et les cadres économiques de l'intégration par le travail formaient une véritable réponse aux propos et attitudes racistes également répandus. On peut dire que la «double absence», ressentie par des immigrés/émigrés, était un état d'inquiétude psychologique sur la base d'une double présence sociale, alors qu'aujourd'hui, la tendance serait plutôt à une effective double absence sociale posant le problème d'une difficile voire impossible présence-au-monde.
17. BALIBAR (Étienne), *Cosmopolitisme et internationalisme*, loc. cit., p. 41.
18. Voir BAYART (Jean-François), *Le Gouvernement du monde*, op. cit. ; AGAMBEN (Giorgio), *La Communauté qui vient*, op. cit.

Le présent texte, issu de la conférence donnée par l'auteur à la Cité des Sciences, le 7 février 2013, possède également une transcription vidéo : www.cite-sciences.fr/fr/conferences-du-college/mediacnf/c/1248136916341/-/p/1239022827697/seance/1248135812142

Michel Agier est anthropologue, directeur de recherche à l'IRD et directeur d'études à l'EHESS. Auteur notamment de *La condition cosmopolite* (La Découverte, 2013) et de *Campement urbain* (Payot, 2013). Il a également été invité par *La croisée des routes*, dans le cadre du festival Strasbourg-Méditerranée, à la librairie Quai des Brumes, à Strasbourg, le 3 décembre 2013, pour évoquer l'actuelle condition cosmopolite et la délicate situation de l'anthropologie soumise à l'épreuve du piège identitaire.

DU CHAMPAGNE AU MBOONGI

par Thierry Goguel d'Allondans

« *La tradition, c'est ma mère, et la liberté, c'est moi !* »

Jules Michelet, *Des Jésuites*, Hachette et Paulin, Paris, 1843

« *La tradition, c'est le progrès dans le passé ;
le progrès, dans l'avenir, ce sera la tradition.* »

Édouard Herriot, *Créer*, Payot, Paris, 1925

« *En Afrique, quand un vieillard meurt,
c'est une bibliothèque qui brûle.* »

Amadou Hampâté Bâ, discours à l'Unesco pour une action urgente
pour la récolte et le sauvetage des traditions orales, Paris, 1962

L'anthropologie travaille sur les possibles rencontres entre les peuples, leurs histoires, leurs cultures. L'anthropologue est donc, en principe tout du moins, plus qu'un être simplement sociable, il est un amoureux des rencontres. C'est pour cela qu'il se doit de cultiver l'humilité, la curiosité, l'art des détours, l'amour des surprises, l'appétence aux « *hasards objectifs* »⁽¹⁾, l'intérêt indéfectible pour l'Homme dans tous ses états... Sans ces quelques prédispositions, le chercheur risque fort de n'être qu'un arrogant qui, tout au plus, glane quelques informations – quand il ne les vole ! – et les convertit à ses dogmes. Ceci, au cours des siècles, a permis de justifier le moindre égard dû aux vaincus, aux faibles, aux différents par la couleur de peau, les coutumes, et même le genre sexué. Il aura ainsi fallu quelques siècles pour concéder aux femmes, même blanches, une âme, un peu plus pour l'entrevoir chez nos frères et sœurs d'Amérique latine, encore plus pour l'admettre chez ceux et celles d'Afrique que nous avons réduits, si commodément, en esclavage ! Par

ailleurs, les anthropologues, pour la majorité d'entre eux, encore aujourd'hui, vivent dans des pays riches (dits de la modernité avancée) qui ont colonisé allègrement, au cours des siècles, les sociétés coutumières (dites plus proches de la tradition que nous). Il y a donc du passif, souvent coloré d'ambiguïtés de part et d'autre.

Ces quelques lignes, en guise de premier préambule, pourraient servir d'abstract à n'importe quel cours introductif aux sciences sociales en général, à l'anthropologie en particulier. Ces propos sont, bien sûr, largement commentés par les anthropologues en herbe dès leurs premiers pas dans la recherche, a fortiori dès leurs premiers terrains. Et pourtant, après bon nombre d'expéditions et de voyages, avec « *quelques kilomètres au compteur!* », dès mes premiers instants au Congo Brazzaville, pour une nouvelle mission, j'en ai perçu à nouveau toute la justesse et la force. En effet, la République Populaire du Congo (communément appelé Congo Brazzaville pour la distinguer de son voisin, l'ex-Zaïre, aujourd'hui République Démocratique du Congo, ou encore Congo Kinshasa) est une ancienne colonie française à l'indépendance relativement récente (15 août 1960). Le français est resté la langue administrative ; il demeure la langue véhiculaire (plusieurs dialectes coexistent suivant les aires culturelles) ; il est toujours la langue enseignée à l'école. Assez rapidement, on perçoit une affection particulière et nourrie pour la culture française. Mais des souffrances et des ressentiments subsistent⁽²⁾. Ceux-ci s'incarnent, par exemple, dans la figure légendaire d'André Matsoua, qui lutta contre la présence française pour obtenir une égalité de droits entre noirs et blancs. Emprisonné par les colons, il décédera, en prison, en 1942. Force du symbole, son mouvement est, depuis, devenu une Église.

Au Congo Brazzaville, deux données s'imposent au premier chef : la géopolitique et l'histoire. Nous ne les évoquerons que succinctement car elles demeurent extrêmement compliquées. Ce pays d'Afrique centrale est extraordinairement riche : pétrole (exploité par les raffineries Total), bois, richesses minières, terres irriguées et fertiles, parcs naturels propices à un développement touristique... Mais le revenu moyen est misérable, la dette extérieure immense, la population globale reste donc très pauvre, ces richesses ne profitent, une fois de plus, qu'à quelques-uns...

Par ailleurs, les trois dernières guerres civiles ont laissé des cicatrices profondes (morts, orphelins, handicapés, exilés...). L'exode rural, suite aux exactions des diverses milices armées, a été massif et Brazzaville est devenue un immense bidonville à ciel ouvert (situation aggravée par le fait qu'il n'y a quasiment pas de collecte des ordures ménagères). Enfin, parmi les nombreux problèmes de santé, les Congolais, tous âges confondus, payent un lourd tribut à l'épidémie du sida (officiellement 4,2 % de la population serait touchée, mais on évoque quelques endroits où près d'un quart serait porteur du HIV). Ces réalités plurielles, complexes, et tout ce qu'elles induisent au quotidien, colorent singulièrement toutes les interactions entre le *mundélé*⁽³⁾ et les autochtones, d'autant qu'on ne voit, pour ainsi dire, aucun blanc, même en ville (les rares à vivre ou travailler au Congo restent entre eux, dans des quartiers huppés et réservés)⁽⁴⁾.

Le contexte de ma mission m'a, pour ma part, grandement facilité la tâche sur place. Il me faut en dire quelques mots. Comme d'habitude, tout commence par des rencontres, des «*chemins qui se font en marchant*» comme dit le poète Antonio Machado. Un ami, avocat, avait été séduit par un projet qui nécessitait une caution scientifique, si possible d'un anthropologue. Il m'a consulté et, enthousiasmé par l'idée, j'ai accepté d'être à cette place et d'y engager mon laboratoire d'appartenance⁽⁵⁾. Le projet repose sur une association, Mémoire de la Terre & Développement, qui s'adosse à la congrégation catholique des Trinitaires. Cette dernière œuvre dans une trentaine de pays en voie de développement, particulièrement en y installant des écoles et des dispensaires de santé. L'association, quant à elle, avait, anciennement, noué des relations privilégiées avec le Congo Brazzaville, tout comme les Trinitaires. Un point est tristement commun à la plupart des pays concernés : les traditions orales y sont extrêmement importantes mais les guerres, les épidémies, les économies de subsistance, les ont fragilisées. L'érosion des systèmes de transmission est particulièrement visible chez les jeunes qui, parfois, se vivent déracinés, voire sans racines. Les vieux sont nostalgiques et amers ; ils évoquent souvent la fin d'un monde, celui de leurs institutions vivantes et ancestrales. Au cœur du projet, l'idée, qui m'a séduite, repose sur un

concept forgé par Hélène Saverny, la présidente de l'association Mémoire de la Terre & Développement : « *les enfants écrivains de la brousse* ». En effet, la collecte des matériaux (qui vont permettre la préservation des contes, proverbes, légendes, coutumes, rites, etc.) s'organise pour les enfants et par les enfants. Car c'est eux, premièrement, qui vont recueillir la parole des anciens. Puis c'est nous, secondairement, qui allons aider, organiser et mettre en forme. Par ailleurs, nous allons bénéficier de l'assistance, discrète, amicale, efficace d'acteurs locaux, adultes : prêtres et religieuses trinitaires, parents d'élèves, universitaires, comédiens, et autres personnes-ressources.



À gauche :
Depuis Brazzaville
le fleuve Congo,
avec vue sur
Kinshasa.
À droite :
« Station Total »
à Brazzaville,
jonction des
minibus.

Il y a toujours quelque chose d'émouvant lors du premier contact avec son terrain. Jeunes chercheurs, abandonnez toutes certitudes : ce qui vous attend n'a rien à voir avec ce qui était annoncé formellement, ce qui était prévu officiellement même, ce que vous imaginiez dans vos rêves les plus fous ou escomptiez au vu des informations parcellaires dont vous disposiez. Les surprises seront naturellement au rendez-vous. Ces moments vécus (il y a là une intensité), qu'on les appelle « *préliminaires* » ou « *états des lieux* », sont de la plus haute importance car ils vont vous permettre, assez rapidement, de dessiner les possibles et les quasi impossibles. Mon premier séjour s'est déroulé du 26 février au 10 mars 2009. Notre campement de base était le couvent des religieuses trinitaires de Kinsoudi (district de Makélékélé) auquel sont adossés une école et un dispensaire de santé.

Arrivée à Brazzaville avec deux heures de retard, vers 20 heures... Longue attente en douane et réception des bagages. Sœur François de Saales et Frère Simplicie nous attendent avec un 4x4. Brazzaville est plongée dans le noir intense... Il fait nuit à 18 heures. Le courant marche par intermittence. Il n'y a pas

d'éclairage public. Dès que nous quittons l'aéroport de Maya-Maya, c'est la brousse... Petits marchés, bistrots, éclairés à la bougie... Les routes sont défoncées, c'est incroyable! Les cinq cents derniers mètres se font à pied, avec armes et bagages... parmi les centaines de lucioles, les grillons... Le temps est lourd et moite, 28 °C... L'accueil des Trinitaires autour de la mère supérieure, sœur Pascale : merveilleux...

Un programme s'établit doucement... En juillet prochain auront lieu les élections présidentielles, et quelques craintes déjà s'expriment... Les sœurs sont là depuis septembre 2001. Leur école compte 270 élèves de la maternelle à, cette année, la sixième. L'an prochain s'ouvrira la cinquième, et ainsi de suite, chaque année scolaire, jusqu'à la terminale. Les odeurs de l'Afrique enivrent... Ne pas oublier la prochaine fois : une lampe de poche, des boules Quies (nous sommes juste à côté d'un barrage ; heureusement que j'avais gardé celles distribuées dans l'avion).⁽⁶⁾

Il y a, dans toutes rencontres, trois temps distincts : le coup de foudre (on s'extasie, on s'émerveille, tout est nouveau donc tout beau...), l'épreuve du désordre (« *Ah ! Même quand il parle ma langue, il ne pense pas comme moi !* »), puis les possibles élaborations communes. Durant ce premier séjour, j'ai perçu, chez toutes les personnes croisées, au-delà d'une si charmante hospitalité, une sorte de tristesse plus ou moins latente, le poids de tant et tant de promesses non tenues. De la petite paysanne au professeur d'université, tous étaient heureux de faire notre connaissance, mais tous doutaient également de nous revoir, en l'exprimant diversement. Bien d'autres avant nous, semble-t-il, avaient évoqué projets ou missions qui n'eurent jamais lieu ! S'engager n'est pas, ici tout particulièrement pour l'anthropologue, un vain mot. Il y a donc quelques complexités à gérer de front les si nombreuses attentes locales, explicites et implicites, la mission confiée par l'association porteuse du projet, les possibles soutiens (ou non) des diverses agences et laboratoires de recherche. De même, il est tout à fait illusoire d'espérer régler, voire harmoniser, tout cela en amont. Un tel projet n'est pas une matière inerte, mais, tel un organisme vivant, une structure tantôt affaiblie, tantôt requinquée...

Se raser à l'eau froide et à la lumière d'une bougie relève d'une expérience quasi métaphysique... Avec les bruits du jour, les bruits du barrage s'atténuent...

Effets de la guerre : dans les établissements scolaires, de nombreux jeunes bégaièrent, les mêmes et d'autres sursautent au moindre bruit...

Le père Vianney Kiabiya, directeur de l'école avec laquelle je vais travailler, prépare une thèse de philosophie sur Kant, la paix perpétuelle et l'éducation...

Une phrase revient chez plusieurs adultes du village : « *Ici, au-delà de la fin des guerres civiles, on n'est pas en paix !* »

...une urgence
à écouter et parfois
aussi à se taire.

Les premières rencontres s'organisent, j'écoute... Il y a parfois, dans de telles missions anthropologiques, comme une urgence à écouter et parfois aussi à se taire. On emmagasine alors de réelles connaissances, des « *perles de sagesse* ». Cette humilité féconde permet ensuite les échanges : on reçoit premièrement, on rend ensuite (on restitue, en fait), ce n'est qu'au final qu'on percevra la part du don.

Une première réunion, dans la bibliothèque de l'école, permet de repréciser les enjeux (recueillir les traditions orales pour qu'elles se perpétuent ici et ailleurs), d'imaginer des objectifs, des moyens, des méthodes... Comment composer avec des réalités locales plurielles ? Le Congo, par exemple, ne compte pas moins de soixante-quatorze ethnies différentes ! Les enfants et l'école pourront être de précieux alliés, des messagers, des découvreurs...

Les premiers pas en terre inconnue amènent les premières découvertes essentielles ; elles n'ont l'air de rien, se présentent comme de « *tout petits riens* », alors que...

Premiers mots : *mboté* (bonjour), *mundélé* (blanc), *ndombi* (noir).

Première attraction locale : la sapologie (l'art de bien se saper).

Rencontre : avec le père Luigi, sauvé pendant la dernière guerre par le don de son perroquet au colonel des Cobras (principale milice armée).

La culture *kòngó* s'organise autour de la palabre : contes, proverbes, joutes oratoires, etc., qui colorent les temps profanes comme les temps sacrés, le quotidien autant que les rites. Le cœur en est le *mboongi*, centre névralgique d'un groupe social (communauté villageoise ou famille élargie), tout à la fois lieu d'initiation, case à palabres, école de brousse... Comme me le répéteront, plusieurs fois, les vieux : « *Tout part du mboongi et revient au mboongi* » !



À gauche :
Mboongi « moderne ».
À droite :
Nzoonzi (maître
de la parole,
médiateur).

Nous avons assisté à un mariage coutumier, celui de Brice et Flore... C'est la famille du fiancé qui écrit pour organiser le rendez-vous dans la famille de la jeune fille. Mais elle arrivera, forcément, en retard et devra commencer par payer l'amende âprement négociée. Après, trois temps distincts composeront la cérémonie : le premier vin, le deuxième, la dot. Si l'on ne paye que le premier vin, on ne peut donner la femme. Ce ne sera possible qu'avec le deuxième vin (droit de cohabiter) mais il faudra se dépêcher pour la dotation... « *La poule doit choisir le coq* ». Du côté de la fiancée, le chef de famille, au centre de la fête, c'est l'oncle maternel. Le père (biologique), plus discret, sera aussi fêté. C'est lui qui nous raccompagnera sur la route et payera notre taxi⁽⁷⁾.

Tout s'organise autour des intermédiaires (*nzoonzi*) des deux familles : véritables comédiens d'une négociation sans fins.

Brice et Flore se jureront fidélité mais Brice a le droit d'avoir plusieurs « *nattes* » (la législation actuelle a limité la polygamie à

cinq femmes ; quelques vieux, présents, ont connu des hommes mariés jusqu'à trente femmes ! Les Tékés, au Nord, étaient les plus polygames).

Pour honorer nos hôtes, nous irons à la messe dominicale, à 6 h 30. C'est un moment très important qui, au-delà de la liesse populaire, assure la cohésion sociale de la communauté villageoise. À la fin du culte, avant de clore la cérémonie, le prêtre nous invite, Hélène (la présidente de l'association Mémoire de la Terre & Développement qui m'accompagne pour cette première expédition) et moi, à nous lever pour être présentés. Après cela, nous pourrions nous promener très simplement dans le village et les bourgs avoisinants. Nous serons reconnus : « *Ya Thierry, Ya Hélène* » (Ya, au masculin comme au féminin, est une salutation fraternelle).

Le Congo Brazzaville voit son origine essentiellement au sein de l'aire culturelle *kòngó* (qui se poursuit au Congo Kinshasa) pour, grosso modo, les deux tiers sud du pays, le tiers nord est habité par les Tékés et, plus haut encore, vers Ouesso et la forêt du Likouala, par les Pygmées qui ne sont, ni les uns ni les autres, *kòngó*. Les ethnies et les dialectes sont très nombreux. Le plus courant est le làadi parlé à Brazzaville et environs (mixte de *kòngó* et de sundi). Le kikongo (ou Kituba, ou Munukutuba) est plus parlé au Sud, le lingala (langue du fleuve) se retrouve plus au Nord. Mais les dialectes sont parfois assez proches ; ainsi le munukutuba et le làadi sont tels, pour exemple, que l'allemand et l'alsacien. Chaque ethnie, chaque clan, a ses totems (léopard pour les Mbébé, lion pour les Tékés, caïman pour les Nimbi...) et son style propre. Ainsi, les Tékés sont présentés comme timides mais durs et exigeants, les Vimba sont des chirurgiens qui peuvent extraire une balle prise au combat, etc.

De l'importance d'apprendre des rudiments de langue (*Làadi*).

Kolélé : ça va.

Matondo : merci

Mbanza : petite propriété pour une famille.

Mboongi : la case à palabres (lieu d'éducation des garçons par les pères ; l'équivalent pour les filles étant souvent la cuisine avec

les mères). On m'explique que l'institution du *mboongi* résout le problème des orphelins car ils sont pris en charge, là, comme les autres enfants.

L'hospitalité congolaise est très particulière : on n'invite pas, on reçoit les invités. Et donc, ce ne sont pas les accueillis qui offrent un présent, mais les accueillants.

Petite particularité : le Congolais n'est pas extraverti, joyeux il reste assez pudique (sauf pour pisser !).

...les filles
sont autant scolarisées
que les garçons.

Rencontres avec les élèves de l'école des religieuses Trinitaires à Kinsoudi. L'enseignement au Congo est pour le moins paradoxal. Un aspect sympathique tout d'abord : les filles sont autant scolarisées que les garçons. Mais si le taux d'enseignement est assez bon dans certains quartiers de Brazzaville (jusqu'à 80 % dit-on), il est largement dû aux initiatives privées d'églises ou d'associations de parents. L'école publique est misérable, de la maternelle à l'université. En quittant la capitale, la situation s'aggrave ; l'arrière-pays manque cruellement d'enseignants, au primaire comme au secondaire, et, plus prosaïquement, de tables, de bancs, de matériels logistiques. La situation est particulièrement dramatique à Etsouali dans les Plateaux, à Mbouambé-Léfini dans la partie nord du Pool (où il n'y a que cinq enseignants au collège !), à Ikongono, sous-préfecture d'Ouwando (Cuvette)... Pour obtenir des salaires à peine décents, de nombreux enseignants quittent l'école publique pour aller vers le privé.

C'est le jour de la rencontre avec les enfants de l'école Trinitaire de Kinsoudi. Comme dans les autres établissements scolaires du Congo, la classe démarre dès 7 h 30 mais s'arrête tôt l'après-midi. Une fête a lieu en notre honneur avec des chants, des contes, des danses... La plupart des enfants portent fréquemment des prénoms étranges composés par l'addition de préfixes des prénoms du père et de la mère (ainsi, Daniel et Ella ont une fille qu'ils ont appelée Daniela ; Jeancéli est le fils de Jean et Céline...). Auxanel, un jeune adolescent, nous raconte un des plus célèbres contes congolais, celui de M. Coq et M. Renard. Ces deux-là étaient amis depuis la nuit des temps et se promenaient

fréquemment ensemble, tant au village qu'en forêt. Mais M. Renard était constamment effrayé par la crête de son ami qui ressemblait tant à une flamme qu'il était persuadé qu'à trop l'approcher on risquait de s'y brûler. Un jour, il ose évoquer sa crainte. Le Coq se met alors à rire et, pour le rassurer, lui prend une patte, la pose sur sa crête, et lui dit : « *Tu vois ce n'est pas du feu, ce n'est qu'un morceau de chair qui flotte au vent, donc tu n'as rien à craindre* ». Le Renard est, effectivement, rassuré et remercie son ami. Quelques jours plus tard, la faim le tenaillant, M. Renard se jette sur M. Coq et le dévore ! Depuis ce jour, les coqs restent au village et les renards en forêt. Auxanel nous livre ensuite la morale de ce conte : ne pas dire à tout le monde sa vérité !

La fête des enfants est extraordinairement ritualisée : discours de bienvenue, échange de cadeaux, hymne national « *La Congolaise* » chanté à l'unisson, prières... Des enfants s'avancent et nous présentent le drapeau congolais : « *Vert pour la forêt, Jaune pour la savane, Rouge pour le courage et le progrès* » (d'autres m'expliqueront le rouge par le sang des braves). Le spectacle se poursuit par une pièce de théâtre sur la fidélité et l'infidélité dans le couple. Puis, chaque enfant vient nous offrir un proverbe et sa clé. Exemple : « *Les oreilles ne dépassent jamais la tête* » métaphorise le respect de l'enfant, plus petit, pour les adultes qui l'entourent. Le spectacle se termine par des chants, des danses, des percussions...

À côté des palabres incessantes, des joutes oratoires très prisées, des tribunaux coutumiers, subsistent de nombreux rituels, notamment des rites de passage avec la présentation du nouveau-né, le mariage coutumier, les initiations (au *mboongi* et ailleurs), les veillées funéraires et la levée du corps...

La vie quotidienne est dure ; un groupe familial de dix personnes vit en moyenne avec un euro par jour. Nous rencontrons Sarah, une petite fille de trois ans, aveugle, élevée seule par sa maman, Joséphine. La plupart des familles cherchent à se débarrasser d'un enfant handicapé. La situation des veuves est tout aussi tragique ; elles sont nombreuses car beaucoup d'hommes ont péri dans les récents combats fratricides. Fréquemment spoliées à la mort de leur mari, elles doivent se débrouiller par elle-même. C'est le cas de la maman de Loko, un des élèves qui m'accompagne

en promenade. Elle élève seule, courageusement, ses six enfants, dans une petite case, très propre mais d'à peine dix mètres carrés. Ses trois garçons et ses trois filles sont, tous, d'excellents élèves. Loko le plus jeune, dix ans, est premier de sa classe, l'aîné, qui a vingt-et-un ans, fait des études de Sciences Politiques à l'Université de Brazzaville ; il se lève vers quatre heures, chaque matin, pour se rendre à ses cours et, le soir, aide sa mère et ses jeunes frères et sœurs. Le courage de cette famille impose le respect : ils sont beaux et magnifiques !

Nous visitons un autre quartier de Kinsoudi, pas loin de la rivière Djoué. J'y découvre une boulangerie artisanale. Dans une pièce minuscule et noircie par la fumée, deux jeunes hommes façonnent baguettes et croissants, bien appétissants. À l'extérieur, deux bidons métalliques ont été transformés en fours ! Le jeune boulanger nous demande si nous sommes touristes. Simplicie s'en amuse et lui répond que nous sommes tous congolais ! Il réplique : « *On peut être congolais et touriste. Moi, je ne connais pas le Nord.* »

Une grande partie du Congo (Brazzaville, la région du Pool, le Sud) repose sur une culture matriarcale (système et organisations), dans le Nord toutefois le patriarcat domine et les systèmes familiaux sont largement patrilinéaires. Un proverbe Làadi rappelle que « *La paternité est douteuse, la maternité est certaine* » et justifie ainsi l'importance de la famille maternelle. Le père biologique reste important ; il se renseigne sur la moralité de l'oncle (frère aîné de sa femme) avant de lui confier son neveu (son fils).

Le neveu est enseigné par l'oncle au *mboongi*... Il se verra progressivement confié des missions (il deviendra l'émissaire de son oncle)... Dans les villages, le *mboongi* est collectif, en ville (ou à proximité, comme à Kinsoudi) les *mboongi* deviennent familiaux, donc plus intimes...

Le *mboongi* est, traditionnellement, la case à palabres. Les hommes s'y tiennent en fin de journée et, d'une certaine manière, enseignent les plus jeunes. Tout est dans tout et chacun a sa place dans cette cosmogonie. Le *mboongi* est aussi le lieu de l'hospitalité pour l'étranger, le voyageur, qui y trouvera



Enfants écrivains de la brousse et totem.

toujours de quoi se rassasier (dans le grenier *talaka*). C'est là aussi que se joue, autour des traditions orales, la transmission culturelle. Cela commence par les contes que les femmes ou les vieux racontent aux tout-petits. Les contes sont la matrice de sens. C'est à partir d'eux que sont nés les proverbes à caractère éducatif le plus souvent. Ils sont si hermétiques qu'ils nécessitent une herméneutique : sans clés, le texte ne révèle rien. Les guerres civiles, l'exode rural, la pauvreté et les maladies ont laminé les traditions orales... De nombreuses clés sont définitivement perdues, d'autres se sont raréfiées... Parfois, on retrouve quelques bribes de sens dans les joutes oratoires dont les hommes adultes sont friands, particulièrement lors des rites de passage (tel le *nzoonzi*, le négociateur de la dot, lors du mariage) mais aussi au quotidien ordinaire (comme dans les tribunaux coutumiers). Le *mboongi* est l'espace du collectif, il le préserve. Mais le contexte géopolitique en a amoindri l'usage. De fait, les espaces collectifs se sont privatisés. Il faut désormais une messe pour se retrouver ensemble ! Et les *mboongi* ? On en trouve beaucoup, et dans des matériaux qui n'ont plus rien de traditionnels, dans presque chaque *mbanza*, l'espace familial. Le groupe élargi est devenu, petit à petit, des groupes restreints. Avec la modification des espaces, ce sont aussi les échanges qui se trouvent réduits et éparés. À Kinsoudi, un hippopotame, quasiment apprivoisé, venait tous les soirs, en sortant de la rivière Djoué, affluent du fleuve Congo, pour recevoir sa bière et ses friandises, offrandes des villageois à la plus grande joie de leurs enfants. Il a été tué lors de la dernière guerre par – m'a dit Antoine, chauffeur de taxi – des « *incontrôlés* »...

Un anthropologue à l'école... Pratiquement tous les jours, pour rencontrer les différents groupes d'élèves qui collecteront proverbes, contes et autres traditions orales, j'assiste, du cours préparatoire à la terminale, à des cours de français, de mathématiques, d'histoire, de géographie... J'apprends...

Les élèves goûtent notre présence (Hélène est là également) avec un plaisir non dissimulé. Ils sont fiers de nous montrer leurs habiletés, leurs connaissances... Les classes sont extraordinairement interactives ; les élèves se pressent pour répondre à

une question du maître. Jusque dans leurs corps (voix, gestes, postures...) ils témoignent – au-delà de ce qui pourrait n'être perçu que comme un artefact culturel – d'une conviction unanimement partagée : sans l'école pas d'avenir, seule l'école permet d'entrevoir des possibles.

La République du Congo s'étend sur 342 000 km². Le pays qui compte 11 départements est bordé par le fleuve Congo qui fait 700 kilomètres de long (c'est le plus grand fleuve du monde après l'Amazone) ; il atteint jusqu'à 20 kilomètres de large se rétrécissant en arrivant à Brazzaville (« *le couloir* »). Le pays se compose des bassins des trois fleuves : Congo, Niari Kouilou et Loemé Noumbi. Trois royaumes sont à son origine : le plus ancien (entre le XI^e et le XII^e siècle) celui des Téké, puis le royaume Kòongó (entre le XII^e et le XIV^e siècle) et enfin le royaume Loango fondé au XVI^e siècle. La France s'y implantera grâce au contrat passé entre, le Français, Savognan de Brazza et le roi Makoko, du royaume Téké...

Cette première mission s'articule autour de nombreuses petites expéditions, essentiellement aux alentours et à l'intérieur même de Brazzaville. Rencontres fécondes avec d'autres écoles, des universitaires, des comédiens, différents acteurs du ministère de la culture, entre autres. Brazzaville est impressionnante à bien des égards : par sa proximité déjà avec sa voisine Kinshasa, par son port interlope lieu de tous les trafics, par quelques zones étranges et craintes (sorcelleries), par ses commerces (des centaines de coiffeurs mais une seule librairie pauvrement achalandée)⁽⁸⁾, par les traces laissées par les guerres (nombreux bâtiments brûlés ou en ruines), par le luxe tapageur de quelques bâtiments (tel celui tout en miroirs de la SPC – Société des pétroles congolais) et l'incroyable pauvreté des bidonvilles qui prolifèrent...

À la librairie Papyrus (petit local de 40 m², avec un peu de presse, un peu de papeterie, très peu de livres), j'achète un ouvrage sur le *mboongi* (5 000 francs CFA soit environ 7 euros).

Au marché artisanal (vraiment typique car on y trouve peu de produits frelatés d'importation douteuse comme dans d'autres pays africains plus ouverts au tourisme), Simplicie marchande

pour moi, me permettant d'obtenir deux très beaux masques et une statue de chasseur *kòngó*, le tout pour 20 000 francs CFA (soit moins de 30 euros).

À la question « *Comment ça va ?* », le congolais répond : « *Un peu* » ce qui veut juste dire que ça va...

Des contacts sont pris avec le département d'anthropologie de l'université de Brazzaville. Le professeur Auguste Miabeto nous accorde un long entretien pour nous expliquer les traditions orales spécifiques au Congo. Il nous assure de son soutien et organisera d'autres rencontres, avec d'autres collègues, lorsque nous reviendrons.

Le professeur
Auguste Miabeto.



Avec les petits de l'école, je joue à « *Taba di taba dio* », un cercle, un bout d'étoffe, une course-poursuite... Ça ressemble beaucoup au « *jeu du facteur* » chez nous.

Rencontre avec des personnalités religieuses (notamment dans le diocèse de Kinkala). Où l'on se rend compte que l'histoire du pays repose aussi sur des figures mythiques de religieux congolais : le cardinal Émile Biayenda, artisan de la paix, assassiné le 22 mars 1977. Monseigneur Ernest Kombo, évêque d'Owanda, mort début 2009 d'un cancer, à 64 ans, dont le courage et la résistance sont loués, etc.

L'évangélisation du Congo a 130 ans. Le lemba, la religion *kòngó*, a – en apparence seulement – disparu. Peut-être a-t-elle été, plus vraisemblablement, assimilée. Certaines impressions fortifient cette hypothèse qui reste à vérifier.

Le passeur,
rivière Djoué,
affluent du
fleuve Congo.



Tout raconter d'une première expédition, dans le cadre restreint d'un article, s'avère impossible particulièrement lorsque ce séjour, cet «*état des lieux*», est aussi riche et dense que celui que nous avons vécu.

J'avais – je l'avoue – ce préjugé stupide de «*l'heure africaine*» qui diffère et va au pas lent des éléphants... Mais c'est nous qui avons dû crier grâce devant les emplois du temps concoctés par nos hôtes ! À côté des rendez-vous formels, des expéditions bien préparées (à Kinkala, à Lifouala, entre autres...), il y eut plein d'imprévus, de petites surprises, comme cette halte improvisée dans un village de Ninjas (ancienne milice armée), la dégustation au détour d'un chemin puis l'achat de vin de palme, la traversée du Djoué en pirogue, une improvisation théâtrale en notre honneur par des comédiens locaux, les balades en brousse et ce qu'on y découvre (des paysages dignes d'*Out of Africa*⁽⁹⁾, des baby-foot parfois !), les courses en taxis par des chemins plus qu'improbables et souvent inondées (du flanc de falaise au terrain de foot, en passant par une cour d'école)...

Une des plus belles surprises a été une visite impromptue, dans le district de Kinkala, à un vieux chef, Monsieur Kroco, détenteur d'un *mboongi* traditionnel.

Le chef a été prévenu, quelques minutes à peine, avant notre arrivée. Il va venir et nous sommes conviés à l'attendre à l'intérieur du *mboongi*. Celui-ci est magnifique ; c'est le premier que je découvre qui est à la fois en bon état et réalisé de manière traditionnelle (sans emprunt à des matériaux modernes, comme la tôle par exemple). Je déchant, un peu, en entrant car deux murs sont tapissés de posters plastifiés l'un représentant Disney World, l'autre deux chiots caniches blancs !

À gauche :
Le chef, M. Kroco.
À droite : Mboongi
traditionnel.



Le chef arrive, en short et tongs ; il s'adresse à nous : « Ici, au mboongi, il n'y a rien à vendre. Tous les enfants y sont, sinon ce seraient des bêtes... Autrefois, au mboongi, on mettait l'enfant sur les rails. C'est un don de Dieu pour ce monde. Il y avait un feu... Et un grenier au-dessus où on mettait les restes à manger, le talaka... La fille reste avec maman, mais le garçon doit aller au mboongi, comme un élève à l'école ou à l'université... Je suis né en 1929... Apprendre, pour rééduquer nos enfants. J'ai été enseignant. J'ai créé le scoutisme à Linzolo... Chez nous, on dit : "Ce n'est pas le bâtiment de l'école qui compte, c'est le maître"... Les ministres aussi sont passés par le mboongi. S'il n'était pas passé par le mboongi, ils papillonneraient... Le mboongi, c'est le nid... Le mboongi, c'est aussi le lieu de réconciliation (en cas de querelles)... Au mboongi, on pense à ceux qui ne sont pas là... Le mboongi, c'est le sens de donner sans attendre de suite... L'enfant vient au mboongi dès qu'il peut manger seul. En grandissant, il est sous la surveillance de tous... Les parents cherchent la bonne fille pour le garçon, "celle qui fait bien le manioc"... Nous sommes, aujourd'hui, un autre monde. Le blanc a amené le fusil ici !... Le mariage c'est toujours dans le respect (makouala). C'est l'entraide... Si je suis un jeune garçon, papa a acheté le fusil, j'ai tiré un gibier... Le cœur est pour le vieux, la meilleure partie est pour lui (respect). Un jeune garçon n'a pas le droit d'insulter un plus grand... Le mboongi c'est le contraire de l'égoïsme... "Qu'est-ce que nous sommes", c'est cela que nous devons transmettre à nos enfants... »

Au mboongi,
on pense à ceux
qui ne sont pas là...

Le chef nous explique alors que, dans la tradition congolaise, il doit nous offrir un présent avant que nous repartions. Sa fille part au jardin et ramène pour Hélène un panier rempli d'une plante aromatique, du manzulo, variété de basilic. Le chef revient de sa case avec une bouteille de champagne « offerte par un fonctionnaire français il y a bien longtemps ». Nous la débouchons

et buvons, ensemble, ce champagne chaud « *comme de la pisse de chameau* »⁽¹⁰⁾ ! Il fait plus de 40° au soleil cet après-midi ! Et c'est un pur délice qui coule en nous !

Le *mboongi* est le lieu des hommes, le soir. De nombreux rituels (comme la manière et l'endroit où l'on s'assoit, *tà na wà*⁽¹¹⁾, le fagot de bois que l'enfant doit y apporter...) colorent son usage. Le *mboongi* est espace du collectif, un lieu de culture. C'est un lieu d'éducation : « *Muana tambula, muana dia* » (« *L'enfant qui est obéissant, c'est celui-là qui mange* ») et, au-delà, un lieu d'initiation (il s'agit bien de faire passer d'un état de nature à un état de culture).

Le *mboongi* nous a ouvert des portes et nous retournerons bientôt au *mboongi*. Des amitiés se sont nouées, un travail est en cours. Les matériaux déjà recueillis sont impressionnants par leur nombre et leur densité. Un réseau de personnes-ressources (notamment d'autres chercheurs) s'étoffe. Jusque dans ma ville, Strasbourg, je rencontre des Congolais de Brazzaville qui se sont regroupés en association (ils jouent beaucoup au football comme au Congo). En se disant « *au revoir* », un des professeurs de l'école a souhaité « *qu'aucun moustique du Congo ne pique Hélène et Thierry* » sous les rires et les applaudissements des enfants. Je prépare maintenant mon prochain voyage.

NOTES

1. Expression du psychiatre et psychanalyste Jean Oury. S'il n'y a pas de hasard pour qui admet l'inconscient, un ensemble d'entours peuvent influencer sur les personnes comme sur les événements. On peut appeler ça très simplement l'ambiance ou plus scientifiquement la pathoplastie.
2. On pense, alors, aux réflexions et aux travaux magnifiques d'Albert Memmi sur les rapports complexes entre colons et colonisés.
3. *Mundélé*: blanc (en dialecte *làadi* – qu'on prononce *lari*) – le plus parlé à Brazzaville et ses environs).
4. On en voit un peu plus à Pointe-Noire.
5. Cultures et Sociétés en Europe, Centre national de la recherche scientifique (CNRS), Université de Strasbourg.
6. Les passages en italiques sont des extraits in extenso et sans correction majeure de mon journal de bord sur place.

7. La course, près d'une heure pour faire une vingtaine de kilomètres sur des chemins qui n'en sont pas, coûte 1 500 francs CFA soit environ 2,50 €.
8. Je découvrirai, lors d'un autre séjour, l'antenne locale de L'Harmattan qui dispose d'un stock d'ouvrages intéressants.
9. Le célèbre film de Sydney Pollack, sur la vie africaine de Karen Blixen, avec dans les principaux rôles Meryl Streep, Robert Redford et Klaus Maria Brandauer (1985).
10. Est-il utile de préciser que non seulement le chef n'a évidemment pas de frigidaire mais son petit village n'a ni électricité, ni groupe électrogène, ni téléphone, ni eau courante ?
11. *Tà na wà* désigne la chaise pour le chef au *mboongi* et veut également dire « Parle, j'écoute. »

Des enfants
écrivains
de la brousse
et Thierry Goguel
d'Allondans.



Thierry Goguel d'Allondans est anthropologue. Il enseigne à l'IFCAAD (Schiltigheim) et à l'Université de Strasbourg. Auteur de plusieurs ouvrages autour du métier d'éducateur, des sexualités initiatiques, et notamment de l'adolescence, il a également dirigé, avec Valérie Béguet, un bel ouvrage autour du sujet qui nous intéresse plus directement ici : *Traditions orales du Congo Brazzaville* (Téraèdre).



VOYAGES CROISÉS À LA JAMAÏQUE

par Romain Cruse
photographies Romain Philippon

Pati pa rivé

Être parti ne veut pas dire qu'on est arrivé

proverbe haïtien

Waak betta dan sidong

Mieux vaut marcher que s'asseoir

proverbe jamaïcain

Ce récit commence dans la salle de bain d'une maison délabrée. Un squat. Nous sommes lundi soir. De retour du travail, Courtney est assis là. Il fume un spliff de ganja et de grabba et chante de sa voix grave : « *Just another monday morning blues/bills to pay and the kids want shoes/another Monday morning blues/it's not easy living downhere in the ghetto/cause everyday is another trial don't you know...* ». Courtney appartient à cette catégorie de voyageurs dont parlent rarement les récits de voyage. Le lieu qu'il habite ne ressemble pas non plus à ces adresses qu'on trouve dans les guides touristiques. C'est à ces voyageurs mal connus que nous nous intéresserons dans ce court article illustré.



À chaque fois que je retourne voir Courtney, je ne peux m'empêcher de me remémorer ces vers d'un poète jamaïcain que je cite fréquemment (nous traduisons le créole jamaïcain en français) :

mi nevah have noh time
je n'ai jamais le temps

wen mi reach
quand je rentre

fi si noh sunny beach
de voir une plage ensoleillée

wen mi reach
quand je rentre

just people a live in shak
juste des gens qui vivent dans des cabanes

people livin back-to-back
des gens qui vivent dos à dos

mongst cackroach an rat...
parmi les cafards et les rats...

Linton Kwesi Johnson, *Reggae fi dada*

En créole jamaïcain, la maison se dit *yaad*. C'est le même mot qui sert à décrire le pays depuis l'étranger. Il est malheureux de constater que le pays ressemble chaque jour un peu plus à cette maison éventrée sur la plage.



Nous sommes dans la commune de Harbour View, en banlieue de la capitale Kingston. Jusqu'à il y a quelques années, Caribbean Terrace était un quartier de nantis. Ministres et hommes d'affaires habitaient ici ou y possédaient des maisons secondaires pour passer le week-end au bord de la mer, à quelques centaines de mètres du célèbre cinéma de plein air. Les plus riches et arrogants construisirent littéralement sur la plage, à quelques dizaines de mètres de l'eau turquoise de la Caraïbe. Entre-temps l'ouragan Dean (2007) est venu battre les cartes et redistribuer les jeux. Couverte par des vents déchaînés, une

armée tapie au fond de l'eau est montée au front. Elle a renversé les murs d'enceinte, bombardé les fenêtres à coups de galets, défoncé les portes à renfort de troncs d'arbres. La mer a battu en retraite rapidement une fois les vents partis souffler plus loin, emportant dans sa fuite des morceaux de mobiliers et laissant en lieu et place une épaisse couche de sable. Bien qu'elle ait dès lors repris ses allures calmes, l'avertissement a été bien compris. Les résidents ont déguerpi vers les montagnes, rendant l'endroit à ses propriétaires, une foule à pinces, à pattes et à ailes.

La mer tolère mal l'arrogance. Elle aime être approchée avec humilité. C'est pourquoi elle chasse ceux-ci et accepte ceux-là. Greatest, comme Courtney, est de ceux que la mer a acceptés ici, en lieu et place des ministres et des hommes d'affaires. Tous deux sont de grands voyageurs. Pas des voyageurs de grande distance, évidemment. Un passeport jamaïcain est une carte de prisonnier plus qu'un sésame de séjour à l'étranger. Plutôt des voyageurs de la survie. Deux gouttes d'eau dans le flot de migrants qui voyagent vers une vie plus digne. Ils appartiennent à ce groupe de centaines de millions de personnes fuyant les campagnes des pays tropicaux pour tenter leur chance dans la jungle urbaine des capitales.

Ryad Assani-Razaki a bien exprimé le choc ressenti : *« À la suite d'un voyage interminable sur un sentier, qui s'est progressivement transformé en une route cabossée puis en voie pavée, nous sommes arrivés aux abords de la ville qui allait devenir mon univers. Nous sommes arrivés en fin d'après-midi, à l'heure de pointe. J'ai assisté, horrifié, à un cauchemar de moteurs pétaradants, d'odeurs d'essence en combustion, d'hommes et de femmes énervés qui hurlaient des insultes. Fous, mendiants et vendeurs ambulants couraient en zigzaguant entre les voitures à chaque ralentissement [...]. La jungle urbaine m'a accueilli avec violence [...]. Ils vivaient [...] dans des huttes de tôle bâties au bord des routes, sans infrastructure. Les zones où ils habitaient se transformaient petit à petit en dépotoirs, et les autorités finissaient par les chasser pour détruire leurs maisons insalubres... »* (Ryad Assani-Razaki, *La main d'Iman*, Montréal, Liana Levi, 2012). Pour l'aider dans le périple de la vie, ses parents lui ont donné tout ce qu'ils pouvaient : un nom. « Greatest », le meilleur. À lui de se débrouiller avec cela.



Le voyage n'a pas le même sens lorsque l'on se déplace avec un passeport d'un pays riche et une carte bancaire en poche, quand on quitte sa campagne natale avec pour seul bagage un nom et quelques dollars jamaïcains. Greatest connaît une vague tante qui habite à Bull Bay, en banlieue de Kingston, au bord de la mer. Avec des matériaux récupérés, lui et l'un de ses cousins y construisent un abri d'une pièce en bois sous tôle, sans cuisine ni salle de bain. La cour donne sur la plage. Pas ces plages dorées sur lesquelles des touristes, parfumés de lotion anti-moustique, dégustent des cocktails quand la lumière de fin de journée transforme le paysage en tableau naïf. Pas non plus l'une de ces rares plages de sable gris encore accessibles aux Jamaïcains, autour des marais infestés de crocodiles, et sur lesquelles s'entassent les échoppes, les *sounds system* et les vendeuses de poisson frit. Plutôt une de ces décharges sauvages de bord de mer, sur lesquelles on regarde à deux fois avant de poser un pied entre des couches-culottes usagées (les fameux « *missiles scud* » du ghetto), des cadavres de chiens gonflés, des morceaux de métal rouillé en tout genre, des bois flottés et mille-et-un objets en plastique plus ou moins identifiables. Construite sans fondations, la maison de fortune se déplace de quelques mètres lorsque la mer déchaînée s'engouffre dans les ruelles sablonneuses du quartier. L'endroit est particulièrement pauvre et rares sont les pêcheurs à posséder leur propre bateau. L'arrivée de nouveaux venus dans cet univers marqué par le manque n'est pas appréciée. Les circuits informels de la pêche et de la vente du poisson sont déjà établis et nous nous trouvons au cœur d'une communauté marquée par la violence politique jamaïcaine (une « garnison »).



Pour s'en sortir, Greatest fait d'abord la navette entre Bull Bay et sa campagne natale de Portland. À Bull Bay, il revient avec des noix de coco et des fruits à pain, qu'il vend sur le bord de la route. Parfois il arrondit les fins de mois en trafiquant des perroquets, une espèce protégée. Son cousin est plus jeune et plus roublard. Il aide les pêcheurs à pousser leur barque à terre au retour de la journée. Il grappille quelques poissons au passage. Il traîne un moment sur la grève et récupère aussi les prises jugées invendables, en raison de leur état de fraîcheur douteux. On ne possède pas de matériel réfrigérant à bord et les poissons sont seulement abrités du soleil sous des feuilles de bananier séchées. Une vente tourne mal, la police est sur lieux rapidement. En jamaïcain, on dit qu'ils « mordent ». Les forces de l'« ordre » en uniforme, casques, gilets pare-balles et armés de M16, tentent d'obtenir de l'argent en échange de leur discrétion. Greatest n'a malheureusement pas grand-chose sur lui. Un oncle qui habite en ville se manifeste quelques jours plus tard et lui donne une chance. Il paye le bail de 10 000 dollars jamaïcains (100 euros) et lui offre en plus de quoi s'acheter une vingtaine de mètres de filet de pêche pour se lancer.



Ne possédant pas de bateau, il part en mer sur une chambre à air de camion (tube) rapiécée, obtenue pour quelques centaines de dollars jamaïcains dans un magasin de réparation informel. La communauté se trouve en effet juste en bas des carrières dans lesquelles viennent s'approvisionner les entreprises de construction de la capitale. On dit ici d'un bon conducteur qu'il connaît tous les trous de la route. Les chambres à air des roues de ces camions s'arrangent bien avec des rustines de vélo. Elles ne se dégonflent ensuite que très lentement, ce qui laisse le temps de relever les filets ou de tenter d'attraper un brochet (*snook*) ou un tarpon au vif avant de regagner la rive pour aller faire regonfler. C'est ainsi qu'on devient « *tubeman* ».



Pêchant la nuit, Greatest vend le poisson le matin tôt avant les grosses chaleurs, et somnole l'après-midi en regardant quelques DVD pirates. Rapidement, apprenant l'opportunité, un cousin d'une vingtaine d'années se joint au groupe. Il espère trouver à proximité de la capitale de quoi nourrir ses trois jeunes enfants restés à la campagne, avec deux mères différentes. Puis deux amis du même village viennent gonfler les rangs de l'équipe. Tous nos voyageurs de Portland exploitent le filon de la pêche au « *tube* ». Les derniers venus cultivent un peu la terre en plus sur les hauteurs de la baie. Parfois, lorsqu'un meilleur emploi (formel ou non) se présente, on abandonne son tube et l'odeur de poisson pour quelques jours, ou quelques semaines. On travaille alors dans la boucherie d'un oncle ou dans l'épicerie d'une tante pour quelque temps. Tous reviennent à la pêche un jour ou l'autre. « *Cyan work fi rich* » dit le dicton ; on ne devient pas riche en travaillant (pour un employeur).



Les pêcheurs établis du quartier refusent cependant cette nouvelle concurrence sur la ressource ; particulièrement les pêcheurs de langoustes qui opèrent à proximité du rivage, dans le rayon d'action des « *tubemen* ». Ces derniers sont accusés de ramasser les langoustes qui étaient, jusque-là, la chasse gardée des seconds. Les pêcheurs de langoustes sont du village, et du canton de St. Thomas. Les « *tubemen* » sont considérés comme des étrangers. Le ton monte plusieurs fois. Lors d'une sortie au tube, un équipage sur une barque attaque l'un des jeunes à coup de harpon. Blessé à la tête, la chambre à air crevée et un pied pris dans le filet, il est rejeté par la mer sur la grève. Il décide de déménager un kilomètre plus à l'ouest, dans un ancien quartier riche dont les villas du bord de mer ont été ravagées par un cyclone. Il squatte rapidement une maison abandonnée du front de mer, après l'avoir vidée discrètement du sable qui recouvrait le sol sur près de 50 cm d'épaisseur. C'est ainsi que nous nous retrouvons dans la salle de bain délabrée dans laquelle chantait Courtney il y a quelques instants...



Tout ce qui est récupérable a déjà été dépecé par les *scrap metal men* et autres rôdeurs à la recherche de matériaux monnayables. Jusqu'aux carrelages des salles de bain, câbles électriques en cuivre et autres tuyauteries en plomb. Rapidement, Courtney et Greatest bouchent les fenêtres béantes avec du contreplaqué. Ils nettoient les lieux, branchent discrètement une chambre située à l'arrière sur le réseau électrique de la rue, connectent sans se faire voir ce qu'il reste de canalisations d'eau à la maison voisine... Une cuisine est reconstituée : une vieille jante fait office de plaque à charbon et une glacière ramassée sur la plage après un orage fait évier l'après-midi, après avoir servi à transporter le poisson à vendre le matin. Courtney est, lui, originaire des campagnes de St Catherine, dans le centre du pays. Il a tout d'abord tenté sa chance dans le ghetto de Allman Town, dans le centre-ville de Kingston. Mais son emploi de jardinier dans une résidence huppée des beaux quartiers de Beverly Hills lui prend tout son temps sans pour autant lui permettre de payer un loyer. Même dans un quartier aussi délabré que Allman Town. C'est ainsi qu'il va finir son périple dans ce squat de Harbour View, au côté de Greatest et de ses cousins de Portland.

Une femme plus âgée, se présentant comme la fille des propriétaires, tente de temps à autre de collecter un loyer – en vain. Parfois, une poignée de policiers fait irruption tôt le matin. On se réveille alors en sursaut avec un fusil d'assaut pointé sur la tête et on est traîné énergiquement vers la salle principale. Les « brutes » contrôlent si la maison n'abrite pas l'un des nombreux « *wanted men* » dont on passe régulièrement le portrait à la télévision. Ils cherchent des armes, prennent la ganja qui traîne. Une descente plus musclée de la police spéciale finit par avoir raison de l'arrogance légendaire des pêcheurs. Les hommes de la police spéciale sont visiblement plus sportifs que les simples policiers. Ils sont aussi plus armés et débarquent par grappe d'une vingtaine, habillés tout de noir. Certains portent une cagoule. Devant nos pêcheurs alignés comme à l'école devant le proviseur, le corps bien droit et le regard au sol, le chef d'équipe rappelle avant de partir qu'on ne lui demande pas de compte en cas de bavure. Le groupe de « *tubemen* » se disperse une nouvelle fois. Le voyage reprend. Jusqu'à ce que l'un d'entre eux trouve un autre lieu propice.

La survie de ces jeunes dans de telles conditions relève du miracle. On comprend avec eux la foi inébranlable qu'ont les Jamaïcains dans leurs religions respectives. Quand le poisson est abondant, on en vend une partie pour acheter du riz et quelques légumes. Pendant la saison, on achète parfois un nouveau jean et une chemise à une « vendeuse à la valise » qui passe de temps à autre dans le quartier. En saison morte – la moitié de l'année – les rares poissons sont vendus pour acheter du « dos de poulet » bon marché (« *chicken back* », autrement appelé « *ghetto steak* », en fait le ventre du poulet) et de la farine pour faire les « *dumplin* » (épaisses galettes de farine de maïs et de blé qu'on fait bouillir). Quand l'un n'a rien, il compte sur la solidarité des autres. Quand personne n'a rien, on ne mange pas. Dans les chambres, on dort à deux dans un lit, tête-bêche. Ceux qui sont de passage dorment à même le sol ou sur un rebord de muret.

Si la misère est criante, à l'image de cet évier improvisé dans une vieille glacière ramassée sur la plage, il y a là une immense richesse culturelle. Ce sont les lieux que l'écrivain martiniquais Patrick Chamoiseau appelle les « mangroves urbaines » : « *La mangrove semble de prime abord hostile aux existences. Il est difficile d'admettre que, dans ses angoisses de racines, d'ombres moussues, d'eaux voilées, la mangrove puisse être un tel berceau de vie pour les crabes, les poissons, les langoustes, l'écosystème marin. Elle ne semble appartenir ni à la terre, ni à la mer un peu comme [ces lieux ne sont] ni de la ville ni de la campagne.* » C'est dans ces lieux que la culture jamaïcaine s'est créée, se perpétue et se réinvente en permanence. Le plat national (ackee et morue) est un petit-déjeuner de pauvres, qui ont conservé les habitudes rurales du jardin créole.

La musique nationale est née dans le ghetto (le squat que nous décrivons ici est d'ailleurs situé à quelques centaines de mètres de la première maison de Rita et Bob Marley, à Bull Bay). La danse du reggae, explique Bob Marley dans une interview du documentaire *Soul Rebel*, c'est « *un travailleur qui marche* ». Dans cette arrière-cour squattée, on trouve un dessinateur de talent, un chanteur de reggae à la voix soul, un « *deejay* »... C'est dans ces lieux qu'une des langues les plus vivantes du monde étend chaque jour son inventaire exubérant, décrivant « l'intraitable

beauté du monde » en construisant sur les bases de l'existant des mots justes qui décrivent des phénomènes naissants. Les métiers que les habitants du squat pratiquent, leur survie, leur foi, leur détermination dans l'épreuve, leur seule existence, sont un art en lui-même. Un art de la survie dirait l'historien guyanien Wilson Harris. L'un des arts les plus créatifs et les plus vivants qu'il puisse exister. Ils sont, pour reprendre une nouvelle fois le roman *Texaco* de Patrick Chamoiseau, « *ce que la ville conservait de l'humanité de la campagne. Et l'humanité est ce qu'il y a de plus précieux pour une ville. Et de plus fragile...* »

...comprendre
le voyage dans lequel
nous sommes tous
embarqués.

Au moment de conclure cet article, je ne sais plus très bien s'il est ici question de décrire le voyage des « *tubemen* » de Portland, de décrire en filigrane notre propre façon de voyager à la Jamaïque, à nous auteur et photographe de cet article, ou plus largement de comprendre le voyage dans lequel nous sommes tous embarqués. À son accession à l'indépendance, à la fin des années 1960, la Jamaïque a été poussée par ses élites économiques et politiques, ainsi que par bon nombre d'institutions internationales, vers les chemins d'un voyage néolibéral. Un voyage qui l'a conduit droit au naufrage actuel. Les rats quittent aujourd'hui le navire et se réfugient à Miami, emportant le butin accumulé sur le dos des centaines de milliers des travailleurs jamaïcains. Des alchimistes qui changent de la sueur en or et qui s'enfuient avec le trésor, comme leurs lointains ancêtres flibustiers avant eux. Comme si un tel cas de figure représentait un modèle, les élites européennes nous poussent chaque jour un peu plus sur le même chemin...

« *Oh please, don't you rock my boat* »

Bob Marley

Romain Cruse est géographe, enseignant et chercheur à l'Université des Antilles et de la Guyane (UAG) et à l'University of the West Indies (UWI), il travaille et réside entre les îles de la Martinique, Trinidad et la Jamaïque. Pour aller plus loin, sur la même thématique que le présent article, lire notamment l'ouvrage de Romain Cruse et de Fred Célimène, *La Jamaïque, les raisons d'un naufrage*, Presses universitaires des Antilles et de la Guyane, 2012.

Plus d'infos également sur son blog : <http://romaincruse.blogspot.fr>

Les photographies de cet article sont de **Romain Philippon**, photographe indépendant basé à La Réunion. Il a publié un livre sur Madagascar et ses habitants en 2005 et plus récemment le livre *Inconscience* en 2012. En parallèle de son travail sur l'île de la Réunion et de ses publications dans différents magazines et revues, il développe actuellement avec Romain Cruse différents projets sur les sociétés caribéennes, dont un atlas en ligne de la Caraïbe : www.caribbean-atlas.com

Plus d'infos sur son site : www.romainphilippon.com



Photo Philippe Bourdeau

LA MONTAGNE : UNE ÎLE AU SOLEIL ?

par Philippe Bourdeau

De la montée de questions politiques dans un « Ailleurs » désenchanté⁽¹⁾

La montagne touristique serait-elle un plat pays politique ? Une morne plaine idéologique ? Hormis les vagues souvenirs laissés par le nationalisme sportif du XX^e siècle ou quelques polémiques sur des projets d'aménagement, les questions profanes de la cité ne semblent guère avoir de prise au-delà d'une certaine altitude. Le manque d'oxygène ou la proximité des dieux expliqueraient-ils ce vide vertigineux ? Des brèches s'ouvriraient-elles dans cette citadelle d'innocence paradisiaque ?

Le tourisme : machine à dépolitiser ?

Le tourisme marque profondément les Alpes, des paysages à l'économie et aux cultures. Et ce n'est pas un objet neutre. Il véhicule une idéologie de dépolitisation si bien rodée que nous l'acceptons comme évidence : les lieux touristiques, dans les Alpes ou ailleurs, font figure d'antimondes sans tensions, sans conflits, dédiés à un pur bonheur préservé des affres du quotidien et de l'histoire.

Dans l'imaginaire touristique, il est confusément question de paradis suspendus entre ciel et terre, dans un Ailleurs où l'uchronie du hors-temps se conjugue à l'utopie. Références incertaines, l'Eden ou le pays de cocagne ont bien quelque chose à voir avec les rêves d'un antimonde cherchant à se placer hors des tensions, des nuisances ou des contraintes en tout genre : « *Avant les antidépresseurs, il y avait les montagnes* », « *Là où je vais, pas de foule, pas de voiture et pas d'administration* »⁽²⁾. Cet imaginaire

La valeur des vacances c'est la vacance des valeurs...

de rupture par rapport à l'ordinaire nourrit le succès du thème de l'insularité dans l'imaginaire touristique. La communication en joue évidemment, qu'il s'agisse de promouvoir une destination balnéaire grâce à l'icône de la plage de sable bordée de cocotiers, ou de vanter les mérites d'une station de sports d'hiver comme un lieu à part, où le principe de plaisir voudrait remplacer le principe de réalité. C'est pourquoi l'Alpe d'Huez se présente depuis plusieurs décennies comme « *l'île au soleil* », pendant qu'Arc 2000 se veut « *une île plus près du ciel* »...

Face à cette surenchère édénique, il n'est pas étonnant qu'un consensus quasi unanime fasse du tourisme un objet apolitique au-dessus de tout soupçon. Un statut canonisé par Edgar Morin dans sa célèbre formule « *La valeur des vacances c'est la vacance des valeurs* ». Voilà de quoi alimenter le sens commun du mot « touriste » avec ses connotations de légèreté, d'amateurisme, de dilettantisme et même de cynisme. Légitimé comme expression rituelle d'une démission collective vis-à-vis de nos responsabilités, le tourisme fonctionne alors comme un mythe, au sens de parole soustraite à l'histoire comme l'a proposé Roland Barthes. D'où une évacuation du politique à la fois banale et spectaculaire qui vérifie l'hypothèse du philosophe et politiste Tony Andréani : la démocratie et la culture politique appartiennent avant tout à la sphère du travail, et non à celle du temps libre...

Le discours de neutralisation idéologique et politique de la sphère récréative est tellement efficace que ce secteur est bien le dernier dans lequel on cherche – et trouve – une matière critique participant aux mouvements du monde. Parmi les 500 entrées du copieux et éclectique *Dictionnaire de la contestation au XX^e siècle*, seules deux concernent le tourisme : le bikini et la glisse ! Même si cette perspective est évidemment biaisée, la contribution de l'univers récréatif à la vie politique semble donc plus que modeste, et même en retrait par rapport à d'autres champs culturels puisque près de 30 entrées du même ouvrage concernent la musique. De fait, les pratiques et lieux touristiques semblent « étanches » aux agitations et clivages qui animent les sociétés contemporaines. Le mouvement contestataire « *Reclaim the streets* », qui a relancé

dans les années 1990 les luttes contre la soumission de l'espace urbain à l'ordre technique et marchand, s'est bien décliné en « *Reclaim the Bush* » (travellers australiens) ou « *Reclaim the fields* » (mouvement paysan). Mais il n'est jamais devenu « *Reclaim the snow* » ou « *Reclaim the beach* » !

Changement de climat : l'avenir (touristico-politique) sera chaud !



Pourtant, ici et là, le consensus soigneusement entretenu qui fait du tourisme un *Objet Politique Non Identifié* se fissure face à la montée de contradictions de plus en plus flagrantes. Et nombreux sont les événements et initiatives qui défont l'idée reçue selon laquelle les questions de la cité n'ont plus cours au-delà d'une certaine altitude.

L'accessibilité sociale du tourisme de montagne devient elle-même une question éminemment politique, alors que le leitmotiv du « *ski pour tous* » qui a accompagné l'aménagement des stations de sports d'hiver en France n'est plus qu'un lointain souvenir. Dès lors, comment justifier l'ampleur et la persistance des aides publiques à la plupart des stations quand le ski est pratiqué chaque année par moins de 8 % des Français, et que 2 à 3 % de ses adeptes consomment près de 80 % des journées-skieurs⁽³⁾ ? D'autant que cet effet de niche élitiste a été accentué par la stratégie de croissance en valeur privilégiée par les opérateurs touristiques : montée en gamme, augmentation du prix des forfaits... Quant au

tourisme social (colonies, camps, classes de neige) qui fait partie intégrante de l'histoire du tourisme de montagne, il a été expulsé de la plupart des stations par la pression foncière et immobilière et une réglementation tatillonne. Ceci dans l'indifférence générale, voire avec la bénédiction de tous ceux qui préfèrent des clients vieux et riches que jeunes et pauvres, alors que le soutien financier massif direct ou indirect des collectivités territoriales aux compagnies aériennes à bas coût fait désormais office – par défaut – de soutien au tourisme social...



Dans ce contexte, il n'est pas étonnant de voir monter des discours radicaux jusque-là totalement improbables: «*Démontons les stations!*» proclame le journal *La Décroissance* dès 2005 en dénonçant leur inutilité sociale et leur nocivité écologique. Propos étoffé en février 2011 par la même revue, avec une formule non moins lapidaire, qui déclare vouloir «*décoloniser*» l'imaginaire des sports d'hiver: «*Le ski, ça pue, ça tue et ça rend con*».

Cette mise en cause pourra être ressentie comme d'autant plus outrancière qu'elle est formulée de l'extérieur des milieux alpins, leur renvoyant une critique totalement en rupture avec les icônes enchantées et débonnaires de l'épopée touristique en montagne. Pourtant, au cœur même du monde de la montagne, un dissensus croissant se fait jour à travers de multiples faits ou indices.

Pour en rendre compte, on pourrait d'abord relever une montée des questions éthiques, qui conduit des pratiquants et acteurs à s'insurger contre la banalisation et la marchandisation des

espaces et des pratiques. La notion de « *zéro espace* » proposée par Naomi Klein dans son ouvrage *No logo* pour désigner le dépeçage des lieux publics par les crocs du *branding*⁽⁴⁾ trouve dans le tourisme de montagne d'abondantes illustrations. Comme par exemple quand l'identité locale cède la place au marquage omniprésent des lieux par des noms, logos, affiches et étendards de sponsors sans lesquels le moindre événement ne semble plus concevable. Dans le même mouvement, sont aussi dénoncées l'altération et la récupération des valeurs éducatives, existentielles et spirituelles des sports de montagne, non seulement par la publicité mais aussi par l'aménagement d'espaces récréatifs standardisés: parcours acrobatiques, via ferrata, snow-parks, stades de free-ride, bike-parks...

Sur un terrain plus concret, face aux menaces sur la biodiversité, au changement climatique et à l'annonce du pic pétrolier, l'engagement vis-à-vis des enjeux environnementaux trouve indéniablement un second souffle. La mobilisation de plus en plus systématique et organisée contre la circulation des motoneiges et des quads, ou les rassemblements de véhicules tout-terrain, en sont une figure classique. Mais les mobilités récréatives elles-mêmes sont désormais au centre des débats, même si toute idée de restriction reste taboue tant elle heurte la connotation progressiste des déplacements de loisirs. Le succès de la campagne « *Changer d'approche* » initiée par *Mountain Wilderness*, qui propose d'accéder à la montagne seulement par des moyens nobles (*only by fair means*), tout comme les bilans carbone des stations de sports d'hiver lancés par *Mountain Riders* sont emblématiques de la mutation du débat. Autre sujet sensible, la gestion des ressources en eau, notamment face aux besoins croissants de production de neige de culture, semble promise à un bel avenir dans les Alpes. D'autant que si les droits à construire ont longtemps attiré les spéculateurs en montagne, ce sont sans doute les droits d'accès à l'eau qui feront l'objet de leurs convoitises dans un proche avenir...

Sur un tout autre registre, l'indicateur le plus tangible du désenchantement du paradis touristique alpin est la multiplication des conflits sociaux à partir du début des années 2000. Après la première grève des employés de remontées mécaniques

lancée dans les stations de sports d'hiver françaises (février 2004), il a fallu attendre mars 2006 pour voir se dérouler à Chamonix la première manifestation de travailleurs saisonniers... Bien sûr, la question des conditions de travail, de vie et de logements des saisonniers n'a rien de nouveau. Mais la chronologie pour le moins tardive de ces mouvements inauguraux en dit long sur l'exception touristique dans un pays réputé familier des mouvements sociaux... Même si par définition les saisonniers n'ont pas la capacité d'organisation et d'action collective des fonctionnaires! On note à ce sujet que le tourisme est une nouvelle terre de mission pour les organisations syndicales face à des problèmes récurrents liés au travail saisonnier: précarité, travail illégal, conditions de logement, bas salaires... Dans le secteur des sports d'hiver par exemple, la forte augmentation des emplois dans le secteur des remontées mécaniques constatée entre 1985-1986 et 2002-2003 (de 12 000 à 22 033, soit + 84 %) s'est accompagnée d'une diminution sensible de la proportion d'emplois permanents par rapport aux emplois saisonniers, qui est passée de 25 % à 19 %⁽⁵⁾. Et les affres de la mondialisation commencent à être montrées du doigt jusque dans les stations les plus prestigieuses, où selon la rumeur certaines arrière-cuisines sont réputées accueillir un personnel étranger en situation illégale, pendant que des garages servent de logement à des moniteurs de ski originaires d'Europe de l'Est... Cela dit, il suffit d'observer les parkings des abords de nombre de stations pour repérer les camionnettes et caravanes dans lesquels logent les saisonniers.

À ces points de friction assez clairement identifiés, il faudrait ajouter des phénomènes plus diffus ou émergents comme la montée des tensions sur les lieux traditionnels des sports de montagne. C'est le cas dans les refuges de montagne et les voies d'alpinisme, où le confinement, l'espace restreint, la fatigue... exacerbent la tension des situations vécues et rendent l'évitement moins possible, d'autant que la population concernée n'est plus aussi homogène que par le passé sur le plan de la culture sportive. En vallée ou en station, les relations entre sociétés locales et visiteurs ou opérateurs touristiques se tendent aussi, que ce soit face à la flambée des prix du foncier et de l'immobilier, face aux questions souvent épineuses de gestion des ressources en eau, ou

face à des enjeux identitaires en cas de forte pression culturelle sur les communautés locales. Et la question sans cesse relancée de la gestion de la sécurité sur les sites touristiques et sportifs alimente une actualité polémique au sujet des interdictions, des réglementations d'accès, ou de la question de la gratuité des secours. L'analyse du philosophe Bertrand Méheust, selon laquelle plus les sociétés contemporaines s'abandonnent à une dérégulation économique, plus elles s'acheminent à l'inverse vers une sur-régulation sécuritaire, s'avère ici très appropriée. Enfin, il faut noter la demande croissante de démocratie participative dans le développement et la gestion des sites touristiques, des espaces récréatifs et des espaces protégés, qui est portée par de multiples parties prenantes de plus en plus organisées en groupes de pressions locaux et (inter)nationaux : habitants, résidents secondaires, « amis » des parcs et réserves, clubs sportifs, associations de protection de la nature...

Dans ce contexte propice à l'instauration de scènes politiques, des événements s'installent dans le paysage alpin et désincarcèrent les lieux et pratiques récréatives de leur logique purement hédoniste ou naturaliste. L'Altertour, « *tour cycliste familial en relais solidaire pour une nature sans dopage* », dont l'édition 2011 visite les Alpes, propose un « autre Tour de France », parcouru en relais et parsemé de manifestations éducatives et festives⁽⁶⁾. Il emprunte des Voies vertes et traverse des communes ayant pris des arrêtés anti-OGM, accompagné d'une caravane d'information sur l'écologie et la solidarité, qui procède à des contrôles anti-dopage inopinés pour tester les émissions électromagnétiques des antennes-relais de la téléphonie mobile. En septembre 2010, en pleine polémique sur l'expulsion des Roms et à l'initiative d'un petit collectif de guides de haute montagne animé par Yannick Vallençant, des cordées citoyennes gravissent ainsi symboliquement l'Aiguille de la République, reconstituent sur la Mer de Glace le tableau de Delacroix « *La liberté guidant le peuple* » et déploient au sommet du Grand Pic de la Meije une banderole « *Vu d'en haut, il y a de la place pour tout le monde* ». De même, l'ultra-sieste du Mont-Blanc organisée à Chamonix depuis 2009 en opposition à « *l'idéologie de la domination des autres et de l'environnement* » se présente comme contre-manifestation face à

Un mouvement
de reconquête
d'un imaginaire
politique...

l'ultra-trail du Mont-Blanc. Le passage de José Bové à Chamonix en 2003, façon *Tintin en Amérique*, aurait-il laissé des traces dans la capitale de l'alpinisme ?

Ce mouvement de reconquête d'un imaginaire politique ne se limite pas aux lieux et sites touristiques patentés, et la ville alpine elle-même devient le support d'expériences récréatives critiques. Le voyage pédestre de trois semaines « Ici e(s)t ailleurs », organisé dans l'agglomération grenobloise par le collectif Ici-Même et raconté dans l'ouvrage « *Les paysages étaient extraordinaires* », illustre une démarche d'exploration des usages négligés et refoulés de l'espace public : camping au pied des immeubles, hébergement chez l'habitant, performances et rencontres sur les marchés ou les maisons de retraite, collecte et diffusion de sons et d'images, etc. Avec comme point de départ des interrogations radicales sur le sens et les pratiques du tourisme : « *Qu'est-ce que je me retiens de faire dans ma ville ?* », « *Ça commence où, ailleurs ?* », « *A quoi reconnaît-on un étranger ?* ». Et en se réjouissant d'avoir parcouru seulement 14 kilomètres durant leur périple, ces visiteurs de l'interstice urbain prennent le contre-pied de la surenchère à la mobilité contemporaine. À travers cette exploration de nouveaux usages de la ville, nourrie d'une critique esthétique et idéologique, on retrouve le projet situationniste qui cherche à transfigurer la banalité des espaces du quotidien pour dépasser l'aliénation du loisir inféodé au productivisme.

Small is beautiful ?

Les Alpes comme « ailleurs » politique

Au vu du rapport ambigu qu'entretient le tourisme alpin avec la politique, ce n'est pas seulement de ce côté qu'il faut chercher des marges de manœuvre créatives et libératrices. Et si l'Alpe était plutôt un espace propice aux hors-pistes idéologiques ? Bref une utopie « oblique », qui prend des chemins buissonniers vis-à-vis des postures frontales que sont grèves, manifestations, conflits et options revendiquées sur la vie de la cité. On rejoint ici le constat de l'historien Fabrice Mouthon sur les modes de lutte

non-frontaux des populations alpines face à des rapports de force qui leur sont défavorables. Pour approcher cet « ailleurs » politique, il faut alors regarder comment, ici et là, des gens ordinaires réinventent au quotidien de nouveaux cadres de vie et d'action, tout en s'accommodant du conformisme du modèle touristique ambiant et d'un certain conservatisme électoral... Mais comment rendre compte de cette spontanéité créatrice ? D'abord en allant voir du côté des pratiquants des sports de montagne. Il faut alors s'intéresser aux multiples détournements et contournements d'espaces, de temps, de sens et de règles auxquels ils s'adonnent : à l'heure de la généralisation des *snow-parks* et autres *bike-parks* livrés clés en main et marketés, le bricolage entre poteaux de modules de *free-style* éphémères à l'écart des lieux aménagés est incontournable pour comprendre ce qui anime les jeunes pratiquants. On peut aussi regarder du côté de ces élus qui décident de ne plus saler les routes de leur station-village pour préserver la nappe phréatique et retrouver une ambiance de montagne ; de cette chorégraphe et de cet accompagnateur en montagne qui développent ensemble un projet d'accueil, de formation et d'animation dans un lieu improbable ; de ces guides, pisteurs ou hébergeurs qui s'accordent de longues périodes pour s'engager dans des voyages existentiels ou s'investir dans l'action humanitaire ; ou encore de cette monitrice de ski qui se lance dans une recherche sur la transmission des savoirs et l'intelligence collective au sein de sa profession...

...aller sur le terrain
à la rencontre
de celles et ceux
qui font de leur vie
un laboratoire...

En allant sur le terrain à la rencontre de celles et ceux qui – sans tambour ni trompettes – font de leur vie un laboratoire (ou un chantier !), on leur trouve de fréquents points communs : une autolimitation de revenus motivée par la recherche d'un art de vivre ; une tendance à défaire les catégories en hybridant le sport, le patrimoine, l'art, la littérature, l'agriculture, l'artisanat, l'accueil, l'éducation et le développement personnel ; une priorité accordée à la qualité des relations humaines et à l'environnement ; la conjugaison d'un fort ancrage local avec l'inscription dans des réseaux extérieurs⁽⁷⁾. Pour les trouver, il faut frayer dans les périphéries, les confins et

les interstices des espaces touristiques plutôt que dans leurs centres. Et être attentif à ce qui se passe dans les petits massifs et les petits lieux, où la force des modèles légitimes s'atténue, et où un débrayage des normes stimule la capacité à trouver des arrangements, s'accorder des dérogations et expérimenter des solutions de rechange. Ce processus n'est sans doute pas propre aux Alpes. Mais il y trouve peut-être plus qu'ailleurs un terreau favorable, à la croisée d'un imaginaire d'autonomie créative, de cultures professionnelles affirmées et d'échanges avec l'extérieur favorisés par le tourisme.

Il n'est guère étonnant de constater que les savoir-faire et les identités qui en résultent restent invisibles, indéchiffrables ou incompris par les acteurs conventionnels. Pourtant, loin de les cantonner à une simple posture contre-culturelle, on peut les regarder comme une force alternative montante, porteuse d'une féconde relecture des fondements de la culture et de l'économie alpine. Entre autres parce qu'à la différence des dissidences ostentatoires du passé, ces femmes et ces hommes ne se retirent pas du monde, mais s'y engagent avec autant d'inspiration que de modestie. Sans renoncer à changer le monde, ni s'imposer de le faire... Et leur « petite fabrique » de l'utopie suggère que l'avenir n'est pas totalement abandonné aux routines, dérives et impasses productivistes du management et de l'ingénierie touristique. Heureusement, car en passant du bricolage localisé à l'industrie globalisée, le tourisme a peut-être perdu une bonne partie de sa capacité à se renouveler et à faire face aux incertitudes du futur... On peut alors se prendre à imaginer que c'est par une culture aussi vivante que discrète que s'inventent les pratiques aptes à renouveler la manière dont on peut (re)faire société et territoire en montagne. Vus sous cet angle, la créativité et le changement ne sont pas seulement attendus des opérateurs industriels et institutionnels patentés. Ils s'offrent au contraire à tous ceux, individus ou collectifs, qui agissent à la base en laissant une place importante au bricolage, à l'affectif, au sensible et au « génie des lieux », en vivant parfois cette intrigante sérendipité qui suggère que l'on peut trouver sans chercher. Bien sûr, il y a quelque paradoxe à concevoir que l'avenir s'élabore aussi hors des schémas programmés et subventionnés, loin des instances

de légitimation et de communication, en laissant la part qui leur revient au hasard et à la nécessité. Pendant que l'omniprésence obsessionnelle de l'innovation dans les discours médiatisés masque les blocages d'une société qui surjoue le mouvement afin que rien ne change.

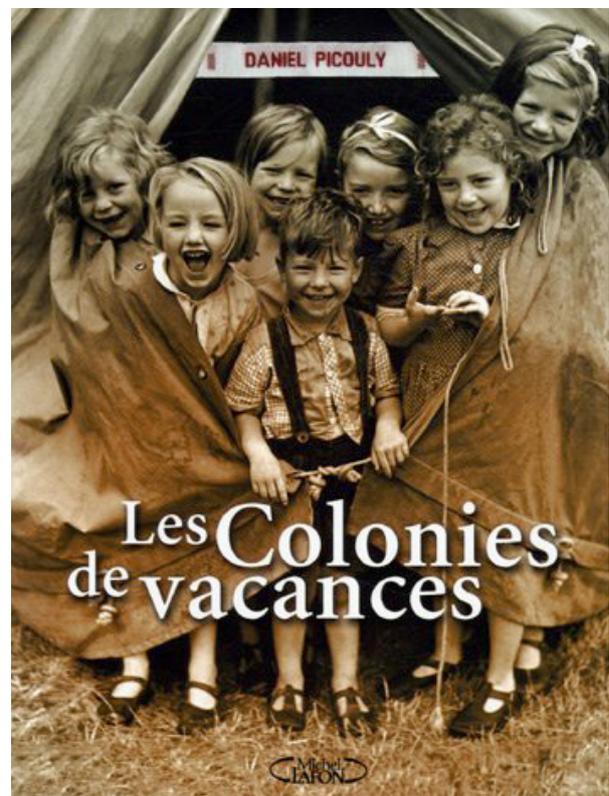
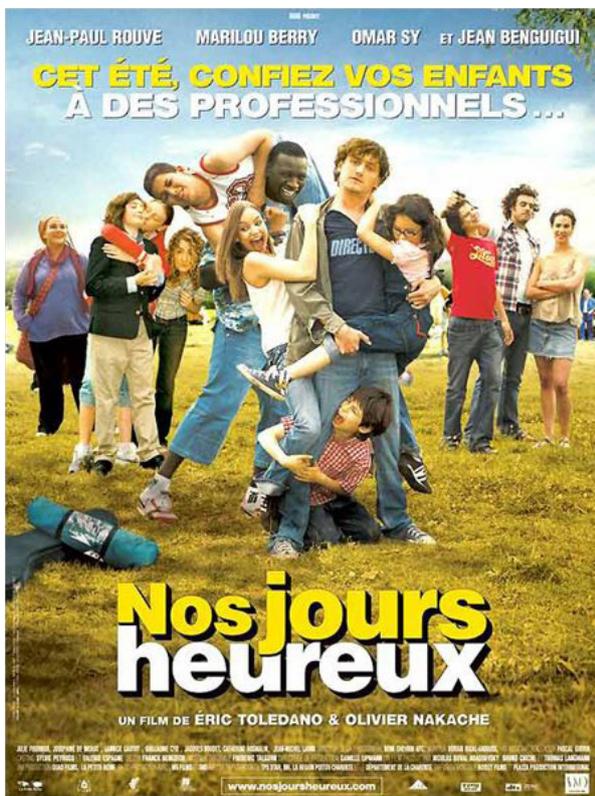
NOTES

1. Une première version de ce texte a été publiée dans la revue *L'Alpe*, n° 54, 2011.
2. Publicités pour *Timberland* (1999) et *The North Face* (2000).
3. Source : BERLIOZ (Frédéric), *Les données de base de la connaissance : analyse des évolutions, impact sur le devenir du tourisme en montagne*, Challes-les-Eaux (France), Direction des études et de l'aménagement touristique de la montagne/Observation, développement et ingénierie touristiques (DEATM-ODIT), 2006.
4. De l'anglais *brand* qui signifie marquer (au double sens de transformer en marque commerciale et de marquer au fer).
5. Source : Service d'études et d'aménagement touristique de la montagne.
6. www.altertour.net
7. Pour une approche exploratoire de ce modèle professionnel émergent, voir l'étude conduite pour le Parc naturel régional du Vercors : http://parc-du-vercors.fr/fr_FR/comprendre-et-partager-1110/base-documentaire-1273.html

RÉFÉRENCES ET PISTES DE LECTURE COMPLÉMENTAIRES

- ANDRÉANI (Tony), *Un être de raison. Critique de l'homo œconomicus*, Syllepse, 2000.
- ASSOCIATION POUR LA BIODIVERSITÉ CULTURELLE, *Les créatifs culturels en France*, Yves Michel, 2007.
- CHRISTIN (Rodolphe) et BOURDEAU (Philippe), dir., *Le tourisme : émancipation ou contrôle social ?*, Éditions du Croquant, 2011.
- FRANÇOIS (Hugues), BOURDEAU (Philippe) et BENSACHEL (Liliane), dir., *Fin (?) et confins du tourisme. Interroger le statut et les pratiques de la récréation contemporaine*, L'Harmattan, 2013.
- KLEIN (Naomi), *No logo*, Actes Sud, 2001.
- MÉHEUST (Bertrand), *La politique de l'oxymore*, La Découverte, 2009.
- MOUTHON (Fabrice), *Histoire des anciennes populations de montagne. Des origines à la modernité*, L'Harmattan, 2011.
- DE WARESQUIEL (Emmanuel), *Le siècle rebelle. Dictionnaire de la contestation au XX^e siècle*, Larousse, 2004.

Philippe Bourdeau est professeur de géographie à l'Université Joseph Fourier, Grenoble.



Même au fil du temps, le mythe des « jolies colonies de vacances » est aujourd'hui remis en cause.

À gauche: affiche du film *Nos jours heureux* de Éric Toledano et Olivier Nakache (2006).

À droite: couverture du livre *Les colonies de vacances* de Daniel Picouly (2006). DR

VOYAGE ESTIVAL AU CENTRE... DE LA COLONIE DE VACANCES

par Franck Michel

« *Comment les jeunes pourraient mieux apprendre à vivre qu'en s'y essayant ?* »

Henry David Thoreau

La colonie de vacances est indissociable de l'éducation populaire appliquée à l'esprit des vacances, ce temps du vide et du jeu, de l'apprentissage et du lien social aussi. Depuis leur avènement, l'éducation populaire pour les jeunes et le droit aux vacances pour tous accompagnent les colonies de vacances, ils représentent même leur véritable « raison d'être ». L'origine de ces « colonies » s'inscrit dans le tréfonds de la culture européenne et renvoie aux débuts du tourisme. Comme l'écrit Marc Boyer : « *Au XVIII^e siècle, sont mis en place tous les poncifs qui poussent encore aujourd'hui, de manière massive, les parents à faire partir leurs descendants en toutes sortes de voyages scolaires, d'échanges entre jeunes, de stages autour d'une activité de plein air* » (Boyer, 2007 : 49). Par ailleurs, on constate qu'une visée pédagogique se mêle à une préoccupation sociale dès le début du développement des colonies : les enfants pauvres issus des milieux urbains et industriels se devaient de partir au grand air durant les congés scolaires. À la fin du XIX^e siècle, les protestants et la Suisse se montrent pionniers en la matière, avec notamment le pasteur Bion à Zurich qui, en 1876, tenta de concrétiser sur le terrain – en organisant des randonnées dans le massif de l'Apenzell – les idées de Rodolphe Töpffer. Allemands et Français, catholiques puis laïcs, suivent progressivement le pas de l'avant-garde suisse.

La première partie du XX^e siècle verra l'engouement et la multiplication des colonies de vacances en France qui affirment

leur fonction éducative. Dès les années 1950, les colonies ne représentent plus la seule manière pour les enfants modestes d'accéder aux vacances mais l'un des moyens de partir et de se mettre au vert. L'autre étant de plus en plus celui de partir en séjour touristique – le plus souvent en direction de la mer et des plages, c'est la période phare dudit « tourisme social » – avec leurs parents ou leur famille étendue. L'image des « *jolies colonies de vacances* » est en outre rudement écornée avec la chanson à succès de Pierre Perret, donnant avant l'heure les premiers signes de « vieillesse » d'un concept développé à l'intention de la jeunesse. Les colonies de vacances – à l'instar de celle de l'Empire – ne s'en remettent pas et même ne s'en relèveront jamais totalement. Un rajeunissement du concept était alors impératif. Au cours des dernières décennies, la pluralité des formes de tourisme explose et les « colonies » devenues « centres » de vacances – il y a aussi des mots qui vieillissent mal – doivent rivaliser d'innovations et d'initiatives pour continuer à attirer la « clientèle » des enfants et ados âgés de 4 à 18 ans... Celle désormais nourrie à l'esprit de 1968 et de ses suites. Les centres vacanciers sont donc devenus autant des laboratoires du social que des parcs d'attraction ou des lieux d'animation : les séjours des enfants et des adolescents sont désormais culturels, sportifs, linguistiques. Les centres de tourisme proposent davantage des voyages à thèmes, des stages d'initiation ou des randonnées « découvertes ». L'ancien tourisme de masse à destination des jeunes défavorisés s'est transformé en tourisme de qualité destiné à tous les publics jeunes. Sans oublier que le temps du loisir (vacances) est devenu inséparable avec celui du labeur (école), la colonie de vacances s'apparentant dorénavant à une salutaire « *école du grand air* » (Luquet et Houssaye, 2006). À l'heure actuelle, la fonction ludique et initiatique semble avoir pris le dessus sur celle purement éducative d'autrefois. Les vacances des jeunes formant un contrepoids temporaire de l'école et de ses strictes règles, un temps de rupture avec la pression familiale voire avec l'oppression scolaire, les nouvelles colonies de vacances privilégient parfois plus le divertissement et la distraction que la découverte sur fond d'éducation populaire. Les enfants et les ados éprouvent aujourd'hui plus le besoin de répondre à l'appel du grand jeu et du « je » qu'à l'appel du

... aller se frotter
à l'ailleurs le temps
des vacances...

grand large et du collectif... Une tentation hédoniste, mâtinée d'individualisme, en phase avec notre époque où le fait de vivre « ici et maintenant » s'érige en leitmotiv pour nombre de jeunes dont le futur s'avère peut-être plus incertain que par le passé. Pourtant, l'appel de l'autre et de l'ailleurs perdure et devient, plus que jamais, un gage de réussite pour cet hypothétique futur: les traditionnelles colonies de vacances, même dans leurs nouveaux habits, n'ont jamais eu autant de concurrents et de compléments: voyages d'études, stages de toutes sortes (et aujourd'hui, via l'école, dès la troisième), correspondants étrangers qu'on va « visiter », les nouveaux séjours « nature » sans oublier les enjeux actuels autour des patrimoines et de la créativité sur les territoires... Les enfants et les adolescents, mais aussi les écoliers et les étudiants n'ont jamais autant été sollicités pour aller se frotter à l'ailleurs et quitter leurs pénates le temps des vacances. Peut-être est-ce plutôt l'envie et le besoin de partir, avec leurs risques inhérents et leurs périls probables, qui ne connaîtraient plus le succès d'antan ?

Avec des yeux rivés sur des écrans à longueur de journée, des infrastructures ludiques, culturelles et sportives souvent situées à proximité de leur domicile, les jeunes n'éprouvent plus nécessairement le souhait d'aller voir si l'herbe est plus verte chez le voisin. Cela rassure également certains parents soucieux d'une société en crise. Une situation qui induit un peu moins d'ingérence mais aussi moins de curiosité de la part des jeunes actuels ? Cela reste cependant à démontrer. Il demeure que la colonie éveillait – inconsciemment ou non – une forme d'exotisme et de double appel, d'air et d'ailleurs, tandis que le centre renvoie à une forme de renoncement et de repli sur soi et sur le chez-soi, un retour parfois aussi à la normale voire à la morale, marqué par la frilosité. L'ancien principe des colonies confessionnelles – « jeu, joie, prière » – ou encore les relents et autres travers hérités du scoutisme seraient-ils à nouveau à l'ordre du jour ? Non, mais...

Depuis les années 1970, fondées sur un principe communautaire, les colonies sont en crise et les effectifs en forte baisse: elles « souffrent indiscutablement de l'individualisation des mœurs et de l'avènement des comportements de loisirs consuméristes », écrit Julien Fuchs,

dans un récent dictionnaire consacré à la jeunesse (Le Breton et Marcelli, 2010 : 162). Pour contrer cette désaffection, les séjours pour jeunes optent alors pour la thématisation et la spécialisation. Ces dernières décennies, nous assistons aussi à un « recentrage » de la notion de « colonie ». Les mots comme les maux ont une histoire. La perte des colonies issues de la conquête coloniale n'est pas sans lien avec la « fin » des colonies de vacances et tout au moins le repli au centre. Sur le vieux continent, politiquement, la fin du colonialisme rime avec le retour vers l'Europe et aujourd'hui à l'État-nation, voire aux « pays » des régions. Touristiquement, la colonie de vacances a fait place au centre, dont le terme est moins équivoque, et recentre le propos plus clairement : regrouper des jeunes autour d'un site, d'un projet, le temps des vacances, pour apprendre autrement à vivre ensemble. Le centre est en effet plus à même que la colonie à nourrir les notions d'échange, de partage, de rencontre et de respect. De retrouvailles aussi, voire de renaissances... C'est officiellement en 1973 que les colonies de vacances ont été rebaptisées « centres de vacances et de loisirs », puis en 2006 une nouvelle fois remplacées par l'appellation « séjours de vacances ». Difficile de faire plus neutre.

Étymologiquement, le terme « colonie » vient du latin *colonia* (une étendue réservée à l'agriculture). Le mot *colonia* dérive du verbe *colere* (cultiver la terre). Depuis les Grecs et surtout les Romains, « colonie » désigne un espace conquis dans le but d'être habité et sur lequel était établie une « colonie de peuplement ». Au terme « colonie », le dictionnaire Larousse précise, entre autres définitions, qu'il s'agit d'un « *territoire occupé et administré par une nation en dehors de ses frontières, et demeurant attaché à la métropole par des liens politiques et économiques étroits* », d'un « *groupe de personnes quittant leur pays pour aller en peupler un autre : une colonie de Phéniciens fonda Carthage* », d'un « *ensemble de personnes d'un même pays, d'une même région résidant dans un pays étranger, dans une autre région : la colonie bretonne de Paris* » ; enfin d'une « *réunion de personnes que rapprochent leurs goûts ou leurs situations : une colonie de peintres* ». Ainsi, les enfants encadrés dans un « camp » de vacances ne sont pas des colonisateurs mais bien des colons. Rabelais ou Fourier nourrissent aussi cet imaginaire bien encadré de l'ailleurs proche : abbaye ou phalanstère,

...aujourd'hui
encore plus qu'hier,
l'idée est de changer
de monde bien plus
que de changer
le monde.

le site désigné des colonies de vacances est toujours un « autre monde » un lieu où d'autres possibles peuvent émerger et s'exprimer. Certes, aujourd'hui encore plus qu'hier, l'idée est de changer de monde bien plus que de changer le monde. Images d'un ermitage ou de l'Atlantide, d'une bergerie isolée ou d'une île déserte, le lieu du séjour de la colonie d'enfants vacanciers est aussi un lieu de rêves, où la rupture avec le quotidien est l'un des objectifs avérés. Un autre but consiste à aider le jeune à « se ressourcer ». Pour un jeune, partir en colonie de vacances c'est quitter le foyer pour créer du collectif et essayer de « faire communauté » ; c'est aussi exister avec et devant les autres. La *récréation* affichée dans tout « séjour-vacances » masque mal la *re-création* d'un monde « parfait » ou en tout cas « original » le temps des congés. Ce moment essentiel est situé hors du temps normal et fait sens pour toute personne qui se construit. Ou se reconstruit. Ce qui est vrai pour les très jeunes l'est aussi pour les moins jeunes. Refonder un monde est intrinsèque à l'idée de colonie, le *kibboutz* – et les nombreux jeunes israéliens qui s'y rendent – en est un cas emblématique ; l'*ashram* en Inde est un autre exemple de ces retraites où des colonies se forment... et se déforment. Ces exils volontaires et vacances intègrent l'idée de voyage, et donc d'expérience *non ordinaire*. Voire d'entrée dans l'univers de l'*extraordinaire*.

Les jeunes colons de nos régions peuvent aussi rejoindre leurs aînés colons en quête d'autres édens temporaires sur terre. Ainsi, dans le champ du tourisme international, mentionnons rapidement le terme de « colonisme », notamment développé par le géographe Jean-Michel Hoerner qui, d'ailleurs, lui alloue un sens se référant plus aux colonies de vacances qu'au colonialisme, même s'il l'applique surtout aux relations Nord-Sud : « *Les touristes sont, en quelque sorte, des colons d'un nouveau style, dans la mesure où, non seulement l'industrie touristique internationale investit massivement dans les pays du Sud, aux côtés d'ailleurs des professionnels nationaux, mais où le Nord exporte également ses clientèles. Dans ces conditions, le Sud, comme on l'a dit, devient une sorte d'éden pour les touristes du Nord qui considèrent que leurs dépenses exigent le meilleur service possible, voire que les populations visitées sont à leur dévotion, et qu'elles leur seraient même redevables car ils*

sont des consommateurs qui ont payé» (Hoerner, 2008 : 9). Pour tous les publics et sous tous les cieux, la colonie, finalement, renvoie à la quête d'un dépaysement assuré mais organisé, encadré, parfois idyllique et si possible correctement dominé. Pour ce faire, il importe de favoriser la mixité sociale et réinsuffler de la « vacance » dans ces formes de vacances souvent trop organisées. Nul doute aussi que, comme le précise Jean-Jacques Hazan, « *la demande de colos où les enfants apprennent de manière scolaire est nocive* » (cf. *Loisirs éducation*, mars 2013). La colo n'est en rien une annexe de l'école mais un enrichissant complément de celle-ci.

Cela dit, en cette période de crise, parfois plus psychologique qu'économique, la fracture sociale s'avère désormais perceptible jusque dans les dortoirs des colonies de vacances, ainsi que semble l'attester un article paru dans *Le Monde* en août 2013. Si de nos jours en France, plus d'un million d'enfants et d'ados partent en colonies de vacances, ce qui prouve que l'activité demeure vitale pour la jeunesse, des inquiétudes et des problèmes se font de plus en plus criants. En août 2013, par exemple, un centre de vacances en Bretagne a été contraint de fermer brusquement en raison de dysfonctionnements multiples : bagarres, mixité... On sait pourtant que sauf pour les 4-6 ans, les chambres et sanitaires en centre doivent être séparés entre filles et garçons, comme on sait aussi que, la réglementation étant très rigide, il devrait y avoir un animateur pour huit enfants (et huit sur dix animateurs doivent en principe être diplômés). Évidemment, toute cette lourde réglementation tue tout naturellement l'indispensable spontanéité liée aux activités humaines, mais la loi est la loi, dit-on ici et là ! Il s'agit en fait d'appliquer les lois tout en innovant et en imaginant de nouveaux territoires de rêve, bref une quadrature du cercle...

Aussi, les colonies de vacances sont contraintes de se repenser si elles veulent survivre, ce que font déjà de nombreux acteurs concernés : les structures proposent des séjours sportifs, artistiques, ludiques laissant une forte place à la création et à l'esprit d'aventure, même si celle-ci est rigoureusement encadrée, la législation en cours ne laissant plus guère d'alternative dans ce domaine. Au milieu de l'été 2013, dans *Le Monde*, Claire Rainfroy montre que la baisse des subventions des caisses d'allocations familiales a récemment contribué à freiner le pourtant salutaire

mélange des milieux sociaux dans les séjours. Pour tenter de sortir de l'impasse, à défaut de parvenir à enrayer cette fracture sociale, parmi les diverses initiatives plus ou moins audacieuses et positives, la journaliste cite un rapport parlementaire de Michel Ménard (député PS de Loire-Atlantique) qui propose, notamment, « *d'instaurer un fonds spécialement consacré aux centres de vacances, financé par une taxe sur l'hôtellerie de luxe. "Prélever 2 % sur une nuitée à 400 euros permettrait de dégager 8 euros", avance Michel Ménard* ». Une belle et courageuse initiative qui a pourtant fait bondir de rage les professionnels du secteur ! Pas facile de changer la donne en de pareilles circonstances... Mais, en dépit de cette réalité morose, si la « colo » d'autrefois a bien vécu, celle d'aujourd'hui reste, comme l'a bien précisé Jacques Chauvin (2008), « *un des rares espaces de mixité et de cohésion sociales* », d'où l'importance assez vitale de la préserver et d'en améliorer les contours et les contenus. En bonne harmonie avec un monde qui change en permanence. Un vrai défi pour demain, pour maintenant.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BOYER (Marc), *Le tourisme de masse*, L'Harmattan, Paris, 2007.

CHAUVIN (Jacques), *Les colonies de vacances. Domaine privilégié de l'éducation populaire*, L'Harmattan, Paris, 2008.

HOERNER (Jean-Michel), *Géopolitique du tourisme*, Armand Colin, Paris, 2008.

LE BRETON (David) et MARCELLI (Daniel), dir., *Dictionnaire de l'adolescence et de la jeunesse*, PUF, Paris, 2010.

Loisirs éducation, « Quelles colos demain ? », n° 446, *La revue de la JPA*, Paris, mars 2013.

LUQUET (Jean-Michel) et HOUSSAYE (Jean), *Colonies de vacances. À l'école du grand air*, L'Etrave, Verrières, 2006.

PICOULY (Daniel), *Les colonies de vacances*, Michel Lafon, Paris, 2006.

RAINFROY (Claire), « La fracture sociale, jusqu'en colonie de vacances », Paris, *Le Monde*, 11-12 août 2013, p. 6.

Une première version de ce texte, plus courte, est parue sous le titre « De la colonie au centre de vacances » dans la revue *Loisirs éducation*, et dans le cadre d'un dossier « Quelles colos demain ? », n° 446, *La revue de la JPA*, CEMEA, Paris, mars 2013, p. 14.



Tel est le « slogan » du tourisme équitable et solidaire, dont l'objet est de permettre aux populations locales d'être actrices et bénéficiaires du développement touristique.

© ATES, dessin de Claire Robert

VOYAGER AU PLUS PRÈS DU MONDE ET DE SES HABITANTS

par Julien Buot

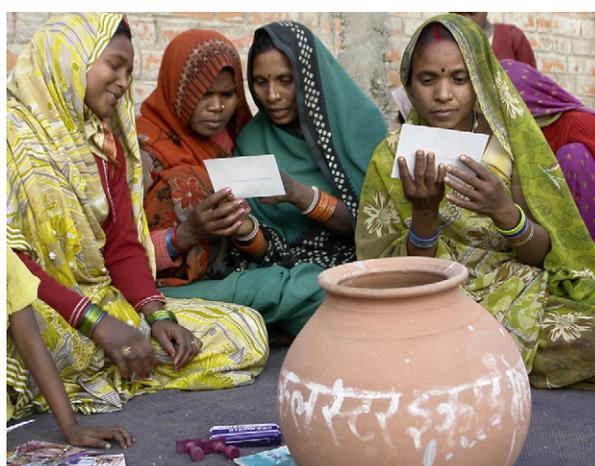
En piste pour un autre tourisme

La croissance du tourisme international est exponentielle. De 25 millions en 1950 à plus d'un milliard en 2012, le nombre d'individus ayant traversé une « frontière » pour leurs vacances a donc été multiplié par 40 en 60 ans. Toute première activité économique mondiale, fondée historiquement sur la découverte et l'échange, facteur de paix et de développement, le tourisme est malheureusement devenu une industrie à sens unique dont le bât blesse par les déséquilibres et les crises qu'elle a engendrés. Les maux du tourisme font rarement la une des médias mais, du tourisme sexuel impliquant des enfants à l'exploitation des destinations jusqu'à leur abandon en friche touristique, ils sont pourtant fort nombreux sans que les populations locales puissent influencer sur leur maîtrise.

Face à ce constat, un nouveau modèle de développement touristique, "intégré au territoire", a été mis en place par des associations de voyage : le tourisme équitable et solidaire.

Femmes recevant
des photos de
voyageurs (Inde).

© Tamadi



Au croisement du commerce équitable, de la solidarité internationale et de l'économie sociale

Le tourisme équitable et solidaire se situe en haut de la pyramide du tourisme durable en termes d'exigence éthique. Mettre en place une activité touristique qui aide au développement local des régions d'accueil, dans le cadre d'un partenariat étroit avec les communautés locales et leurs représentants, tel est l'objectif fixé par des associations dont les voyages se caractérisent par la rencontre et le partage entre touristes et habitants.

L'offre proposée est plurielle en termes de formules et de destinations mais quel que soit le voyage, il est construit pour répondre à trois exigences : le développement durable de la destination, la satisfaction des voyageurs et la rentabilité du voyageur, qui assure le lien entre les deux premières.

Les engagements de ces trois parties prenantes du tourisme équitable et solidaire sont de trois ordres :

- le *commerce équitable*, qui implique une relation de partenariat équilibré entre le voyageur qui envoie les touristes et son partenaire hôte qui bénéficie en échange d'une juste rémunération ;
- la *solidarité internationale*, qui induit une participation du touriste au financement du développement local pour lequel une partie du prix de son voyage est affectée ;
- l'*économie sociale et solidaire*, qui passe par une relation transparente entre le voyageur et le voyageur qui communique sur la répartition du prix du voyage et prépare à la rencontre avec les habitants.

Une expérience authentique

L'intérêt de ces voyages « écologiques » réside donc dans la proximité d'un territoire dont vous découvrirez le quotidien. Ses habitants vous feront vivre des moments devenus trop rares dans le voyage « traditionnel » comme : faire la cuisine, se

laisser conter des histoires, marcher à pied, ou participer à la vie d'un village. Toutes les formules de voyages sont proposées en Afrique, en Amérique Latine, en Asie et en Europe : séjours au cœur d'un village ou chez l'habitant d'un à plusieurs jours, circuits culturels itinérants, randonnées pédestres de différents niveaux, treks d'altitude, randonnées équestres ou chamelières, croisières à bord d'embarcations traditionnelles, découvertes de la faune et de la flore, voyages à la carte, séminaires, stage de découverte de savoir-faire, et tant d'autres.

Mais quels que soient la destination et le type séjour, le touriste voyage :

- en petit groupe, loin des grandes infrastructures touristiques ;
- dans des conditions réellement privilégiées de rencontres et d'échanges avec les populations ;
- accueillis chez l'habitant ou dans des hébergements proches (villages, gîtes gérés par des familles, campements, etc.) ;
- en favorisant au mieux l'économie locale (guides, nourriture, transport, artisanat, etc.) ;
- dans le respect des populations, de leur culture et de leur environnement.

Autres spécificités de l'engagement des voyageurs du tourisme équitable et solidaire : une partie du prix de votre voyage sert à financer des projets de développement décidés et gérés par les communautés et la répartition du prix du séjour vous est indiquée de façon transparente.

Un tourisme de rencontres

Détaillons et illustrons ici les caractéristiques des voyages du tourisme équitable et solidaire.

En petit groupe

Le voyage est conçu pour rendre possible la rencontre entre les hôtes, « visiteurs » et « visités ». Perturber le moins possible l'équilibre de la société d'accueil est un élément fondamental qu'il est difficile de respecter avec des groupes de plus de quinze

personnes. Pour des tailles de groupe plus importantes, on proposera de les scinder en plusieurs petits groupes, créant ainsi l'emploi de guides supplémentaires et permettant à d'autres villages ou familles de bénéficier des retombées de l'accueil des touristes. Le voyage peut également être organisé sur mesure pour un petit nombre de voyageurs, à l'image de certains voyagistes qui garantissent le départ à partir de deux personnes, ou d'autres qui limitent la taille des groupes à six personnes, à la demande de leurs partenaires.

Hôte habillant
un touriste
(Maroc).

© CroqNature



Loin des grandes infrastructures touristiques

Le touriste sera ainsi davantage en contact avec les habitants, le plus souvent exclus et spectateurs du processus de développement du tourisme de masse. Loin de la logique industrielle, l'objet du tourisme équitable et solidaire est de permettre aux territoires, ruraux le plus souvent, un désenclavement et une diversification économique. Le tourisme urbain n'est pas exclu mais, dans ce cas, le choix se portera sur les villes ou les quartiers moins visités, en associant au voyage les acteurs de la vie locale, les artisans par exemple. La découverte du patrimoine immatériel, comme les fêtes de village, est également mise en avant. Elle n'exclut pas pour autant les visites des sites touristiques « classiques » mais ces derniers, comme le Taj Mahal en Inde, ne constituent pas l'unique richesse des destinations. Ainsi, si les voyagistes du tourisme équitable et solidaire proposent des voyages originaux au Pérou, ils n'évitent pas le passage incontournable au Machu Picchu, tout du moins proposé aux voyageurs qui se rendent dans ce pays pour la première fois. Néanmoins, si le circuit semble

suivre la route touristique classique, des étapes chez l'habitant permettent aux voyageurs de prendre le temps de la rencontre. Certains opérateurs proposent également des voyages ou des extensions dans la Cordillère Blanche, une région peu visitée au nord du pays.

Des conditions réellement privilégiées d'échanges avec les populations

Les voyageurs comme les habitants sont informés sur les attentes des uns et des autres. Pour les populations locales, la motivation est le plus souvent économique même si elles ne sont pas désintéressées par la rencontre, loin de là. Pour les touristes, souhaitant découvrir une autre culture, la dimension économique doit être bien comprise et correspondre à des prestations d'accueil de qualité. Ensuite, du temps passé avec les populations et de la compétence en médiation culturelle des guides touristiques naîtront les discussions et échanges de points de vue. D'un thé pris ensemble sous les étoiles, au Tchad, peuvent naître d'autres regards sur le monde. Dans d'autres pays comme le Burkina Faso où les spots touristiques sont moins marqués, il devient aussi plus facile de proposer aux touristes de rester plusieurs jours pour vivre au rythme d'un village, à l'image des séjours proposés certains professionnels, où l'immersion des voyageurs permet aux uns, les touristes, et aux autres, les hôtes, à se connaître, à se faire confiance et à échanger ses points de vue sur des sujets aussi divers que le discours prononcé par Nicolas Sarkozy à Dakar, le niveau des récoltes de quinoa, la pratique du potager en Normandie, la naissance des enfants dans l'Himalaya et à Marseille, une chanteuse à la mode en Espagne ou en Alsace, les résultats sportifs en Roumanie ou au Sénégal, etc.

Accueillis chez l'habitant ou dans des hébergements proches

Les touristes sont logés le plus souvent au sein même des villages d'accueil, parfois chez l'habitant. Gîtes gérés par des familles, auberges, ou campements, l'idée est toujours de générer une activité économique intégrée au territoire. Or l'hébergement est un élément clé de l'activité touristique, sans

lequel on peut difficilement parler de développement. Visiter un village et repartir pour la nuit dans un bivouac improvisé loin des habitants ou dans un grand hôtel serait un non-sens. La qualité et le confort ne sont évidemment pas exclus des voyages du tourisme équitable et solidaire, mais la sauvegarde de l'authenticité et le respect de l'environnement des équipements d'accueil sont exigés. Une sieste dans le hamac d'un écolodge au sein d'un village bordant une cascade au Costa Rica n'est-elle pas le comble du luxe ? Partager un brin de chemin avec les usagers des transports collectifs sur la Route Nationale 7 à Madagascar, comme le proposent certaines associations, n'est-il pas le meilleur moyen de vivre des moments rares de partage entre des personnes qui ne se seraient jamais rencontrées autrement ?

En favorisant au mieux l'économie locale

Guides, nourriture, transport, ou encore artisanat, il s'agit bien de « consommer local » en ayant recours aux ressources propres à la destination. Le principe du tourisme équitable et solidaire est de maximiser les retombées économiques pour les habitants dont le mode de vie est souvent endogène, notamment dans les territoires ruraux. Ainsi le touriste peut donner du sens à son voyage, en se démarquant de la logique industrielle pour privilégier les produits et services locaux. Faire appel à un guide né dans la région, déguster une cuisine réalisée par les habitants, avec des légumes issus de l'agriculture locale, acheter des souvenirs auprès des artisans dont on aura visité l'atelier. Telles sont les pratiques de consommation touristique qu'il s'agit d'encourager en faisant du tourisme équitable et solidaire. Concernant les transports, l'exemple est la préférence donnée par certains opérateurs aux dromadaires et aux pinasses dans le cadre des voyages en Tunisie et au Sénégal, ces pays n'étant pas producteurs de véhicules 4 x 4...

Dans le respect des populations, de leur culture et de leur environnement

Les voyageurs du tourisme équitable et solidaire s'engagent à informer les voyageurs des us et coutumes des destinations et la fragilité de leur patrimoine naturel, culturel et humain.

En écoutant les populations, en les soutenant dans leur choix de faire du tourisme un outil de développement, le voyageur permet de rendre visible auprès des voyageurs l'offre touristique de ses partenaires. Le voyageur met également en garde sur les dangers du développement touristique (risques de dépendance économique, folklorisation, etc.) et s'assure des conditions de sa durabilité (formation des populations, concertation avec les collectivités locales, etc.). Quant au touriste, il passera des vacances sans forcément prétendre à aider mais en ayant consommé des services produits de façon juste et équitable. Avant le voyage, il sera invité à le préparer et s'informer sur le pays qu'il s'apprête à visiter, la population qu'il sera amené à rencontrer. Sur place, il se comportera comme un hôte responsable, n'ayant pas laissé sa conscience en vacances. À son retour, le touriste pourra contribuer au bouche-à-oreille en faisant la promotion de la destination et de la qualité de l'hospitalité de ses habitants. Participer à une rencontre organisée en France par un voyageur ayant convié d'anciens voyageurs et des représentants de l'un de ses villages n'est-il pas le meilleur moyen d'initier des échanges avant son voyage et de s'informer sur la culture d'un pays que l'on s'apprête à visiter ? Participer à une manifestation culturelle organisée par une communauté étrangère installée en France est également un bon moyen de préparer son voyage.

Une partie du prix de votre voyage sert à financer des projets de développement

Décidés et gérés par les communautés, ces projets sont financés par la « part » solidaire de chaque voyage vendu par un opérateur de tourisme équitable et solidaire. En effet, entre 3 % et 10 % du prix des voyages sont affectés à des projets collectifs en matière de santé, d'éducation, de développement économique, de protection du patrimoine, etc. Véritable « prime » au développement, il s'agit de dépasser la logique de la juste rémunération des prestataires et de faire en sorte que l'ensemble des habitants bénéficie des revenus générés par le tourisme sur le territoire. En effet, toute la population d'un village n'est pas systématiquement associée à l'accueil des touristes pour diverses raisons : manque de moyens pour investir dans

un équipement, même modeste comme une simple chambre d'hôte, absence de formation aux métiers du tourisme, ou encore choix de se concentrer sur son activité professionnelle, agricole le plus souvent. Il s'agit donc d'être non seulement équitable avec les habitants associés à l'accueil mais aussi solidaire avec ceux moins directement impliqués. Ainsi le tourisme rejoint la solidarité internationale. Chaque année, sur le principe d'une taxe de séjour volontaire, ce sont plusieurs centaines de milliers d'euros qui sont ainsi collectés auprès de quelques milliers de voyageurs pour aider au financement de microprojets et au développement des régions d'accueil. Parfois, la solidarité peut s'exprimer entre partenaires des différentes destinations, ceux de pays comme le Maroc proposant de consacrer une partie du fonds de développement alloué à des projets sur leur territoire vers des actions dans d'autres pays comme le Mali.

La répartition du prix du séjour est indiquée de façon transparente

Les voyagistes s'engagent en effet à communiquer aux voyageurs et à leurs partenaires dans les destinations la répartition du prix du voyage et l'affectation des dépenses selon les postes suivants : prestations locales d'accueil dans la destination, fond de développement prélevé sur une partie du prix du voyage, transport entre le pays émetteur et la destination, frais de fonctionnement de la structure en France. De plus, pour le cas des associations de voyage, dont les voyageurs sont, de fait, des membres, ces derniers sont invités à participer chaque année aux assemblées générales, lors desquelles les rapports d'activités et financiers sont délivrés.

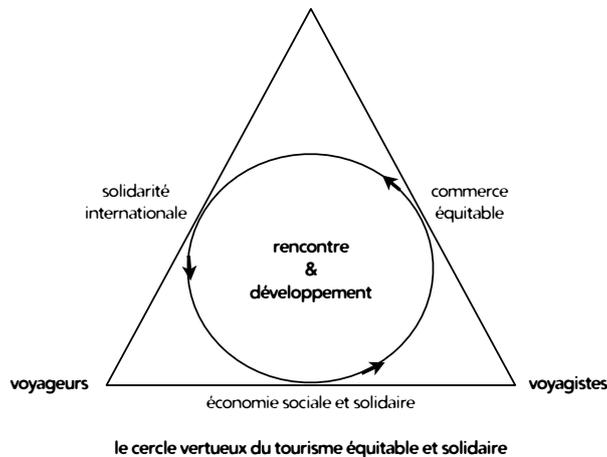
Les voyageurs sont également conviés à s'engager activement au sein des structures, au point que ce sont aujourd'hui eux qui président le plus souvent les conseils d'administration des voyagistes du tourisme équitable et solidaire.

L'économie sociale et solidaire est donc bel et bien la plus adaptée à des entreprises dont l'objet social est de faire, en toute transparence, du tourisme un outil de développement pour les destinations, dans les pays du Sud principalement.

Un collectif confronté à plusieurs défis

3 engagements
pour 3 acteurs,
le cercle vertueux
du tourisme
équitable
et solidaire.

Julien Buot © ATES



Premier réseau national des voyagistes du tourisme équitable et solidaire, l'ATES est un collectif d'acteurs engagés dans le tourisme équitable et solidaire, composé :

- de *voyagistes, professionnels du tourisme spécialisés* qui conçoivent, organisent et vendent des voyages ;
- de *relais*, qui informent et conseillent les voyageurs sur les projets de tourisme solidaire de leurs partenaires ;
- de *membres associés* qui soutiennent le tourisme équitable et solidaire.

Créée en 2006 avec le soutien de l'Union Nationale des Associations de Tourisme (UNAT) et la Plate-forme pour le Commerce Équitable (PFCE), l'ATES est une association dont l'objet social est de soutenir le développement des concepts et produits du tourisme équitable et solidaire, depuis leur définition jusqu'à leur mise en marché et évaluations.

Ainsi, l'ATES regroupe plus de 30 membres engagés autour d'une Charte commune et sélectionnés sur la base d'une grille de critères éthiques rigoureux. Ils organisent toutes formules de voyages dans plus de 70 pays. Depuis la création du collectif, plus de 25 000 voyageurs sont partis avec ses membres, générant près de 30 millions de chiffres d'affaires et plus d'un million d'euros alloués à des projets de développement. Mais au-delà de ces données quantitatives, l'impact du tourisme équitable réside tout autant dans les nombreux échanges entre les voyageurs et

leurs hôtes, faisant de ces voyages le meilleur des outils d'éducation à la citoyenneté internationale.

L'avenir du tourisme équitable et solidaire réside dans la capacité des membres du collectif ATES à s'adapter aux crises politiques, économiques, sociales et écologiques que traversent tant les pays émetteurs que les pays qui reçoivent les touristes. Leur inscription dans le champ de l'économie sociale et solidaire doit leur permettre de renforcer leur résilience en s'appuyant sur les citoyens, les pouvoirs publics et les partenaires qui partagent une vision humaniste du tourisme et de l'économie. Que ce soit dans leur fonctionnement, dans leurs activités d'organisation et de vente de voyages, ou leur participation à des actions de solidarité internationale, les membres du collectif ATES sont encouragés à partager leurs expériences et développer leurs partenariats.

L'enjeu de l'évaluation

Le tourisme équitable et solidaire doit faire face à la concurrence d'autres approches du tourisme durable, celle normative des organismes certifiés, l'autre « libérale » issue des technologies de l'information et de la communication. L'ATES parie donc sur la complémentarité avec ces approches et sur une vision exigeante et reconnue de l'évaluation.

En effet, un dispositif d'évaluation complet, participatif et rigoureux a été développé en deux phases : des évaluations internes croisées suivies d'évaluations complémentaires dans les destinations. Il est le fruit d'un important travail collectif impulsé et structuré par Amandine Southon, doctorante à l'IREST et à l'EHESS dans le cadre d'un projet de recherche-action. Les objectifs du dispositif sont les suivants : rendre équitable l'évaluation du tourisme équitable et solidaire, en associant à la démarche les partenaires dans les destinations ; garantir le respect des principes du tourisme équitable et solidaire par les membres du collectif ATES ; améliorer de manière continue les pratiques et permettre aux membres actifs de l'ATES et à leurs partenaires dans les destinations d'échanger sur leurs expériences, leurs difficultés et leurs innovations. Deux guides, disponibles sur demande auprès

de l'ATES, présentent en détail la méthodologie des évaluations internes croisées et celle des évaluations complémentaires dans les destinations ainsi que la série complète des fiches critères permettant de préciser très concrètement les engagements du tourisme équitable et solidaire. Au-delà d'être un groupement de voyageurs exigeants, l'ATES est aussi un collectif qui ouvre la voie pour d'autres acteurs qui souhaiteraient s'engager dans le tourisme équitable et solidaire.

La prochaine évolution du système de garantie pourrait être d'associer davantage les voyageurs, dont une part croissante ne fait pas appel aux services des professionnels du voyage et qui, ainsi libérés de tout encadrement, posent le problème de leur comportement dans des environnements différents de leurs lieux d'habitation. La préparation au voyage étant un aspect important de la *charte du tourisme équitable et solidaire*, il paraît en effet opportun de réfléchir à la manière de responsabiliser les voyageurs. Les associer à l'évaluation des impacts du tourisme et de la responsabilité des différents acteurs intervenants dans son fonctionnement peut être une solution.

Voyager mieux

Il s'agit d'assumer la contradiction entre la dimension internationale des voyages du tourisme équitable et solidaire et les mouvements, légitimes, de lutte contre le changement climatique. Cette controverse doit faire l'objet d'une explication pour démontrer la cohérence de l'offre de voyage des membres de l'ATES. Voyager moins souvent, plus longtemps, mieux et lentement est un bon moyen pour prendre le temps de la rencontre et cette approche n'exclut pas de partir loin, bien au contraire.

En effet, voyager trois semaines plutôt que quinze jours permet d'augmenter directement la part des prestations locales dans le prix du voyage et de diminuer relativement son empreinte carbone. De plus, les partenariats avec des organismes qui développent des programmes de solidarité climatique comme CO₂ Solidaire, et les offres de proximité, originales comme celles mises en places en France avec les migrants, sont aussi des

réponses innovantes pour répondre aux enjeux du changement climatique et de la solidarité internationale.

Partir ici, en France et en Europe où l'offre de voyages du tourisme équitable et solidaire se développe également. On parle plus volontiers de tourisme participatif et de proximité. Il s'agit toujours d'associer les populations locales au développement du tourisme sur leurs territoires et faire en sorte qu'elles soient également les premières consommatrices des services touristiques qui y sont produits.

Enfin, comme l'évolution du marché des voyages est marquée par un mouvement contradictoire de montée en gamme et de volatilité des prix affichés par l'industrie, il devient difficile d'inscrire le tourisme équitable et solidaire dans le mouvement de démocratisation des voyages et de rendre compréhensible la notion de prix justes. Pourtant, l'accès au plus grand nombre des voyages, et notamment du public jeune, et la transparence sur la répartition de la valeur créée par la vente des voyages sont des enjeux majeurs pour le développement du tourisme équitable et solidaire. L'ATES défend donc la dimension artisanale des opérateurs et la proximité avec les habitants des destinations, la rencontre devant être considérée comme un facteur de dialogues en humanité.

RÉFÉRENCES

14^e Quinzaine du commerce équitable,
www.quinzaine-commerce-equitable.fr

2 juin 2014, colloque de la 8^e Journée mondiale pour un tourisme responsable sur le thème « Sociales et solidaires, les valeurs d'un tourisme innovant », www.coalition-tourisme-responsable.org

Portail pour voyager autrement, www.voyageons-autrement.com

SCHÉOU (Bernard) *Du tourisme durable au tourisme équitable, quelle éthique pour le tourisme de demain ?*, Éditions de Boeck, 2009.

CONTACT

Association pour le tourisme équitable et solidaire (ATES)
8 rue César Franck, 75015 Paris, France
j.buot@tourismesolidaire.org - www.tourismesolidaire.org

Auteur d'un rapport sur "tourisme et éthique" pour le Conseil national du tourisme en 2001, **Julien Buot** est, depuis 2008, coordinateur de l'Association pour le tourisme équitable et solidaire (ATES), vice-président du réseau EARTH (European Alliance for Responsible Tourism & Hospitality) et secrétaire général de la Coalition internationale pour un tourisme responsable (CITR).



Tagmout Siroua (Maroc). Photo Julien Buot © ATES



Khaosan, quartier de Bangkok (Thaïlande), 2013.

DE LA SOLIDARITÉ DANS LE TOURISME CULTUREL

par Adélaïde Intesse

Réflexion introductive sur le tourisme solidaire et sur la démarche du « volontouriste »

L'intitulé de notre réflexion conjugue une kyrielle de concepts dont nous expliquerons ici la nature et l'articulation. Notre pensée se situe ainsi au carrefour des notions de tourisme, de mondialisation mais aussi d'identité et encore d'altérité. Cependant, si l'horizon conceptuel est ici très vaste, nous veillerons à garder au cœur de notre analyse la dimension humaine présente dans certaines nouvelles formes de pratiques touristiques. Dans le même sens, et si nous reconnaissons avec Jean Michaud qu'il « *est difficile de concevoir une théorie du tourisme* », nous nous attellerons moins à tenter d'ériger une socio-anthropologie du tourisme qui nous intéresse qu'à mieux comprendre les composants de ce phénomène sous l'angle de celui qui se déplace, du touriste lui-même et de ce qui motive son initiative. Ce qui inquiète ici notre raisonnement réside donc dans une forme spécifique du tourisme qui inclut le visiteur dans une logique d'action intégrant les cadres dimensionnels économique, socioculturel et identitaire.

Émergence de nouvelles formes touristiques

Si l'on recense plusieurs typologies du phénomène touristique (Cohen, Graburn, MacCannell, Urry, etc.), nous distinguerons ici de façon très sommaire le tourisme de masse du tourisme alternatif, dans lequel s'insère notre objet d'étude qui est celui du

tourisme solidaire, à vocation parfois humanitaire. En évoquant d'abord le tourisme de masse « *comme catalyseur d'acculturation et comme forme perverse de développement* », Jean Michaud en vient à traiter de ce phénomène comme d'un « *facteur de changement social* ». À l'heure où le développement durable – né de préoccupations économiques, écologiques et culturelles – connaît une grande notoriété, les recherches de Nadège Chabloz sur les formes alternatives du tourisme nous éclairent quant à l'importance que celles-ci prennent progressivement en s'affichant petit à petit au-devant de la scène économique touristique. Rachid Amirou et Philippe Bachimon attestent ainsi d'« *une tradition fortement ancrée de dénonciation du tourisme international de masse* » orientée surtout vers la démocratisation de celui-ci. En bref, le touriste apparaît souvent, selon eux, comme un « *mauvais ethnologue, un faux esthète, un oisif satisfait et un piètre pèlerin* ». On oppose d'ailleurs régulièrement la figure du touriste à celle du voyageur, le confort et le temps de repos du premier s'opposant à la nature éprouvante de l'entreprise du second. Mais entre le touriste dont il est question ici et le voyageur de London ou de Kerouac, très présent dans l'imaginaire collectif, nous remarquons avec l'émergence des tourisms alternatifs l'apparition d'un touriste d'un nouveau genre, en vacances certes, mais aussi généreux et solidaire.

Sans explorer plus avant le caractère durable du tourisme d'aujourd'hui, élevé finalement par un souci d'ordres socio-économique et écologique, Nadège Chabloz précise la nature du tourisme solidaire, qualifié également de tourisme responsable ou équitable, et évoque la rencontre interculturelle principalement recherchée par ses clients. Cependant, si l'immersion dans la localité apparaît au premier plan de la démarche du consommateur de voyage, la dimension solidaire n'en est pas moins importante. Nous traitons donc d'une forme touristique qui ne se suffit plus du déplacement vers l'Ailleurs ni du temps de vacances – entendu comme temps de loisir – et qui place l'Autre au centre de sa structure organisationnelle. La multiplication des petites cellules associatives consacrées au tourisme alternatif et des nouveaux voyages solidaires proposés en agence dévoile aussi cette survenue d'une nouvelle conscience touristique.

De plus grosses structures émergentes comme TDS (Tourisme et Développement Solidaires), une ONG de développement créée en 1998 organisant des voyages en immersion sur le continent africain, ou encore ATR, l'association Agir pour un Tourisme Responsable, qui regroupe tours opérateurs et agences de voyages dont les excursions proposées gravitent autour des notions de solidarité et de tourisme responsable, montrent en quoi le touriste contemporain a de nouvelles attentes de ses vacances. Alors si notre réflexion est axée avant tout sur la démarche du client faisant appel à ces offres, nous pouvons ici attester qu'il s'agit pour le nouveau touriste d'utiliser différemment son temps libre et de le mettre à bon escient.

De l'exotisme pour les vacances

Au-delà du fait que ce nouveau secteur économique attire une population toujours croissante, il semble pertinent des'intéresser aux motivations du touriste écoresponsable et solidaire. En effet, pourquoi les nouvelles formes touristiques plaisent-elles à un nombre toujours un peu plus important d'individus ?

Nous trouverons une réponse à cette interrogation d'une part dans la recherche de l'exotisme propre au touriste-voyageur, et d'autre part dans le besoin de l'individu – du touriste solidaire ici – de réintroduire du sens dans sa logique d'action. Dans le sens de notre première assertion, Jacques Saliba atteste par ailleurs qu'« *en fait, la modernité occidentale, en se heurtant aux sociétés appelées d'abord primitives puis exotiques, se questionne à travers des cultures autres* ». Le voyage, même s'il est circuit touristique, n'implique-t-il pas quelque part une recherche de l'altérité ? Seulement, la quête d'exotisme au travers du tourisme, et notamment du tourisme solidaire – surtout lorsque l'on évoque la recherche d'une rencontre interculturelle comme motivation première –, ne revient-elle pas à simplement satisfaire la curiosité d'un individu désireux de mieux connaître les modes de vie de ceux qui logent dans sa propre conception du monde ? En aucun cas nous ne portons ici de jugement quant aux formes alternatives du tourisme, il s'agit d'abord pour nous de saisir les principes latents et donc non apparents régissant

la démarche « volontouristique ». Ainsi, si la multiplication des ères conceptuelles du tourisme traduit d'abord une prise de conscience globale des enjeux liés à l'activité touristique, ne met-elle pas aussi en lumière la soif d'exotisme de l'Occident ? Le tourisme alternatif, qu'il s'agisse d'écotourisme, de tourisme d'aventure ou encore de tourisme équitable, permet en effet une



Temple
(Cambodge),
2013.

immersion assez profonde dans la localité du visité, même si certains spécialistes évoquent l'idée de mise en scène et de « faux authentiques », il s'agit d'approcher au plus près la culture de l'hôte. Ici, la notion de solidarité renvoie aussi à celle de proximité, même relative. Le phénomène touristique, ainsi décliné en

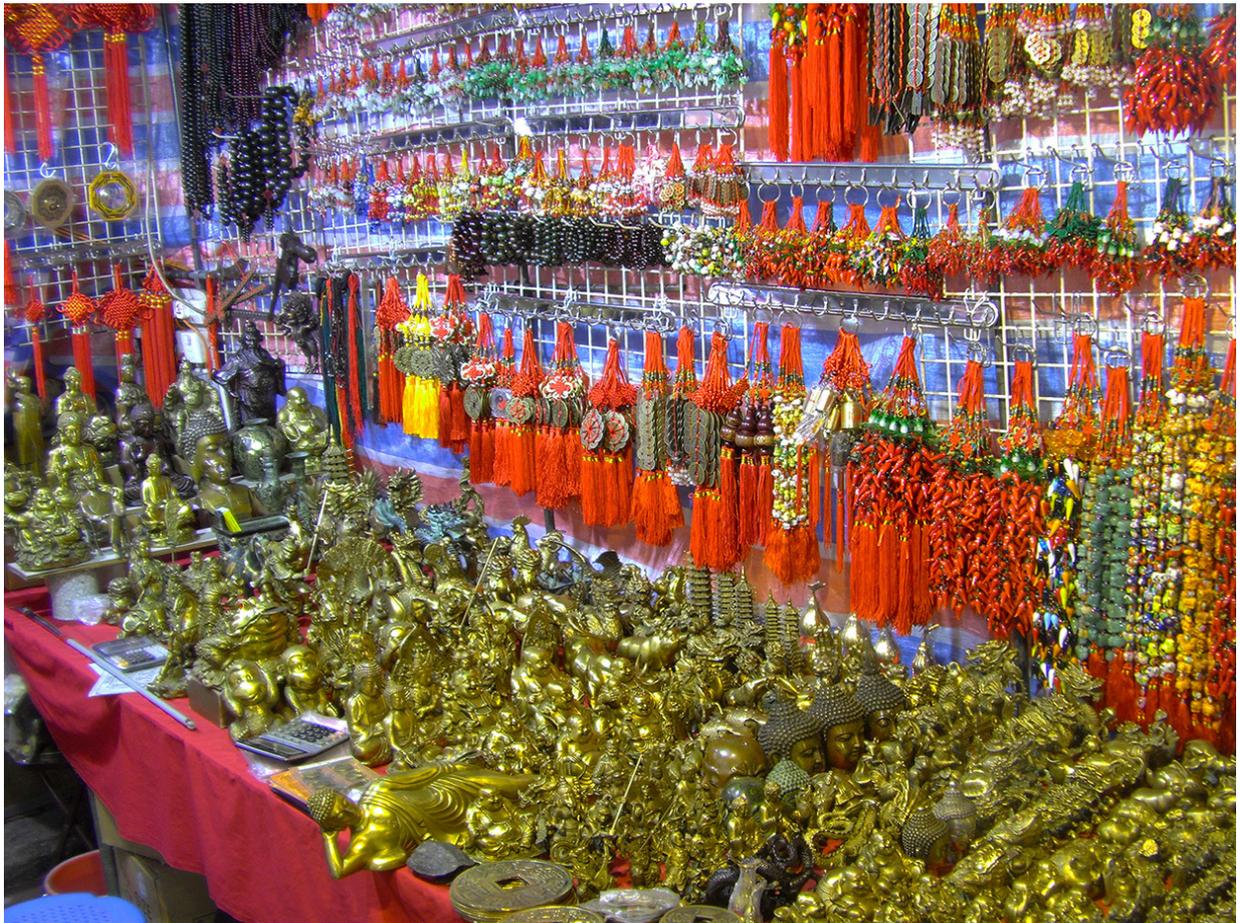
concepts d'écotourisme, de volontourisme, de tourisme équitable ou responsable, cherche-t-il à se justifier à l'heure des préoccupations éthiques, économiques et écologiques internationales? Traduit-il cette attirance occidentale pour les pays dits du « Sud » et leurs sociétés traditionnelles de type communautaire – leurs modes de vie et leurs pratiques socioculturelles – la même qui fait remarquer à David Le Breton l'arrivée progressive de médecines traditionnelles autour du modèle médical classique occidental (2010) ou la multiplication de marques corporelles aux influences exotiques (2008) ?

Asymétrie des échanges

Alors le tourisme solidaire pourrait-il en fait être un prétexte, sous couvert de l'étiquette du développement durable et responsable, et menant à une fin mercantile ? Répondre par l'affirmative serait occulter les nombreux outils de développement mis en œuvre au cœur de ses processus et donc négliger une grande partie de ce qui motive les initiatives qui nous intéressent. En revanche, l'idée de l'asymétrie des échanges à l'œuvre dans ce secteur touristique est en effet souvent présente dans nos lectures à ce sujet, intégrant les acteurs qui nous concernent dans des rapports inégaux. Nadège Chabloz écrit en ce sens – à propos des contrats d'éthiques signés à la fois par les structures organisatrices, les visiteurs et les populations visitées – qu'il « *apparaît important de souligner que cette charte [la charte d'éthique du tourisme de TDS], loin de “tomber du ciel” est fortement imprégnée d'idéologies provenant de différents mouvements de pensée occidentale et participe à la construction de la légitimité du tourisme solidaire à travers notamment un certain registre du lien avec la population locale* ». Dans le même sens, Franck Michel affirme que « *la notion de tourisme, exclusivement occidentale à l'origine, est étroitement liée à l'occupation du temps libre* », mettant en exergue les différents cadres temporels de deux des principaux acteurs du phénomène touristique soulevés par Jean Michaud. Le touriste est en vacances, tandis que la population visitée vit simplement son quotidien.

Ce dernier évoque également l'asymétrie des rapports dont il est question ici lorsqu'il analyse la situation de la population

visitée et ses réactions face aux flux touristiques. Relativement à la mise en scène de l'authenticité du quotidien, il dégage ainsi un « *concept qui suppose la fabrication plus ou moins concertée d'une identité de façade adaptée à la rencontre touristique. Le développement, au sein d'un groupe de visités, de l'authenticité ainsi comprise est interprété soit comme un signe d'affaiblissement de la culture traditionnelle et donc de dégénérescence [...] soit à l'inverse comme une preuve de flexibilité, comme une capacité à questionner et réinterpréter les fondations de la culture locale pour l'ajuster à la*



Sur un marché
(Hong Kong),
2010.

nouvelle circonstance ». Qui plus est, Franck Michel ajoute que pour maximiser l'égalité sur le plan économique, l'hôte doit être acteur du tourisme et ne pas seulement le subir. Il doit savoir l'articuler sur le long terme : « *les autochtones doivent être les instigateurs, les décideurs et les bénéficiaires des différents tourisms qu'ils entendent développer [...] [ils] doivent utiliser les outils technologiques modernes, contrôler l'évolution et les impacts, en se fixant des objectifs précis et à long terme* ».

Altérité altérée

Peut-on alors véritablement parler d'altérité? On lit encore chez l'auteur précédemment cité que *«la rencontre avec l'autre reste souvent un prétexte plutôt qu'un objectif. Le touriste-voyageur aime se donner bonne conscience»*. Aussi, lorsque nous évoquons l'aspect asymétrique des échanges internationaux, nous pouvons également traiter de l'instrumentalisation de l'Autre dans le processus touristique. Il est alors posé comme objet faisant partie intégrante du circuit proposé au touriste.

De fait, il est intéressant de noter la distinction opérée par Nadège Chabloz entre les *«professionnels de l'humanitaire»* et les *«voyageurs solidaires»* (incluant les jeunes clients du voyage initiatique à caractère solidaire), c'est-à-dire les volontaires et les bénévoles, ceux rémunérés sur le terrain et ceux devant payer pour s'y rendre; la frontière entre ces deux formes de voyage pouvant ne pas être claire de prime abord. Le touriste solidaire, en participant ainsi à une forme d'aide sociale locale, en étant inclus dans des processus de développement durable et responsable qu'il alimente, peut ainsi avoir l'impression de *«faire de l'humanitaire»* pendant ses vacances. Le statut de l'Autre, de l'hôte, de celui que l'on visite, est alors d'emblée posé comme celui d'un nécessiteux. Nous étairons notre propos en citant une nouvelle fois Franck Michel lorsque celui-ci note qu'*«il reste évident que dans la relation qui peut s'établir entre les hôtes et les invités – alors que les Occidentaux n'ont pas été «invités» à se rendre dans les villages masai ou dayak, bretons ou écossais! – il n'y a pas d'égalité au départ. La situation est fondamentalement inégale et cette situation ne peut augurer de facto d'un autre rapport à l'autre qui soit totalement dénué d'un quelconque sentiment de supériorité ou de domination de l'invité à l'égard de l'hôte»*. Il ajoute aussi que *«l'hôte reste l'autre, sans se dissoudre dans le même»*.

Égotourisme

Alors, si le tourisme solidaire devient un prétexte, une quête de soi devant le miroir des cultures – de la même manière que le voyage –, peut-être pouvons-nous reprendre cette expression

formée par Franck Michel dans ses *Désirs d'ailleurs* et qui traite de « l'égotourisme ». Si le voyage correspond au départ à une rupture avec les conditions d'existence du quotidien, cette aventure elle-même correspond à une expérience personnelle plus ou moins risquée où l'on quitte sciemment ses repères pour un univers inconnu. Quand le tourisme solidaire tend à proposer un certain confort à son client, il convient tout de même de noter que le caractère solidaire du voyage touristique prend son sens dans l'action qu'il souhaite mener lui-même autour de lui, donc en un sens pour lui, pour sa propre expérience, et non pas pour ce qu'il entreprend directement. Les vacances offertes par ce type de tourisme se transforment en quête de soi qui prend comme support celui de l'altérité.

Nadège Chabloz décrit aussi la relation existante entre visiteurs et visités autour des chartes et des codes éthiques que nous avons déjà évoqués. Elle analyse ainsi les motivations invitant les touristes à offrir des cadeaux aux villageois les accueillant, action proscrite par l'organisme observé (TDS) afin de justement préserver l'échange en question de toute forme de rapport asymétrique. Elle note que s'ils « s'appliquent à respecter cette règle, ils n'y parviennent pas tout à fait, comme si le fait d'avoir payé leur voyage et de savoir que les bénéficiaires iront au développement du village ne leur suffisait pas. Ils veulent donner "quelque chose en plus", comme pour soulager leur culpabilité d'être Occidentaux, comme pour s'excuser d'être là en tant que touriste, justifier leur venue par un don supplémentaire ». En ce sens, « le cadeau pour les touristes constitue souvent le règlement d'une culpabilité ».

Après avoir dégagé ce champ théorique, nous pouvons à présent nous interroger quant aux motivations des touristes ainsi qu'aux principes régissant ces initiatives. Pour ce faire, il semble pertinent de questionner les représentations ainsi que les pratiques opérées chez les clients de la forme touristique qui nous intéresse. En effet, le choix d'une destination ne repose-t-il pas sur le choix d'une culture à découvrir, et donc sur certaines représentations de l'altérité? Ensuite, afin de mieux saisir comment s'insère la notion de solidarité dans ces démarches, nous pouvons questionner le choix de la structure organisatrice du voyage : pourquoi choisir de partir avec une

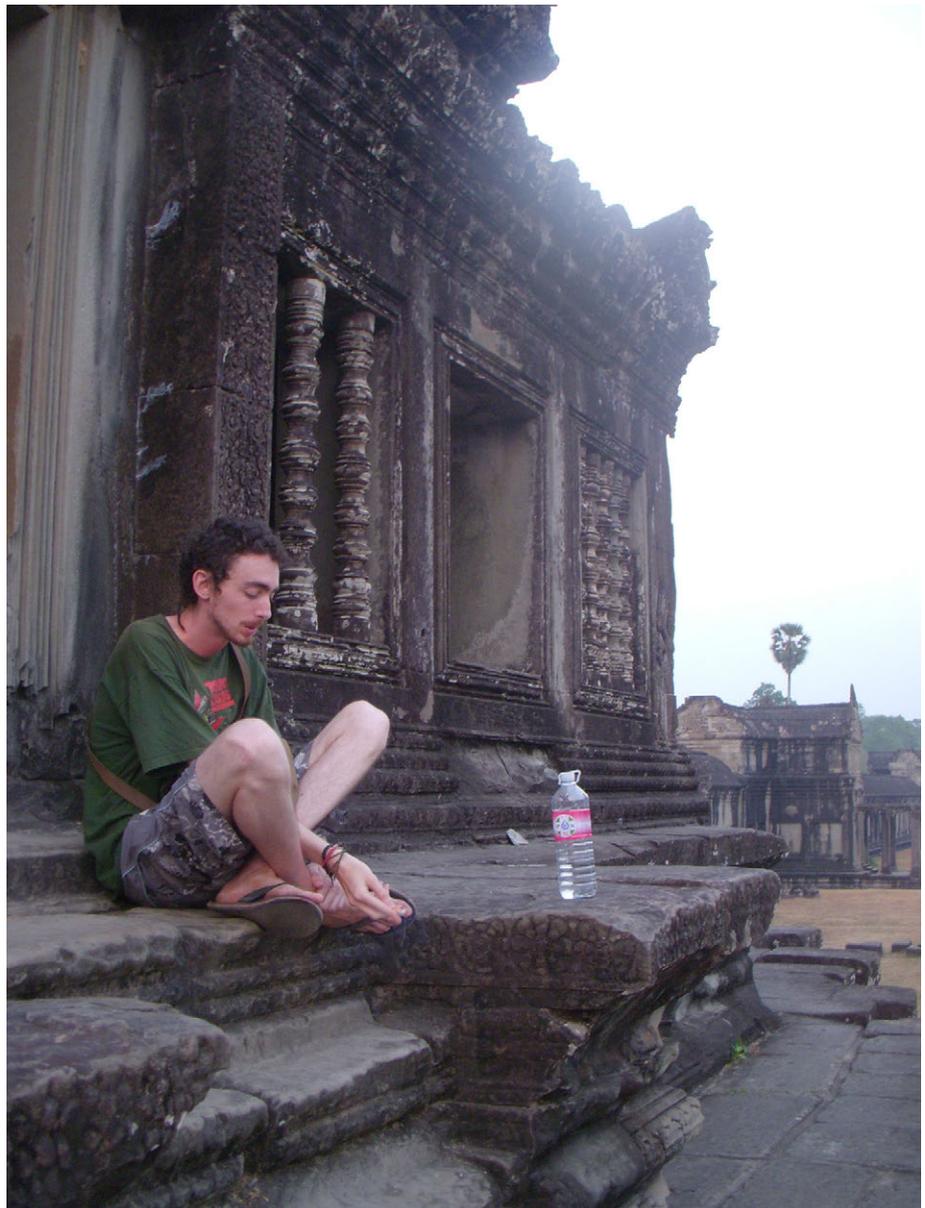
agence plutôt qu'une autre, à partir de quels critères ? Ou encore pourquoi choisir une agence de voyage plutôt qu'une petite structure associative insinuant peut-être une implication à plus long terme ? Aussi, peut-on aujourd'hui parler d'une nouvelle conscience touristique ? Pour faire corps avec la notion de solidarité, pourquoi préférer le versement d'un pourcentage du



Dans la jungle
(Martinique),
2013.

prix du voyage – à des collectivités locales – à consacrer un temps de travail concret et une implication matérielle sur le terrain ? Si nos considérations ont essentiellement été théoriques jusqu'ici, appuyées sur les travaux de chercheurs déjà publiés, les questions précédemment posées mériteraient, selon nous, une

étude de terrain approfondie, confrontant le « volontouriste » à ses représentations, à ses choix, à sa manière de concrétiser sa démarche. C'est au travers de nos propres recherches que nous tenterons de trouver des réponses à ces questionnements.



Temple d'Angkor
(Cambodge),
2013.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

AMIROU (Rachid) et BACHIMON (Philippe), *Le tourisme local, une culture de l'exotisme*, L'Harmattan, 2000.

Brown (David), « Des faux authentiques », *Terrain [En ligne]*, 33 | 1999, mis en ligne le 9 mars 2007, 5 octobre 2013, <http://terrain.revues.org/2713>; DOI : 10.4000/terrain.2713

CHABLOZ (Nadège), « Vers une éthique du tourisme? Les tensions à l'œuvre dans l'élaboration et l'appréhension des chartes de bonne conduite par les différents acteurs », in *Autrepart*, numéro thématique « Tourisme culturel, réseaux et recompositions sociales », n° 40, 2006.

CHABLOZ (Nadège), « Le malentendu, les rencontres paradoxales du tourisme solidaire », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 170, 2007.

CHABLOZ (Nadège), « Altruisme sous les tropiques », in *Éducation permanente*, n° 186, 2011.

LE BRETON (David), *Signes d'identité, tatouages, piercings et autres marques corporelles*, Métailié, 2008.

LE BRETON (David), *Anthropologie du corps et modernité*, PUF, 2010.

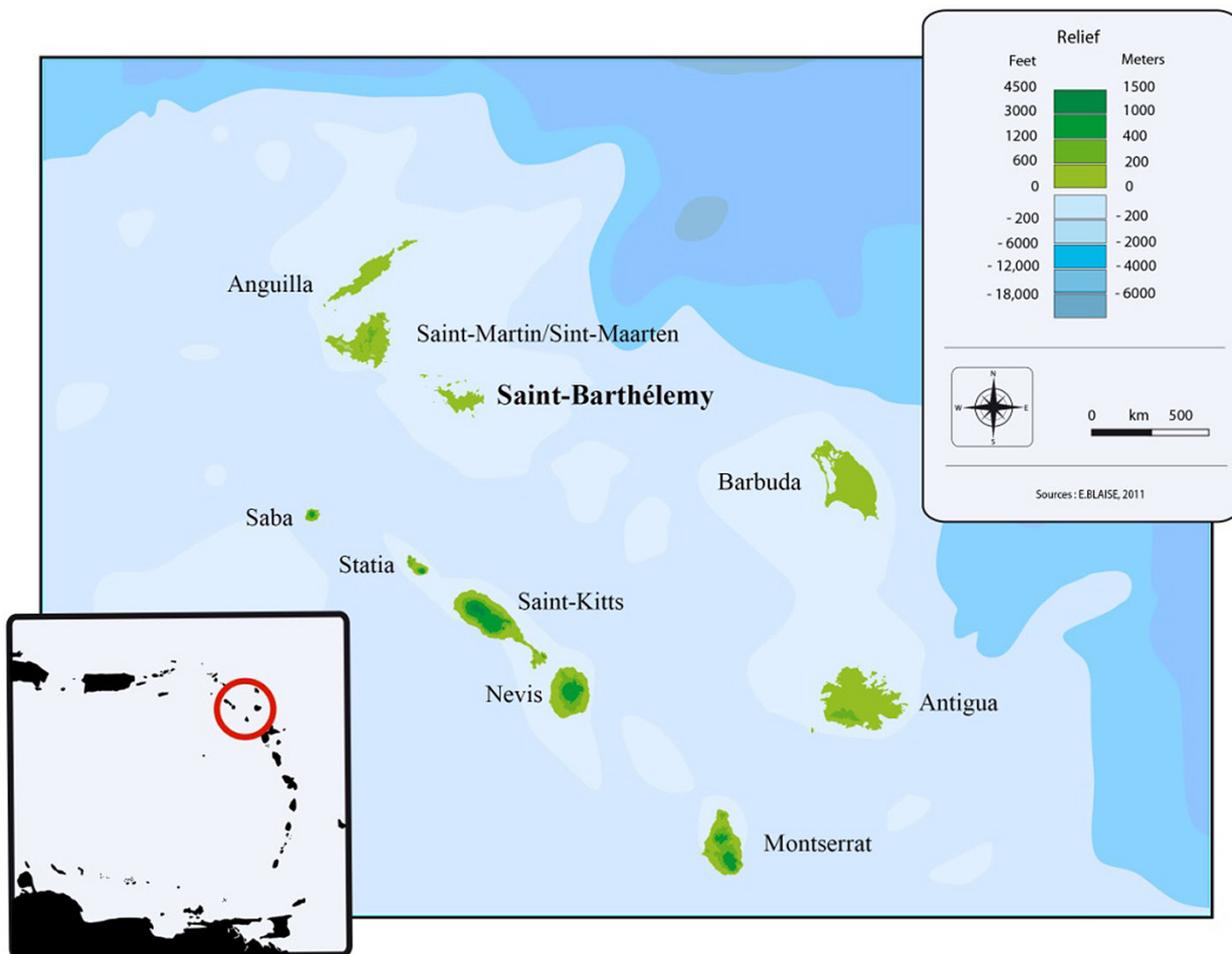
MICHAUD (Jean), « Anthropologie, tourisme et sociétés locales. Au fil des textes », in *Anthropologie et sociétés*, vol. 25, n° 2, 2001.

MICHEL (Franck), *Désirs d'ailleurs. Essai d'anthropologie des voyages*, Presses de l'Université de Laval, Québec, 2004 (une nouvelle édition de ce livre, entièrement revue et réactualisée, sous le titre *Du voyage et des hommes*, Livres du monde, octobre 2013).

SALIBA (Jacques), « Le corps et les constructions symboliques », *Socio-anthropologie [En ligne]*, 5 | 1999, mis en ligne le 15 janvier 2003, consulté le 27 septembre 2013. <http://socio-anthropologie.revues.org/47>

Adélaïde Intesse est étudiante en master d'anthropologie à l'Université Lumière Lyon II.

Les photographies de cet article sont de **G. Douron** et **J. Vellutini**.



Source S. Theng

DESTINATION SAINT-BARTH, LORSQUE LE LUXE S'INVITE

par Sopheap Theng

Lorsque le soleil se couche sur Saint-Barthélemy, le silence s'impose dans les airs et l'île jouit secrètement de son intime quiétude. Pas d'éclairage permettant d'accueillir les vols nocturnes. Quant à la longueur de la piste, 650 mètres (soit la plus courte des Petites Antilles après celle de l'île de Saba), elle exclut tous les vols long-courriers. Selon sa provenance, le visiteur doit donc transiter par les aéroports de Juliana (principal hub aérien du nord des Petites Antilles localisé dans la partie néerlandaise de l'île de Saint-Martin), de Grand-Case (partie française de Saint-Martin), de Pointe-à-Pitre (Guadeloupe), de Saint-Thomas (Îles Vierges américaines), de Puerto Rico. Pour accéder à l'aéroport Gustave III, les pilotes ont besoin d'une qualification spéciale et seuls les petits avions (maximum vingt places) peuvent atterrir sur cette piste tout à fait sécurisée qui s'ouvre sur la plage de la baie Saint-Jean. Île discrète, d'accès réservé, les touristes et autres visiteurs peuvent savourer en toute tranquillité des charmes de la destination.

L'île de Saint-Barthélemy, plus connue sous le nom de « Destination Saint-Barth », est située dans le nord des Petites Antilles, à 25 kilomètres au sud-est de Saint-Martin (soit à peine 10 minutes de vol ou 1 h 30 de traversée par ferries), 6 500 kilomètres de Paris et 2 500 kilomètres de New York.

Ce petit territoire s'étend sur 21 km² (pour 9 000 habitants permanents) et sa superficie atteint 25 km² lorsqu'on intègre les îlots côtiers inhabités. L'île, longtemps oubliée dans sa lointaine insularité, est devenue en l'espace de quelques décennies une destination touristique internationale qui s'est imposée sur le marché du luxe.



Vue aérienne de
Saint-Barthélemy

Source CTTSB

Saint-Barthélemy, une histoire marquée par l'isolement, la rudesse et la solidarité

La rapide modernisation de Saint-Barthélemy et son enrichissement économique récent ne doivent pas faire oublier la rudesse des conditions de vie des quelques populations qui, au fil des siècles, ont vécu ignorées de tous, dans une pauvreté frugale. Saint-Barthélemy est un « rocher aride » à la maigre végétation, essentiellement épineuse. Son climat tropical maritime comporte deux saisons : la saison sèche appelée « Carême » (de la mi-novembre à la mi-juin) et la saison pluvieuse appelée « hivernage ». L'île est marquée par la douceur de son climat et bénéficie d'une ventilation assez constante nourrie par les alizés.

L'île étant trop sèche et trop exiguë pour intéresser les traditionnelles grandes exportatrices (comme les bananes, la canne à sucre), la communauté insulaire n'a pas été construite sur le modèle des économies de plantations qui ont durablement formaté les sociétés antillaises (notamment dans les colonies

françaises qui aujourd'hui encore peinent à se dégager de ce fardeau historique). Très peu de descendants afro-caribéens dans la population locale de Saint-Barthélemy. En fait, l'île a reçu peu d'esclaves et accueilli davantage de nègres fuyant l'esclavage et convertis à la piraterie. La population est très largement constituée de descendants européens (d'origines normande, bretonne avec une touche suédoise).

Une touche suédoise effectivement! La trajectoire historique de Saint-Barthélemy est originale. Cette île fut « découverte » par Christophe Colomb lors de son second voyage (1493) puis rattachée à la couronne de France au milieu du XVII^e siècle. Elle n'a guère suscité de convoitises. Elle n'avait pas les caractéristiques physiques pour devenir une « île à sucre ». Saint-Barthélemy fut donc cédé au roi de la Suède en (1784) en échange d'un droit d'accès pour les navires français dans le port suédois de Göteborg. La Suède fit de Saint-Barthélemy un port franc, avec exonération douanière et fiscale, et construisit de port de Gustavia (la capitale de l'île). Restituée à la France en 1877, l'île devient alors une lointaine commune de Guadeloupe.

Son histoire fut chaotique entre les déplacements des populations dans les îles voisines puis le retour de celles-ci dans leur île d'origine de leur propre chef, ce fut aussi la destruction de la ville de Gustavia par un incendie, sans oublier les incontournables cyclones... La communauté s'est forgée loin des pouvoirs centraux et dans ce quotidien rude. Elle a développé une petite économie d'autosubsistance, vivant au gré des prises des pêcheurs et de quelques échanges de proximité avec les îles voisines. Solidarité et ténacité ont façonné l'esprit de la communauté (à peine 3 000 individus à l'époque). Soucieux de cultiver leur indépendance, ces insulaires n'ont jamais accepté l'idée de payer une taxe sur la terre qui serait collectée par un État lointain. Au cours des dernières décennies, les Saint-Barths ont su tirer avantage des possibilités d'évolution statutaire pour judicieusement accompagner leur ouverture au monde gagner en autonomie : Saint-Barthélemy est passé du statut de commune de la Guadeloupe à celui de Collectivité d'Outre-Mer (COM) puis de Pays et Territoires d'Outre-Mer (PTOM).



Vue de la baie
Saint-Jean.

Photo Olivier Dehoorne,
2012

Lorsque Rockefeller découvre Saint-Barthélemy

L'histoire touristique de Saint-Barthélemy est relativement jeune. À l'origine du tourisme se pose la question de l'accessibilité, qui plus est lorsqu'il s'agit d'une île ! À Saint-Barthélemy, c'est en 1945 que le premier aviateur atterrit dans l'île. Glissant entre deux mornes qui dominant la côte ouest, Rémy De Haënen pose son avion dans l'étroite plaine de Saint-Jean dans un paysage de savane parsemé de moutons. Dès lors, la voie du ciel s'ouvre.

La piste d'atterrissage réservée à quelques privilégiés, passionnés d'aviation, est consolidée ; elle est bétonnée dans les années 1970. La première compagnie aérienne de Saint-Barthélemy, la Winward, commence à assurer les liaisons régulières avec Saint-Thomas (Îles Vierges américaines) puis Saint-Martin. À cette époque, pas encore de tour de contrôle ; les mouvements aériens sont instruits à partir d'une « voiture de contrôle » qui se déplaçait le long de la piste, au gré des atterrissages et des

décollages. Il faut attendre 1984 pour que Saint-Barthélemy se dote d'un véritable aéroport digne à son nom.

Ce sont donc des voyageurs plutôt fortunés qui découvrent l'intérêt de cette île au hasard de leur pérégrination, depuis les archipels des Bahamas ou les Îles Vierges. Ils sont aviateurs amateurs et navigateurs isolés (parmi lesquels des Suédois et autres Européens qui traversent l'Atlantique). La construction de la destination Saint-Barth est impulsée par ces touristes fortunés qui choisissent de s'établir dans cette île. Ainsi en 1957, David Rockefeller délaisse l'archipel des Bahamas qui tend à se démocratiser trop rapidement. Dans sa quête d'Eldorado perdue, il découvre l'île de Saint-Barthélemy dans son isolement et son authenticité. Une île si petite, si facile à préserver. Séduit par les lieux, il achète 27 hectares dominants la mer dans l'extrémité nord de l'île. Saint-Barthélemy fait l'objet d'une élection par le tourisme. Le territoire n'a pas été aménagé au préalable pour soutenir une économie touristique. Rockefeller ouvre la voie, des invités nord-américains se succèdent dans sa luxueuse villa. Ils sont politiciens, hommes d'affaires, stars du show-business. Chaque année, quelques-uns de ces touristes décident d'investir dans l'île, d'acheter quelques arpents de terres et d'y faire construire leurs villas de vacances. Certes, il y a le pittoresque de cette communauté Saint-Barth, quelques paysages naturels assez bien préservés, mais les principaux atouts de l'île reposent d'abord sur sa petite taille (à l'échelle d'un grand village) et son faible peuplement qui font d'elle un territoire sécurisant (car d'accès réservé), un territoire facilement appropriable. En un mot, un territoire propice à l'entre-soi, loin de la foule indésirable. Pas de badauds agglutinés devant les yachts amarrés dans le port de Gustavia, ni d'indésirables paparazzis à la recherche de clichés volés. Le tourisme s'invite à Saint-Barthélemy

À Saint-Barthélemy, les touristes se mettent en scène dans leur décor protégé, ils posent pour les magazines invités. Des élites nord-américaines venant de la côte Est investissent le lieu, à l'image de président J. F. Kennedy qui y séjourne au début des années 1960. La destination se « *peoplelise* », les stars des années 1970 se réfugient à Saint-Barthélemy, loin de la foule qui investit des lieux touristiques jusqu'alors réservés du type Saint-Tropez



La discrète
plage Corossol,
l'une des plus
pittoresques
de l'île.

et plus largement la Côte d'Azur. Quelque part, Saint-Barthélemy devient anti-Saint-Tropez. C'est là un privilège essentiel de l'île. Le prix discriminatoire d'un accès par transport aérien onéreux et restreint préserve le lieu, lorsque Saint-Tropez sombre dans les embouteillages et le comique de ses gendarmes.

Dès lors, chaque nouvelle génération de stars s'affiche à Saint-Barthélemy, Johnny Hallyday, Joe Dassin, Rihanna, Beyonce... Jimmy Buffet dédie à Saint-Barthélemy sa chanson *Cheeseburger in paradise* (1978) tandis que le danseur étoile Rudolf Noureev y fait construire une maison traditionnelle de bois, à l'image de celles de sa Sibérie natale, isolée sur une falaise rocheuse fouettée par les vents. L'internationalisation de l'île s'étoffe au gré des nouvelles fortunes qui s'imposent dans le monde; désormais, les incontournables oligarques russes s'y affichent avec, à leur tête, Roman Abramovitch.

À mesure que ces élites financières investissent l'île, accompagnées de leur cours et des stars du moment, des

Isolée sur
la côte au vent,
la maison de
Rudolf Nouriev.

Source <http://taiwana.wordpress.com/2012/02/04/maison-nouriev-st-barth>



infrastructures hôtelières de luxe se déploient. Parmi les plus prestigieux, la classe par excellence du Saint-Barth Isle de France, le Christopher Saint-Barth, l'Éden Rock Saint-Barth perché sur une avancée rocheuse dans la baie Saint-Jean, le Toiny sur la côte au vent... Saint-Barthélemy s'impose comme une destination de luxe par la puissance financière de ses hôtes, chaque établissement entend créer sa légende, les grandes marques de l'univers de luxe s'y concentrent avec leurs boutiques « chics et branchées », notamment dans le Carré d'Or de Gustavia. Plus que le « simple » luxe, les grandes griffes se plaisent à y vendre des créations spécifiques, le fameux *Made in Saint-Barth*. Et l'île devient « le paradis pour faire des achats des produits de luxe », comme le disent les slogans publicitaires de la destination. Saint-Barthélemy, ce sont également des restaurants qui rivalisent à travers la réputation de leur chef, ces lieux de vie, de rencontre, lieux de plaisir réservé, comme le Nikki Beach ou l'incontournable Select de Gustavia.

Pour que vivent et survivent les touristes à Saint-Barthélemy

Le paisible touriste des débuts, avec son profil aristocrate, qui est à l'origine de la destination, se fait vieux, plus discret. Il écourte ses temps de séjours, vit assez mal la promiscuité dans une île trop embouteillée et le voisinage des nouvelles clientèles russes aux mœurs bien différentes des siennes. Le premier moment du tourisme de luxe de Saint-Barthélemy s'essouffle. Il faut redonner de la vie au lieu pour que le tourisme survive. Il est donc urgent de rajeunir l'image de la destination. La notoriété de l'île se fonde sur ces ambiances festives, où les grands événements

Le Nikki beach
St-Barth au cœur
des ambiances
festives de
Saint-Barthélemy.

Source Facebook
Nikki beach St-Barth



nautiques à des réputations mondiales succèdent aux festivals tout au long de l'année. Mais il faut aussi constamment renouveler et rajeunir les ambiances, ne plus se confiner aux seules grandes musiques. La fête doit être au rendez-vous tout au long de l'année et fidéliser de nouveaux publics, de nouveaux riches tout comme les enfants des premières clientèles « aristocrates ». Alors Saint-Barthélemy se lance dans la danse. Ce sera la Niki Belucci (la DJ aux seins nus) à l'hôtel Guanahani lors du *Saint-Barth Family Festival*. C'est alors le menu « *cheeseburger maison* » à 30 euros avec les frites à l'huile de truffe et de parmesan pour 12 euros supplémentaires. En ces périodes plus familiales, la chambre standard avec vue sur le jardin ne coûte plus que 400 euros la nuit. Lors de chacune de leurs grandes fêtes, des contingents des mannequins, plus ou moins célèbres, se fondent parmi les convives. Les défilés de mode avec les créations *Made in Saint-Barth* s'invitent dans le spectacle. Les mannequins déambulent en tenue légère au milieu des clients. Le champagne coule à flot, chaque table rivalise dans la consommation ostentatoire, de la bouteille magnum à la bouteille mathusalem (6 litres) à la bouteille balthazar (12 litres). Les hôtes du lieu excitent les appétits. Le coût de la dépense n'a plus aucun intérêt, seule compte alors la distinction provocante qui consacre le roi de la soirée !

Le tourisme de luxe : les conditions de la réussite

Qui dit luxe, dit prix. Il y a là un critère incontournable. Le luxe ne peut pas se démocratiser. Il est intrinsèquement exclusif et donc excluant.

À droite:
vue sur le port
de Gustavia.
À gauche:
plage de l'hôtel
de l'Isle de
France.



Certes, pouvoir cueillir une clémentine dans un verger corse peut être perçu comme un luxe, ou, mieux encore, cueillir « son orange » au soleil levant dans l'oasis de Ghardaïa pour la savourer au petit déjeuner est une forme de luxe, plus exclusif, mais qui reste dans le domaine de l'accessible, tant pour la population autochtone (corse ou algérienne dans les cas présents) que pour des touristes (dont les moyens financiers restent raisonnables). Il y aura donc ici une variante autour d'un luxe d'ordre frugal dans nos sociétés industrialisées, aux modes de vie urbains où survit, dans certains esprits, le souvenir fantasmé d'un lointain Éden. C'est la quête d'une nature saine et idéalisée dont la raréfaction lui accorde une dimension valorisante.

Le luxe d'aujourd'hui a perdu sa dimension d'ordre sacré, il s'affiche par son prix, il est ostentatoire, entre la distinction provocante (Veblen, Bourdieu) et l'esthétisation de la vie (Lipovestky). Le luxe, c'est d'abord le prix du luxe. Le prix est exclu, réservé aux seuls élus (entendons par là, les plus riches sur le plan matériel). Il n'y a plus de rapport rationnel entre l'utilité d'un objet et son prix. L'objet est unique, exclusif, tout comme le service, parfait, sur mesure, exclusif également. Il faut la perfection, aucun tâtonnement maladroit ne saurait être toléré.

Dans le champ du tourisme, il règne une confusion entretenue entre le luxe et le haut de gamme. Il y a un abus de langage bien entretenu : on vend du haut de gamme à prix promotionnel en faisant croire au consommateur lambda qu'il a droit à sa part de luxe. Une chambre d'hôtel à moins de 400 euros la nuitée ne relève pas du luxe.

Dans le registre du tourisme de luxe, il y a d'abord le prix, exclu, qui garantit un accès discriminatoire indispensable

pour se réserver le lieu. Les conditions de l'entre-soi sont alors posées. L'autre, le non-invité, ne peut pas se mêler aux « élus ». Il reste de l'autre côté de la vitrine... pas d'attroupement aux abords d'un club huppé, fréquenté par des stars du moment, comme sur la Côte d'Azur. C'est là l'avantage incontestable de Saint-Barthélemy sur Saint-Tropez. On peut reproduire une régata comme les voiles de Saint-Tropez à Saint-Barthélemy (la régata devient alors les voiles de Saint-Barthélemy) et dans cette île d'accès réservé, pas d'encombres inutiles sur le quai de Gustavia, seulement des invités. Les autres vivront l'événement, par procuration dans les magazines people et sur l'internet (à travers des ambiances festives sur youtube, les pages facebook ou twitter). Saint-Barthélemy est devenu une véritable île-village de luxe.

Saint-Barthélemy face à son destin

Le petit aéroport de Gustave III sur la seule année 2012 a totalisé plus de 33 000 mouvements d'avions pour un total de 152 816 passagers. L'influence est particulièrement difficile à gérer lors des périodes de pointes avec par exemple 202 vols le 29 décembre 2012 (pour un total de 828 passagers, soit à peine plus de 4 personnes par vol) et sur la seule tranche horaire 11 h-15 h (41 % des vols), la tour de contrôle doit gérer un vol toutes les trois minutes. Le modèle commence à toucher certaines limites.

C'est un peu le paradoxe de Saint-Barthélemy : dans cette île investie par le luxe, les autochtones se sont retrouvés en l'espace de quelques décennies « millionnaires ». Leur terrain rocailleux, inculte d'hier est désormais convoité et survalorisé. Le Saint-Barth peut donc être « millionnaire » chez lui grâce aux biens immobiliers et fonciers dont il a hérité et, dans le même temps, il est en voie d'exclusion du jeu social qui se scénarise dans son île natale. Et ce riche Saint-Barth, faute de revenus conséquents, est confronté à un état de pauvreté relative. Il est confronté à l'inflation, la cherté de la vie, des produits alimentaires de bases trop onéreux. Des alternatives se présentent alors à lui : vendre et quitter son île pour migrer vers l'Europe ou l'Amérique du nord. Sinon, louer sa maison à Saint-Barth et s'installer à l'étranger et



Côte sauvage
à Saint-Barthélemy,
parmi les derniers
secteurs
non touchés par
les constructions
de villas.

Photo Olivier Dehoorne,
2011

vivre des revenus de sa location. Le scénario est classique : les autochtones s'enrichissent grâce à la valorisation de leur foncier, mais ils n'ont pas de capitaux propres leur permettant d'investir directement dans les outils touristiques fondamentaux. Leur richesse toute relative peut les transformer en nouveaux pauvres. C'est alors que les appétits des investisseurs internationaux s'aiguisent et sollicitent les autochtones, précipitant leur choix : survivre à Saint-Barthélemy ou partir... tel semble être le destin des Saint-Barths.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BOURDIEU (Pierre), *La distinction. Critique social du jugement*, éditions de Minuit, Paris, 1979.

DEHOORNE (Olivier), « Une histoire du tourisme international : de la déambulation exotique à la bulle sécurisée », *La Revue internationale et stratégique*, n° 90, 2013.

Lipovetsky G., *Le bonheur paradoxal, Essai sur la société d'hyperconsommation*, Gallimard, Paris, 2006.

LIPOVETSKY (Gilles) et ROUX (Elyette), *Le luxe éternel : de l'âge du sacré au temps des marques*, Gallimard, Paris, 2003.

THENG (Sopheap), *Le tourisme de luxe : fondements et logiques de la Destination. Éléments de réflexion à partir de l'expérience de Saint-Barthélemy*, mémoire de Master II, soutenue en septembre 2013, Université des Antilles et de la Guyane, parcours tourisme et aménagement, 2013.

Veblen (Thorstein), *Théorie de la classe de loisir*, Gallimard, Paris, 1970 (1899).

SITOGRAFIE

www.edenrockhotel.com

www.leguanahani.com

www.isle-de-france.com

www.saintbarth-tourisme.com

www.youtube.com/watch?v=18r2wxoskgo

www.comstbarth.fr/histoire.aspx

http://www.cem-stbarth.com/index.php?option=com_content&view=article&id=140%3Aaeroport&catid=48%3Achiffres-sbh&Itemid=121

Sopheap Theng est doctorante au laboratoire Ceregmia, Université des Antilles et de la Guyane. Elle est titulaire d'un Master 2, soutenu en septembre 2013 à la faculté de droit et d'économie de l'UAG. Le titre de son mémoire, dont le présent article reprend ici quelques extraits, est « *Le tourisme de luxe, fondements et logiques de la Destination* ».

AU COEUR DU JAPON : PORTFOLIO

Par Luciano Lepre
(photographies et textes)

Pays complexe et plein de paradoxes, le Japon voit le nouveau monde technologique se mêler à ses traditions ancestrales et le prêt-à-porter côtoyer le kimono. Des temples dédiés à la méditation se cachent en plein centre des mégapoles fourmillantes. Matérialisme et spiritualité, faste et austérité, vacarme et silence... autant d'apparentes contradictions composent un tableau fascinant.

Derrière l'étiquette et les cérémonies, qui provoquent le plus souvent l'incompréhension de l'Occidental, se cachent encore les marques d'une discipline morale très stricte.

Un regard fascinant sur le contraste entre son modernisme et ses traditions millénaires, nous conduit à découvrir les aspects plus intimes et mystérieux d'un Japon magique.

Luciano Lepre, photographe et voyageur domicilié en Suisse, se balade avec sa femme Verena depuis 37 ans dans le monde entier. Ses photographies et ses reportages de voyages sont publiés dans divers journaux et magazines à travers le monde. Après un tour du monde à vélo de huit ans (1996-2004), Luciano est reparti en 2013, cette fois à pied et tout seul à la découverte du Mékong. Puis au Japon.

Il est représenté par l'Agence Tipsimages.

www.veraluc.com



Cerisiers en fleur au Château de Hirosaki, préfecture de Aomori.



Prêtres shintoïstes dans le sanctuaire de Izumo Taisha, préfecture de Shimane.



Buvant le thé à Kitakata, préfecture de Fukushima.



Dans la gare de Roppongi, Tokyo.



Sauna dans une vieille maison thermale à Goshogake Onsen, préfecture de Gumma.



Le Metropolitan Building de Shinjuku, siège du gouvernement de Tokyo.



Contraste entre modernité et tradition dans une rue de Ginza, Tokyo.



Source thermale de Jigokudani à Beppu, Kyushu.



Hoshi Onsen, un vieux bain public dans les montagnes de la préfecture de Gumma.



Préparation du macha (thé traditionnel), dans une maison de thé de Ginza, Tokyo.



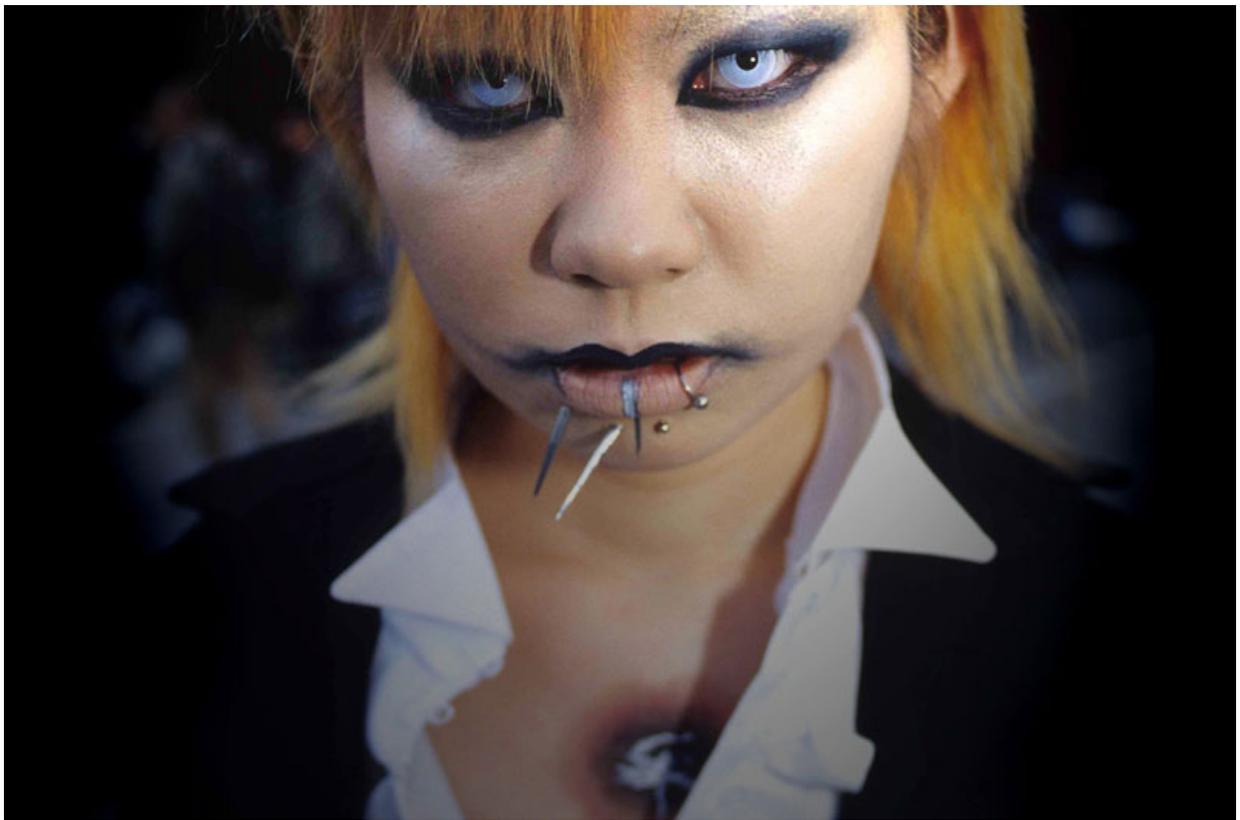
Bains de sable dans la station thermale de Ibusuky, préfecture de Kagoshima, Kyushu.



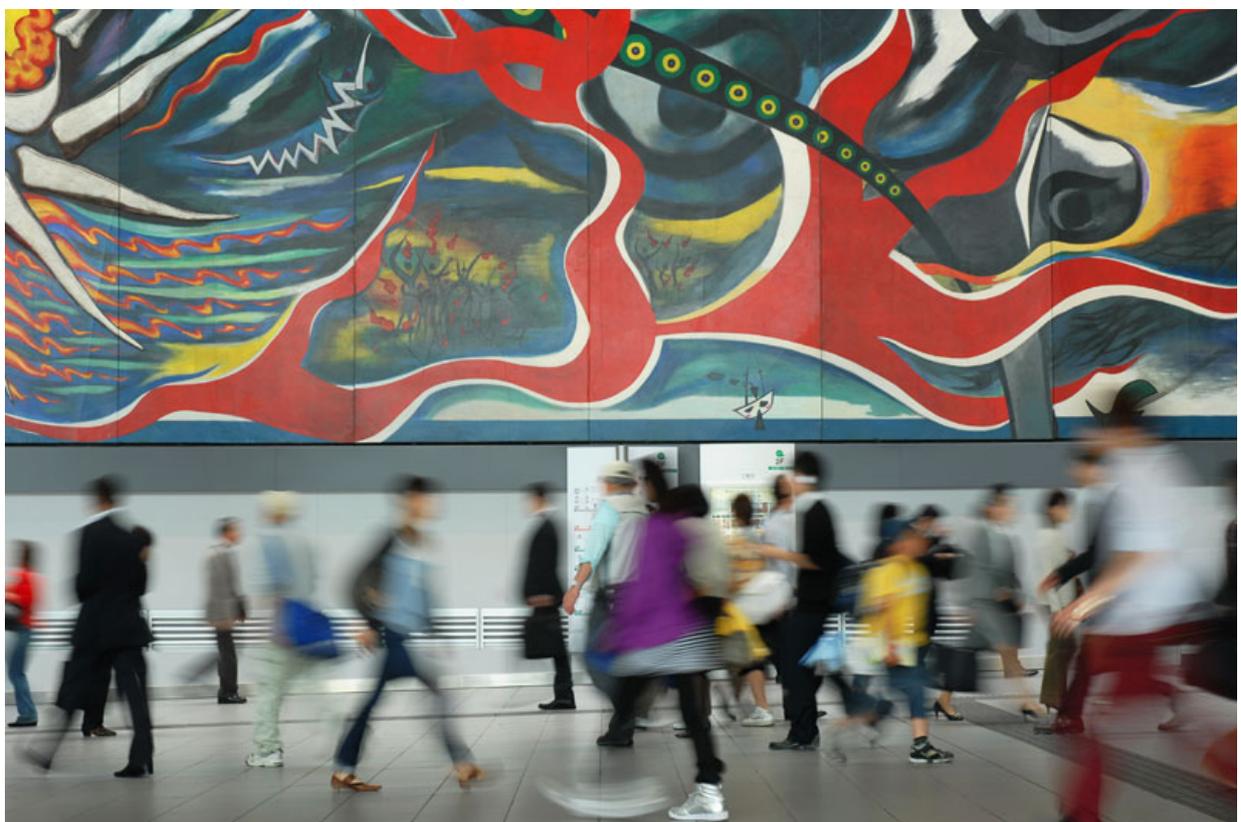
Dans le Grin Grin Park de Fukuoka, architecture contemporaine de Toyo Ito, Kyushu.



Le policier qui court pour ne pas déranger le photographe, Roppongi Hills, Tokyo.



Jeune adolescente déguisée (Cosplay) sur le pont de Harajuku, Tokyo.



Myth of tomorrow, fresque de 30 m x 5,5 m de Taro Okamoto, une icône de l'art contemporain japonais, gare de Shibuya, Tokyo.



Petite pause du dimanche après midi, Odaiba.



La plantation du riz dans le village de Shirakawa-go, préfecture de Toyama.



Un restaurant extravagant de Naha, Okinawa.



Bain thermal de Nyuto Onsen, préfecture de Akita.



Un maître du Kyudo, le tir à l'arc japonais.



En plein hiver, dans le Tohoku, on se réjouit de pouvoir se baigner sous les cascades d'eau chaude.



Une geisha se promenant dans le quartier de Pontocho, Kyoto.

Medung'unoyu eng'udi tioitoi
Faire un bâton de marche en chemin
est impossible

proverbe maasai

LES CLÉS DE LA SPIRITUALITÉ MAASAÏ, LA VOIE DU BIEN-ÊTRE

par Xavier Péron

L'homme dit « civilisé » a souvent taxé de « primitifs » et de « sous-développés » les peuples restés proches de la nature et de la Terre-Mère. Il s'est la plupart du temps placé au-dessus d'eux, décrétant que le progrès technologique était synonyme d'évolution intérieure et de supériorité de l'âme. Mais la barbarie de ses actes, l'absence de respect de toute forme de vie et la majeure partie de ses œuvres ont démontré le contraire. Depuis quelques années, les peuples dits « premiers » sont regardés d'un autre œil par de nombreux individus en quête de spiritualité et de vérité. Ces peuples premiers apparaissent sous un nouveau jour, doués d'une humanité, d'une grandeur d'âme et d'une intelligence de la Vie qui surpassent de loin celles de notre culture moderne. Les Maasaï, par exemple, sont détenteurs d'une tradition orale jalousement conservée, remontant probablement à l'Ancienne Égypte d'Akhénaton, et ont préservé la flamme d'une sagesse authentique dont voici quelques extraits.

Anyorro duo, kake meitudutie kewon

Je t'aime, mais pas plus que je ne m'aime moi-même

Le terme « Maasaï » dérive du mot *Ilmao* (les Jumeaux) qui fait référence à leur spiritualité fondée sur l'expérience que toutes choses sont reliées à d'autres pour former des paires d'éléments complémentaires. La spiritualité maasaï se situe entre l'action inventive, fabricante de l'Occident et la méditation de l'Orient, et fait de l'Homme un co-créateur. Elle est très concrète à l'image de leur Déesse-Mère *Enk'Ai*, Réalité qui donne la vie à tout ce qui est, et non pas un concept philosophique ni une autorité céleste

Avoir
le regard clair
et la démarche
alerte !

abstraite. Pour les Maasaï, hommes ou femmes, que j'ai appris à connaître et à aimer durant toutes ces années, seul compte le fait de s'harmoniser intérieurement et intimement à un quotidien qui est multiple dans ses aspects et manifestations. Seul leur importe de coller au plus près à leur expression la plus sacrée de l'accomplissement individuel : « *Avoir le regard clair et la démarche alerte !* » reflétant l'extraordinaire liberté qui habite chacun et, avec elle, une attitude indépendante, franche et directe vis-à-vis des autres et du monde en général. D'où le fait que leur société se vive comme une réelle démocratie sans chef, à l'opposé de tout système de domination où prédominent les relations de commandement-obéissance. Peuple en permanence relié à la Terre-Mère et à *Enk'Ai*, ils ne reconnaissent de statut supérieur qu'à leurs *Iloiboni Kitok*, à la fois grands prêtres, médiateurs divins, prophètes et « hommes-médecine de très grande renommée ». Car, même si ces derniers ne peuvent décider à la place des femmes et des hommes accomplis, leur grand prestige et le respect supérieur qu'ils inspirent proviennent de leur pouvoir de prier *Enk'Ai* au nom de tous. Chaque homme et chaque femme a son propre chemin à suivre, mais afin de le connaître et ainsi ne pas empiéter sur celui de quelqu'un d'autre pour être complémentaire avec lui, il convient d'accomplir dans sa vie et en neuf étapes deux grands cycles initiatiques d'une durée respective de 25 à 30 ans.

Le premier, que je décris dans *Les neuf leçons du guerrier maasaï* (Jouvence, 2013), est celui de l'école de la vie qui permet de découvrir son chemin, faire l'apprentissage intérieur de la dualité, et finalement trouver l'harmonie et le bonheur sans avoir eu à les rechercher artificiellement ; le second est celui de la transmission sans coercition, dans la mesure où avec l'âge et la maturité, l'on est naturellement devenu l'exemple vivant de la façon dont les jeunes générations doivent se comporter. J'ai mis beaucoup de temps à comprendre, mais je crois pouvoir dire qu'aujourd'hui j'ai au moins une idée plus précise de ce qu'être Maasaï veut dire. C'est surtout à force de manquer de l'essentiel à chaque retour en France que j'ai fini par réaliser qu'être Maasaï

signifiait tout simplement être humain. Que me manque-t-il en effet de si fondamental à chaque fois que je reviens dans le pays qui est pourtant censé être le mien? Avant tout la chaleur humaine, dont je perçois l'absence comme résultant du déséquilibre et de la dualité; la générosité et l'art de l'attention à l'autre, dont j'attribue le manque à la montée des peurs; le sens de l'humour, distanciation par rapport à l'ego, dont la perte signale selon moi la rupture du lien sacré avec les énergies cosmiques; d'une façon générale, le bien-être auquel tend à se substituer la maladie généralisée.

L'éthique orale maasaï que j'ai faite mienne continue quant à elle, malgré l'encerclement négatif qui les menace outrageusement, d'être fondée sur la présence divine et l'amour de la vérité. La spiritualité qui nourrit chaque Maasaï leur inspire toujours aussi profondément le dégoût pour le mensonge, le faux témoignage et la convoitise, le respect dû aux parents et aux anciens, l'hommage quotidien à la beauté de la nature et à son enchantement, et enfin le constant remerciement individuel



à *Enk'Ai* pour les bienfaits autant que pour les épreuves personnelles sur terre.

Accepterez-vous de faire un pas, un tout petit pas, pour vous transformer à votre tour et quitter l'ère des poissons nageant en sens inverse, symboles de la dualité ? Dans la confiance totale et la joie d'Être relié, je vous livre ci-dessous quelques clés maasaï toutes simples pour y parvenir.

Être dans la Joie

La Joie naît de la joie aussi sûrement que la Tristesse naît de la tristesse, vous diraient les Maasaï. Ils l'appellent respectueusement *Encipai*. Pour eux, sans la Joie en soi on ne peut pas évoluer car elle est la condition même de l'existence et notre fondement à tous. L'avoir durablement en soi constitue par conséquent la première étape de toute véritable initiation. Rien d'étonnant à cela lorsque l'on réalise après coup que la *Joie* permet aux autres de s'ouvrir à la vérité de la vie, et pour soi, de recevoir à travers eux des directives intuitives ou ne fût-ce qu'une idée de ce qu'il conviendrait de faire. Des coïncidences de plus en plus fréquentes surviennent alors pour nous mettre sur la bonne voie, c'est-à-dire sur notre chemin. La Joie, c'est pour ma famille maasaï : l'unité, et il est intéressant de noter que l'ultime étape de leur premier cycle initiatique consacre la complétude – avec la révélation de l'*amour* qui finalement n'est rien d'autre que la Joie en conscience. Il aura juste fallu pour y parvenir, grâce à la légèreté de la vraie vie qu'est la Joie, avoir eu le courage de surmonter les dangers de la séparation et de la dualité. Lors des périodes inévitables de grand doute, les Maasaï cultivent à outrance le sens de l'humour pour retrouver le sourire si vital, continuant à prendre au sérieux ce qu'ils doivent faire tout en ne se prenant eux-mêmes jamais au sérieux.

La clé pour être heureux que j'ai fini par découvrir en vivant parmi eux, c'est aussi et avant tout de bien intégrer ceci : *Enk'Ai*, le Grand Tout, la déesse maasaï, œuvre à travers tous les hommes, et les pensées d'amour qui émanent continuellement de nos cœurs constituent son unique message. Il n'y a qu'à les accepter et à

remercier. La seule chose à faire pour vivre une vie harmonieuse est donc de se mettre en disponibilité, en harmonie avec l'énergie créatrice qui nous entoure, et de se laisser guider. Il est d'ailleurs merveilleux de noter une convergence fondamentale chez ces êtres libres et pacifiques entre la *vérité intérieure* (*Esipata*) qui est faite de joie pure, la *Joie elle-même* (*Encipai*) qui provient directement du cœur, et *l'amour* (*Enyorrata*) qui est le même pour tous. Pour eux, ces trois termes représentent une seule et même source à laquelle il est recommandé de s'abreuver sans compter.

La *vérité* consiste à ne pas calculer et à se laisser guider par les battements *joyeux* de son cœur pour *aimer* sans restriction : la *vie*, *l'autre*, tous les *êtres* de la création.

...ne pas calculer
et se laisser guider
par les battements
joyeux de son cœur...

C'est un état d'être facile à mettre en œuvre par tous.

À signaler toutefois une chose à éviter absolument : réserver votre amour à des personnes et le refuser à d'autres. Cela vous empêcherait de ressentir sa présence durablement en vous.

Enfin, *l'Encipai*, c'est aussi le constat que tout dans l'univers et sur cette terre fonctionne non seulement par paires, mais avec à la fois une énergie mâle et une énergie femelle, et que pour être heureux, il faut de toute évidence les deux. Chez les Maasaï où tout est cercle, de leurs villages à leurs bijoux en passant par l'ensemble de leurs rituels, l'on devient une personne entière le jour où l'on a réussi à s'insérer tout entier dans son propre cercle. Mais attention ! Pour parvenir à l'unité dans son propre cercle, seul le cosmos peut apporter l'énergie du sexe opposé. Ça se passe néanmoins automatiquement, à condition de ne pas vous être vous-même coupé de cette connexion vitale. Ce qui est invariablement le cas si vous vous êtes contentés de compléter votre cercle en vous reliant à une personne qui elle aussi cherche à compléter le sien. Avoir la Joie en vous vous aidera à cultiver la patience !

Accepter les difficultés

La difficulté existe pour vous rendre conscient de l'authentique sens de la vie humaine. Elle est là pour vous aiguillonner vers l'éveil, car vos frustrations vous permettront de vouloir vous

surpasser. Les Maasaï l'appellent *Osina Kishon* (la souffrance-don). Elle est en effet un don du ciel. Vous remercieriez sans cesse lorsque vous y serez confrontés car elle aura été placée sur votre chemin pour vous élever toujours plus haut ; qu'*Enk'Aï* non seulement vous fait un grand honneur mais vous donnera les moyens de la surmonter. Sachez que la difficulté trempe votre âme. C'est aussi parce que vous êtes en difficulté que vous pouvez sonder la puissance de votre foi, c'est-à-dire l'authenticité de votre engagement pour accomplir votre objectif, votre programme, votre chemin. Chaque moment dans la vie est un acte de foi. Il vous appartient seulement de l'accepter ou non.

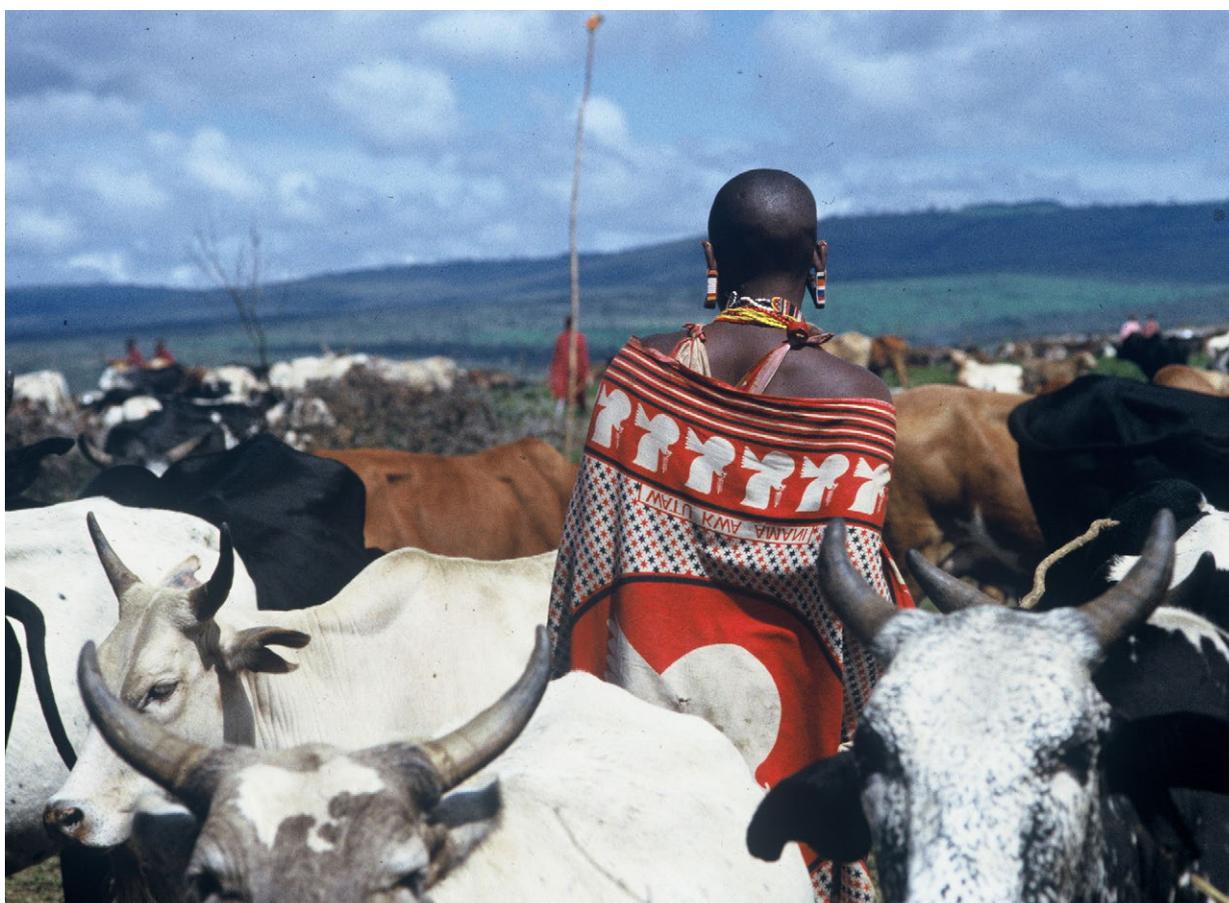
Sachez mes chers amis que j'en ai fait l'expérience et que je continue de le faire tous les jours. En faisant confiance à la Vie, je me suis rendu compte que je ressentais comme une force protectrice en moi et autour de moi, quoique je fisse. Les Maasaï n'ont cessé de me répéter ce que j'avais toujours pensé tout bas sans oser en parler : ou bien tu crois en *Enk'Aï* et en ses *enfants* (anges gardiens), et alors tu te sens protégé, intouchable ; ou bien tu désespères et tu tombes malade ! C'est vrai, je l'affirme, cette force protectrice inexplicable a toujours été à mes côtés dans les moments les plus périlleux, voire désespérés, et j'ai appris des Maasaï qu'il n'y avait qu'une seule chose à décider : laisser faire *Enk'Aï* pour être en accord avec elle. Est-ce la raison pour laquelle en moi, à leur contact, a toujours respiré l'infini, comme si j'avais détenu la vérité sans avoir eu à l'enfermer. Il est vrai aussi que pour obéir à une grammaire de l'équilibre entre différents éléments apparemment opposés et atteindre l'harmonie, ils ont su m'amener en douceur à fonctionner comme eux sans séparation, et à l'instar la Vie elle-même, en opérant, par paires, des mouvements de navette entre deux points, deux éléments, deux états, deux groupes, deux êtres, etc.

Homme et femme, droite et gauche, jour et nuit, aube et crépuscule, naissance et mort, Maasaï et non Maasaï, aînés et jeunes gens en phase d'initiation, ciel et terre, herbe et eau, espérance et désespérance, facilité et difficulté, monde visible et monde invisible, temps horizontal et éternité, rouge et noir, tous formant des paires qui s'alternent, s'opposent mais dépendent toujours les unes des autres. En un mot, ils m'ont appris l'essentiel de la

Vie, à savoir que l'interaction positive des contraires est vitale et que la dualité est tout simplement inséparable. À quoi bon dans ces conditions vouloir en vain retirer de toutes ces paires l'élément dont nous aurions l'orgueil illusoire de croire qu'il ne nous convient pas ou qu'il empêche notre bonheur ?

« Planter »

Dans la vie, tout est constamment changeant et nouveau. Pour s'adapter à ce qui est, il convient donc de garder en permanence en soi une grande simplicité, une grande ouverture ainsi qu'une certaine naïveté créatrice. Lors de « *la Plantation* » (*Eunoto*), la plus prestigieuse de toutes leurs cérémonies, le « *Planteur* » désigné « plante » un tronc d'olivier sauvage au centre de la maison des rituels. Elle symbolise la cohésion d'une génération mais surtout l'équilibre, la complétude et l'unité intérieure de chaque guerrier. Le « *Planteur* » et l'arbre « planté » constituent le rappel du Tout qui dissout toute forme de dualisme.



Les Maasaï sont des « *Planteurs* » non pas au sens physique du terme puisqu'ils ne cultivent pas mais dans leur intériorité. Ils ont l'humilité d'observer que la seule option possible de l'homme est de s'aligner sur la nature, et que le *bien-être* n'est pas lié à la seule nourriture que l'on mange, même si elle est importante. Qu'il a plutôt à voir avec le fait d'être heureux, d'être accepté, de rester humble, de se sentir libre parce que connecté sans effort à *Enk'Ai* et à la Terre-Mère, autant de choses qui proviennent du plus profond de soi et non de l'extérieur. J'ai appris à leur contact à respecter ce qui a toujours été en laissant la Création s'opérer. Et j'ai acquis la certitude que le Grand Tout ne laisse rien au hasard, que ce n'est ni vous ni moi, ni personne, et qu'Il ne nous abandonne jamais. Ce faisant, j'ai réalisé l'importance très concrète d'avoir des racines. Non pas pour des racines en tant que telles, mais pour les valeurs humaines aussi fondamentales que l'amour, la dignité, l'humilité et le respect qu'elles m'ont permis de faire croître en moi. Vous êtes co-créateurs, ne l'oubliez pas! Toute votre vie, vous aurez le choix entre « construire » ou « planter ». Beaucoup de ceux qui se sont perdus dans la finitude de la ligne droite (définition de la modernité selon Kenny) passent leur temps à s'occuper, à bâtir un univers extérieur, pour se fuir et s'empêcher de voir cette vérité en face. À l'image des Maasaï au contraire, je n'ai jamais pu faire autrement que de « planter ». J'ai parfois souffert de saisons creuses, de traversées houleuses ou de périodes orageuses comme vous avez pu le lire, mais, à la différence de la finitude d'une tâche, non seulement mon jardin intérieur n'a jamais cessé de pousser mais, en toute humilité, il tend de plus en plus à devenir le reflet de la Terre et du Cosmos où tout demeure éternellement et naturellement en croissance. La beauté du guerrier maasaï, malheureusement dépeinte au travers de l'image du guerrier folklorique, n'a jamais été que l'aspect extérieur de cette qualité-là : vivre debout avec cette fragilité de l'Être constamment en devenir mais jamais limité par des murs définitifs, et la reconnaître comme la seule susceptible de développer son humanité.

Toute votre vie,
vous aurez le choix
entre « construire »
ou « planter ».

Rechercher le bon ordre

Pour les Maasaï, il faut être prêt à se débarrasser de ses peurs, si l'on prétend vouloir se transformer et savoir qui l'on est réellement. Il faut être prêt à laisser faire les choses, à se laisser aller. Pas à se laisser aller au sens de n'en avoir plus rien à faire mais au contraire au sens de se débarrasser de ce que tout homme craint le plus : lui-même, pour redécouvrir la force du divin en lui et le laisser agir. Quoi qu'il arrive, ne jamais résister mais au contraire s'abandonner ! Oublier ses pensées, ses émotions, ses jugements qui causent les peurs. Les entraîner vers vos cœurs pour qu'elles se transforment en une vive énergie.

...se débarrasser

de ce que tout homme
craint le plus :
lui-même...

Ceux qui vous veulent du mal ne vous verront pas ou ne sauront même plus pourquoi ils vous voulaient du mal. Car *Enk'Aï* ne vous laissera jamais tomber, Elle aura toujours une solution pour vous, à condition que vous ayez une foi illimitée en elle pour qu'elle agisse à votre place. Elle vous enverra ses *enfants* (qui correspondent aux anges chez nous) pour vous seconder si besoin est. Il vous faudra tout simplement « être à l'écoute du bon ordre » (*aingoru enkitoo*), pratique courante de la plus haute importance chez ce peuple premier. Chaque être mûr s'y abandonne tout simplement et ce plusieurs fois par jour et a fortiori lorsque l'exige l'ici et maintenant, en faisant le vide en lui pour se connecter à *Enk'Aï*. En agissant ainsi, il trouve toujours le bon ordre car il ne doute pas qu'il recevra ses instructions et sa plénitude au travers du cordon ombilical qui le relie à elle.

Apprenez à observer en silence. Je reprends les mots merveilleux de Kenny dans la lettre qu'il m'avait écrite avant que je m'envole vers le Kosovo : *Enk'Aï* colore tout ce qui est jusque dans le moindre détail. Le réel est éternel, il est mouvant aussi et se vit dans le partage. Le bon ordre, vous le trouverez non pas dans les dogmes ni dans un horizon religieux vague et distant, mais dans la qualité de l'instant coloré par *Enk'Aï*. C'est une déesse bien vivante, pas un concept philosophique. La Réalité seule est féconde. Il suffit d'en adopter la couleur pour colorer sa vie et la

rendre efficace. La Réalité est le Bleu indigo du Paradis, le Nuage et la Pluie. La Réalité est Vivante, Humide et Fertile. *Enk'Aï* donne.

Placez-vous au centre de toute cette merveilleuse réalité et invariablement vous découvrirez le bon ordre. Vous n'aurez plus peur et vous recevrez. Et vous recevrez d'autant plus que vous aurez su prendre en compte à quel point la réalité est éminemment fragile, combien il faut en prendre soin. Pour les Maasaï, plus elle est fragile, plus elle atteint à la sainteté. En particulier, certaines périodes, certains âges tels que la vie d'une femme, la vie d'une maman, la vie d'un nourrisson ou encore les temps de transition où l'on a quitté l'ancien sans être encore entré dans le nouveau, sont intouchables, inviolables, sacrés au plus haut point parce que fragiles, sensibles et pleins de tendresse. Parce que c'est là que la réalité est le plus elle-même. Ce faisant, vous permettrez au Féminin sacré, à *Enk'Aï* qui est le Féminin par excellence, de triompher.

Dans la culture maasaï, l'homme et la femme pris séparément sont incomplets. Chacun ne parvient à l'unité et à la transcendance qu'en s'abreuvant à cette troisième catégorie : le Féminin sacré, « qualité » centrale de la vie où tout n'est qu'un.



L'énergie secrète des proverbes

Lors de mon premier séjour chez les Maasaï, je m'étais demandé pourquoi ils attachaient tant d'importance aux proverbes. Certes, je m'étais rendu compte que c'était à celle ou à celui qui parvenait le mieux à les énoncer au bon moment et dans le contexte approprié. Mais en même temps, j'avais vite pressenti qu'il y avait dans ces aphorismes autre chose qu'un simple sens social, aussi profond fût-il.

En découvrant quelques années plus tard que chez eux, la connaissance de l'être était essentielle si l'on voulait donner un sens à sa vie, et qu'ils étaient détenteurs d'une tradition orale précieusement conservée, je compris qu'ils avaient également et surtout un sens spirituel. À force de m'être intimement relié à eux, j'appris que les mots utilisés dans les proverbes vibraient à un taux très élevé et avaient une puissance illimitée ainsi qu'une vertu thérapeutique. Qu'ils permettaient à celle et à celui qui se les appropriait d'identifier et de dissoudre ses limites et ses points faibles. À une seule condition. Qu'elle-il soit au clair avec elle-lui-même, pas de différence entre le dire et le faire.

Meeta enkiteng olopeny

La vache n'a pas de propriétaire.

(Les vaches sont l'objet de dons si fréquents que le concept de propriété individuelle perd tout son sens)

Meeta emotonyi nemeiro ekenya

Il n'existe pas d'oiseau qui ne chante le matin.

(Demain est un autre jour offrant de nouvelles possibilités d'accomplissement, à condition de les vivre toujours au présent)

Medung'unoyu eng'udi tioitoi

Faire un bâton de marche
en chemin est impossible

(Met l'accent sur le fait de ne négliger aucun détail avant d'accomplir une tâche)

Erisio Il Maasai o Enk'Ai

Les Maasaï et Dieu-la Déesse sont égaux

(Si vous vous conduisez en Maasaï,
vous vous sentez en sécurité autant qu'avec Dieu-la Déesse)

Meetae naimutie kiret

Une aide n'arrive jamais trop tard

(Ne jamais désespérer!)

Edol enkongu enedol enkae

Un œil voit ce que l'autre voit

(Nous sommes tous égaux face à la vie)

Meisudoo olowuaru olkujita

L'herbe ne parviendra pas à cacher la bête

(L'hypocrite est vite repéré!)

Meeta oltungani oidim atamanya

eshumata olcani anaa emotonyi

Nul être humain ne peut vivre
tel un oiseau sur une branche

(Posséder individuellement la terre est contre nature, en jouir est le droit de tous)

Metii kirotet te tung'ani

Nul n'est le favori de personne

(Peu importe à quel point une personne vous aime,
elle ne pourra pas tout vous donner ni empêcher le malheur de vous accabler)

Inosa nijut enkutuk

Nourris-toi bien, mais n'oublie pas
de t'essuyer la bouche

(Dit pour décourager la vantardise des riches)

Meidip oltung'ani endapana enkiteng'enye

Nul ne peut se satisfaire
de la peau de sa seule vache

(D'où la nécessité de coopérer avec son entourage
et ainsi d'œuvrer au bénéfice de tous)

Meibok nkishu enkanyit

Le respect seul ne garantit pas
la survie du bétail

(Il faut avant tout suivre son centre et sa vision intérieure)

Meibor ng'eno lukunya

La sagesse n'a pas les cheveux blancs

(La sagesse n'est pas nécessairement une question d'âge)

Emunyak enkutuk nairo

Heureux celui qui possède une bouche qui parle

(Il ne faut pas parler pour ne rien dire, alors la parole est son meilleur allié)

Memut elukunya nabo eng'eno

Une seule tête ne vient pas
à bout de la connaissance

(La connaissance d'un individu est par essence limitée,
ce qui l'oblige à se mettre en relation avec l'autre)

Ekueniyie nkuk nkunuon

La braise se moque des cendres

(Vivre le présent est le plus important)

Meipurru enkishon

La bonne fortune ne rugit pas lorsqu'elle est là

(N'attends pas de l'entendre, car elle est déjà en toi !)

Miaru inkishu ilking'arana

Ceux qui ne font pas la paix n'ont pas de vaches

(L'unité est vitale pour atteindre son objectif)

Meitore tung'ani Enk'Ai

L'homme ne peut commander à Dieu-la Déesse

(Dieu détermine les destins individuels)

Keme baare neretisho

Subir des revers blesse, mais il aide aussi

Mme kwetita toki, barakinoto

Ce n'est pas le faire vite qui compte,
c'est le faire bien

Miany oledukuya eaku olesiadi

nemiany olesiadi eaku oledukuya

Le premier peut être le dernier,
et le dernier à son tour le premier

Miari ayiani

Tu ne peux arrêter ce qui t'arrive

Iyiolo ening'uaa nimiyiolo enilo

Tu sais d'où tu viens mais tu ignores où tu vas

Enya enkop enkima neing'uari erashe

La terre entière aura beau brûler,
il en restera toujours quelque chose

Melang'i inkirragat

Tu ne peux pas passer au-dessus
de ce qui t'est destiné

Kingas olemaayi nikintoki oleng'eno

Nous gagnons la connaissance
après avoir été longtemps ignorants

Derrat imba edede

Tout sujet peut être débattu
à condition qu'il repose sur la vérité

Xavier Péron est un expert des peuples premiers. Enseignant-chercheur en anthropologie politique, ancien maître de conférences à La Sorbonne (Paris 1) et à La Réunion, il est l'auteur de nombreux ouvrages sur les Maasaï, une ethnie d'Afrique de l'Est avec laquelle il entretient un lien privilégié.

Son nouveau livre (éditions Jouvence, avril 2013) s'intitule : *Les neuf leçons du guerrier maasaï* (suivi de : *Les clés de la spiritualité masai*). Dans ce livre autobiographique, Xavier Péron vous entraîne sur un parcours initiatique qui a duré plus de 30 ans. À la fin d'un long séjour au cœur du pays maasaï, un « guerrier pacifique », Kenny Matampash, décide de lui enseigner la sagesse de son peuple. Et c'est au travers de son expérience de la vie quotidienne, dans laquelle viennent s'immiscer des histoires extraordinaires, que Xavier Péron va être initié aux neuf leçons du guerrier maasaï. Du fin fond du Kenya au bout de la Bretagne, de Paris à l'île de La Réunion, en passant par le Kosovo en guerre, l'auteur va traverser des épreuves qui seront autant d'invitations à la sagesse et à l'épanouissement personnel.

www.xavierperon.com



Barge sur le fleuve Congo.

Photo Guillaume Jan

ARRIVÉE À KISANGANI

par Guillaume Jan

En 2008, Guillaume Jan a traversé l'Afrique d'est en ouest, de Zanzibar à Kinshasa, avec son bic et son Kodak. Il en a tiré un récit, *Le Baobab de Stanley* (éditions François Bourin, 2009), où il raconte son quotidien de voyageur solitaire au cœur de ce continent toujours mystérieux. Dans l'extrait qui suit, il arrive à Kisangani, au milieu du fleuve Congo, où il devra attendre le départ (quotidiennement reporté) d'une barge pour continuer sa descente du fleuve. Il y rencontre plusieurs personnes, dont Belange, qui deviendra sa femme quelques années plus tard.



[...] Sur l'autre rive, la grande ville semble couverte de moisissures. Je prends place dans l'embarcation rapiécée, les fesses mal calées sur mon sac en lambeaux, les genoux sous le menton. Au milieu du fleuve, le moteur tousse, puis s'arrête : panne sèche ! La pirogue surchargée dérive comme une brindille, le courant est encore fort par ici.

– Benjamin ! appelle le piroguier, de toutes ses forces, en direction de son collègue qui devrait bien voir que nous sommes en mauvaise posture.

Mais Benjamin n'entend rien, il est occupé à lire la Bible, à l'ombre d'un palmier.

– Benjamin ! BENJAMIN !

Tout le monde s'époumone, et les mamans s'affolent en serrant leur progéniture dans leurs bras : chahutée par les remous, la coque de noix commence à prendre l'eau.

– BEN-JA-MIN !

Cette fois, Benjamin nous entend. Il saute dans sa pirogue et vient nous remorquer à bon port.

Sur le débarcadère, l'ambiance est électrique, malgré la chaleur. Quelques enfants font les yeux ronds et répètent Muzungu, en swahili, à mon passage – ou bien Mundélé, puisqu'on parle aussi lingala à Kisangani... Je repère la sortie malgré la poussière et les fumées d'ordures brûlées, au milieu des cris et des relents de poisson. Les façades sont délabrées, leurs fissures sont envahies de mauvaises herbes. Kisangani est la troisième ville du Congo (ou la quatrième, les statistiques ne sont pas très fiables), il n'y a pas une voiture à l'horizon : la barge qui devait livrer l'essence est en retard, le carburant est rationné. On se déplace à pied. Ou à vélo. Un cycliste s'arrête devant moi, il a confectionné un siège en mousse sur son porte-bagages, recouvert d'un joli tricot de laines multicolores.

– Oh, *Mundélé* ! Taxi ?

– D'accord. Il y a des hôtels par ici ?

Nous slalomons entre les nids-de-poule. La ville a peut-être été belle, il n'en reste qu'une défiguration. Les murs sont grêlés d'impacts, les bâtiments ravagés par la guerre – quand s'est-elle terminée, déjà, cette guerre ?

– En 2002, il y a cinq ans, me répond le pédaleur.

Depuis, c'est comme si rien n'avait été fait pour reconstruire Kisangani. Comme si ça n'en valait pas la peine.

– Et qui faisait la guerre, au juste ?

– Les Tutsis rwandais se battaient contre les Ougandais, et nous nous battions contre eux. Ils voulaient nous voler le territoire. Tout le monde souhaite contrôler cette zone, car il y a beaucoup de diamants. Encore aujourd'hui, les Rwandais continuent la guerre pour mettre leurs mains basses sur la région.

Il s'arrête, couvert de sueur, devant un mur décoré de tessons de bouteilles.

– C'est ici !

Derrière le mur, un petit jardin. Le gardien, un vieux souriant, me montre une chambre blanche, meublée d'un lit à charmants

baldaquins, avec un bureau en bois verni et un baquet d'eau. Je vide mon sac, lessive générale. Puis je me rends chez Abeli, puisque j'ai retrouvé son adresse au fond de ma poche, dans ma liasse crasseuse de billets de cinq cents francs : j'arrive sur une minuscule place plantée de trois cocotiers, en triangle, reliés par des fils à linge. Abeli est assis sous l'un d'eux, sa femme Élisée termine la vaisselle, accroupie devant sa bassine.

– Bonjour !

Ils attendaient mon arrivée, Victoire les avait fait prévenir par « la phonie », la liaison radio, le seul moyen de communication à fonctionner dans la forêt. Abeli m'invite à entrer dans l'unique pièce, sans fenêtre ; il branche les deux ventilateurs et allume la télévision, pour l'ambiance, pour l'animation, pour dire : « On a ça. » Trois poules couvent leurs œufs derrière le canapé.

– Installe-toi comme si tu étais chez toi, dit Abeli.

Il porte une petite barbiche, soigneusement taillée, et des lunettes d'intellectuel. Il est infirmier de formation, mais il n'y a pas de travail à Kisangani. Alors il attend. Il aimerait avoir des livres sur la médecine tropicale, pour étendre ses connaissances, au moins pour ne pas perdre celles qu'il a acquises à l'université.

– Tu prévois de rester longtemps à Kisangani ?

– Deux ou trois jours, au plus. Le temps de trouver une pirogue pour continuer la descente du fleuve.

– D'ici, il vaut mieux prendre une barge. Ça va plus vite et c'est plus sûr.

Plus sûr ? Allons voir. Il y en a une d'amarrée au port fluvial, je descends la jauger. Ce sont en fait trois grosses péniches, liées à un pousseur par des câbles d'acier rouillés. Sur les trois ponts, c'est une ville qu'on a édifiée, un camp de réfugiés, une agora de la misère. Des dizaines de familles sont entassées, protégées du soleil et de la pluie par des bâches suspendues à des piquets de bois, en marquises. Elles ont posé leurs nattes sur le métal gondolé en attendant le départ de l'embarcation et se serrent davantage quand arrivent de nouveaux passagers. La

foule est compacte, brute, tapageuse ; elle m'inquiète un peu. Je m'approche quand même de la passerelle – une planche fendue, à peine plus large qu'une chaise. Le bateau est baptisé *Kotakoli*.

– *Mundélé!* Vous montez ?

Le militaire qui m'aborde porte un pantalon de treillis et un tee-shirt bleu. Il me serre la main chaleureusement.

– Je me présente, lieutenant Aimé Nzembo. Je suis du voyage, je rentre à Kinshasa. Venez, je vais vous montrer ma parcelle.

Il m'emmène jusqu'à sa « parcelle », encombrée de provisions et d'ustensiles de cuisine. Avec lui, sa femme, sa sœur, sa nièce et son neveu Gédéon, qui lui sert de boy. Je demande :

– Savez-vous quand est prévu le départ ?

– Non, on ne sait pas. Ça fait déjà longtemps qu'on attend.

– Combien de temps ?

– Quatorze jours. Je vous fais visiter ?

Le labyrinthe est parsemé de pièges, comme un parcours du combattant. Il faut enjamber cochons et chèvres, contourner une mère en train d'allaiter, longer un bord rendu glissant par la pisse des bêtes ou des restes d'huile de palme. Quelques macaques en laisse, des perroquets gris aux ailes rabotées au coupe-coupe, des tortues sombres et même un petit crocodile : c'est l'arche de Noé ! Les cales sont chargées de troncs d'arbre larges comme des ronds-points. Il n'existe plus de navires réservés aux passagers dans ce pays en débandade, les voyageurs doivent se jucher sur les bateaux de marchandises. Le lieutenant Aimé me présente à ses compagnons de régiment, je discute avec le lieutenant Timothée. Il porte un foulard en tissu léopard autour de son mince filet de voix.

– Je ne sais pas ce qui m'arrive, ma voix est en train de disparaître. Peut-être est-ce un cancer...

– Vous souffrez ?

– Non, pas du tout. Seulement, au combat, pour donner des ordres, ça devient de plus en plus compliqué.

Je repars, les mains dans les poches. J'ai trouvé mon embarcation – à défaut d'être sûre, elle est exotique. Les voyages, ce n'est pas si compliqué.

Une main se pose sur mon épaule.

– Bonjour. Vous avez votre permis de séjour ?

C'est un jeune agent de la DGM (la Délégation générale des migrations, c'est-à-dire la police des voyageurs, *ndlr*) qui m'alpague. Pas moyen de discuter avec lui, même en lui proposant d'aller boire une Primus. Il m'emmène au poste, un bâtiment en bois miraculeusement épargné par la guerre. Tous les regards se fixent sur moi quand nous arrivons, les conversations se suspendent. Le jeune agent me fait asseoir devant le chef, un gros moustachu à lunettes. La surface de son bureau est vide, à l'exception d'une brochure d'information sur les dangers de l'alcool et d'un fanion aux armes de la DGM sous lequel est inscrit : « Courtoisie, Honnêteté, Fermeté. »

– Papiers, visa, motif du séjour !

Il est bien rôdé, le chef. Ça se voit. Il alterne paroles mielleuses, courtoises, et gestes de fermeté, pour impressionner. Il doit même croire qu'il est habile. Ses yeux vitreux, ses doigts gourds et son haleine forte trahissent sa faiblesse pour la boisson. Son prénom, José, est inscrit sur la poche de sa chemise. Il me tend un formulaire à remplir.

– Vous êtes étudiant ?

– C'est-à-dire que...

– Il faut toujours dire que vous êtes étudiant. Ça permet d'éviter les ennuis.

Puisque nous sommes dans la confiance, j'en profite pour lui demander à qui s'adresser pour obtenir une prolongation de visa, le mien risque d'expirer avant mon arrivée à Kinshasa.

– Faisons-le ici. Je vais ouvrir un dossier que je transmettrai au service compétent.

Il sort une vieille pochette de son tiroir.

– Vous voyez. On va mettre tous les documents là-dedans. Et vous pourrez récupérer votre visa demain à quinze heures.

– Merci.

– Si vous voulez vraiment me remercier, vous pouvez me glisser un billet, par exemple dans cette revue.

Et il me rapproche discrètement la brochure antialcoolique.

Lorsque je quitte le bureau, le jeune agent me met de nouveau la main sur l'épaule.

– Tout à l'heure, vous m'avez dit que vous vouliez me payer une Primus. Vous pouvez toujours me donner l'argent, je la boirai après...

La nuit s'approche, je traverse la ville vert-de-gris à l'arrière d'un vélo-taxi – on les appelle « *tolekas* », ici. Sur mon siège en mousse, j'écoute les grincements de la selle, la rumeur d'un marché, les piailllements d'oiseaux; les prêches enflammés des pasteurs et les battements de mains des fidèles; des airs de rumba, crachotés par la radio, quelques rares motos et les tsss tsss que fait mon tolékiste pour avertir les piétons. Les femmes portent leurs achats du jour sur la tête, en tiare. Nous passons devant des boutiques aux devantures peintes à la main : Quincaillerie La Lumière, La Renaissance Couture, Téléphones Grâce à Dieu, Boucherie Dieu Tout-Puissant.

Au dîner, Abeli me raconte ses années d'études, combien il s'est battu pour obtenir un diplôme d'infirmier et acquérir des connaissances solides, scientifiques, imparables. Ce qui ne l'empêche pas d'aller voir les sorciers de temps en temps. – Ils ont toujours beaucoup d'influence. Je connais des médecins qui vont se faire féticher pour accéder à un meilleur poste, ou pour évincer un rival.



Ce matin, je me promène avec Abeli et Kassongo, son neveu. Il a vingt ans, il est plus ou moins étudiant et il sort des phrases pince-sans-rire, comme les Anglais. Je lui ai demandé de nous amener au « *cyber de la Poste* », il paraît que je pourrai y consulter ma messagerie internet.

Je prends des nouvelles du pays, je raconte mes dernières anecdotes. Vue d'Afrique, la France me fait penser à une belle voiture conduite par des passagers pas contents, qui râlent. Tout le contraire d'ici : rien ne marche, mais on garde le moral. Kassongo trouve extraordinaire de pouvoir communiquer si facilement avec le monde, il me demande de lui créer une adresse électronique. Ensuite, nous marchons dans la rue des diamantaires, bordée de comptoirs décorés de fausses pierres précieuses.

Au bureau des visas, dans la salle d'attente, une jeune femme me demande si je suis marié :

– Non.

– Voulez-vous m'épouser ? Je vous ferai plein d'enfants, les Congolaises sont fertiles, vous savez.

Mais voilà mon tour. Dans le bureau, je trouve un autre *Mundélé*. Ça me fait drôle de voir un Européen. Il a les cheveux emmêlés dans sa casquette, une barbe de dix jours et son débardeur est rouge de la terre africaine. Visiblement, il a beaucoup transpiré dans la journée.

– Salut ! Moi, c'est Célian.

Il est français !

Nous nous racontons nos périples en attendant nos passeports, qui sont « presque prêts ». Célian arrive tout juste de Bunia, à la frontière orientale. Il vient de parcourir six cent cinquante kilomètres en trois jours de piste infernale. Il s'est embourbé vingt fois, des Pygmées sont venus pousser son 4x4 pendant une journée et, quand il a voulu les payer pour les dédommager, les petits hommes lui ont répondu :

– Non merci, de l'argent on n'en veut pas. On préférerait des bananes.

Nous discutons longtemps, en dérivant de bar en bar. Quand nous quittons la dernière terrasse, la ville est devenue presque muette, à l'exception des croassements obscènes des grenouilles, du cricri des grillons et des tsss tsss des derniers *tolekas*. Deux

jolies filles nous suivent, de loin, elles n'ont pas vingt ans. On dirait bien qu'elles ont repéré les deux Blancs de Kisangani.

– Elles croient que vous êtes hommes d'affaires et que vous avez beaucoup d'argent, nous met en garde Kassongo. Méfiez-vous!

Quand elles s'approchent, en nous décochant de redoutables œillades, Abeli les chasse énergiquement, comme des chiens. Elles disparaissent dans le noir. Mais dix minutes plus tard, après que j'ai salué tout le monde et que je rentre à mon hôtel, je les entends à nouveau dans mon dos. Elles reviennent à la charge.

– Massage ? Massage ?

– Non, merci bien, je n'ai pas mal au dos.

Je ne sais pas les envoyer promener comme Abeli. Elles insistent, je marche plus vite. Elles sont ralenties par leurs talons hauts sur le sol incertain, j'arrive à marquer ma distance. Arrivé à l'hôtel, je tambourine sur la porte close. Personne ne vient m'ouvrir. Quand les deux filles surgissent au coin de la rue, je me résous à escalader le mur, en évitant les tessons de bouteilles. Je saute de l'autre côté, dans la cour. Sauvé ! Je ris tout haut, elles aussi. Je leur souhaite une bonne nuit.

– À demain, répondent-elles, pas découragées.

Le gardien continue de roupiller sous le manguier : il n'a rien entendu.

Assis devant le bureau verni de ma chambre, j'écris des lettres que je déchirerai demain, je dessine des animaux sauvages sur mon carnet, je fais n'importe quoi, mais je me sens bien dans cette Afrique imprécise, où tout peut arriver, où tout arrive. Je suis à la moitié de mon voyage, j'apprends à m'accorder avec les usages de l'Afrique, même si je ne les comprends pas toujours – on reste discuter des heures avec un inconnu sous le soleil furibond, on ne laisse aucune prise au temps, les choses se feront si elles doivent se faire. Parfois, j'aimerais me fondre complètement dans le paysage, sans ma peau de Mundélé qui fausse beaucoup de choses. J'aurais peut-être, alors, l'angoisse de la misère, le désarroi des espoirs perdus depuis trop longtemps, ou une rancune amère contre l'Occident ?



Sur le quai, devant la barge, je retrouve la même ambiance débraillée qu'au premier jour. Mais j'y ai mes repères, maintenant. Je grimpe sur l'étroite passerelle, je serre quelques mains, j'enjambe les paillasses jusqu'à celle du lieutenant Aimé. Il est en train d'ôter son uniforme militaire et de délayer ses rangers. Déçu.

– On croyait que la barge partait aujourd'hui, alors nous nous sommes mis en tenue. Mais ce n'était qu'une rumeur. Par contre, le départ aura lieu demain, je le tiens de source sûre...

Il met son poing dans une de ses rangers et commence à la passer au cirage, en écoutant les nouvelles de la guerre à la radio. Il s'arrête parfois, lève la main pour faire silence et secoue la tête, dégoûté.

– On n'arrivera jamais à la paix de cette manière.

Il rentre du front de l'Est, avec une trentaine de collègues de guerre – ils n'ont pas d'autres moyens de transport que cette barge rouillée. Ils sont partis du Kivu voilà trois semaines et n'arriveront pas à Kinshasa avant un mois. Je partage quelques bananes avec la troupe d'Aimé, il va me dégager un espace pour voyager avec eux.

Reste à acheter mon titre de transport. Je fais la queue devant trois bureaux différents. Dans le dernier, le fonctionnaire est en costume trois-pièces. Il me demande ce que je pense de la vie politique française, il aimerait savoir quel sera l'avenir du Parti socialiste, c'est une vaste question, il cite le nom de quelques ministres, en évalue les qualités et les défauts. Vingt minutes de discussion plus tard, je ressorts avec mon ticket. Un ticket aléatoire, un bout de papier qui ne garantit pas l'arrivée – des barges échouent régulièrement sur des bancs de sable ou coulent lors des tempêtes. Les victimes se comptent par dizaines, parfois par centaines. En bas des escaliers, je croise un agent en chemise bleue.

– DGM du port, vous avez rempli le formulaire ?

- Oui, oui, tout est en règle, j'ai vu vos collègues en ville.
- Ah oui, mais ici c'est la DGM du port ! Ce n'est pas la même chose. Si vous voulez me suivre...

Je palabre longtemps pour ne pas y laisser trop de plumes. Il arrive que des touristes rentrent plus tôt que prévu de leur voyage en Afrique, complètement fauchés, pour avoir versé toutes les « motivations » qu'on leur demandait.

Ici, les touristes ne sont pas nombreux.

Je monte à l'arrière d'un *toleka*, direction chez Abeli, c'est là que je dormirai cette nuit. La selle couine et le tolékiste doit freiner avec les semelles de ses sandales dans les descentes. Il est étudiant en droit et me fait un cours d'histoire congolaise, tout en pédalant.

– Le responsable de la décomposition du pays, c'est Mobutu ! Quand il est arrivé au pouvoir, en 1965, l'économie laissée par les Belges fonctionnait encore. Puis, il a placé ses amis à la tête des entreprises. À partir de là, tout s'est gâté.

– Combien de temps est-il resté au pouvoir ?

– Trente-deux ans ! Un règne de trente-deux ans ! Et qu'a-t-il fait, à part rebaptiser le Congo en Zaïre ? L'inflation et la misère se sont installées, les étrangers ont continué d'acheter nos ressources naturelles à bas prix. Et quand la population s'est rebellée, à la fin des années 1980, il a ordonné de tirer dans la foule.

– Mais, Mobutu est mort depuis dix ans...

– Oui, mais pour quel changement ? Nos dirigeants sont encore liés avec les entreprises étrangères. Et les entreprises étrangères, ce qu'elles veulent, c'est continuer de soutirer nos richesses ! Ce sont elles qui règlent notre sort. Et ceux qui ne veulent pas se soumettre sont assassinés. C'est ce qui est arrivé à Patrice Lumumba, notre premier dirigeant, après la décolonisation. Ensuite les Blancs ont mis Mobutu au pouvoir. Lui, il obéissait bien, alors ils l'ont gardé. Puis c'est Laurent Désiré Kabila qui s'est fait assassiner en 2001. Il voulait que les ressources naturelles soient mieux partagées avec les Congolais.

Dans la nuit, vers quatre heures, j'entends la voix de Pacific, un autre neveu d'Abeli. Le téléphone coûte deux fois moins cher à cette heure, alors il en profite pour appeler ses amis. Puis un chant limpide, léger, s'élève avec les premières lueurs de l'aurore : c'est Élisée qui répète ses cantiques religieux. Je me laisse bercer un moment par ses vocalises, avant d'aller faire ma toilette au fond de la cour. Là aussi, il faut y aller avec sa bassine, et le cabanon sert également de latrines : des dizaines d'asticots blancs se contorsionnent sur le sol, ils avancent leurs petits corps avec des mouvements d'accordéon. Ils s'approchent furieusement de mes doigts de pieds, on ne reste pas se pomponner très longtemps dans les salles de bain congolaises.

C'est dimanche. Aujourd'hui, toute la famille va à la messe. Mais chacun dans un culte différent. Il existe deux cents églises à Kisangani pour sept cent mille habitants. Et de nouvelles chapelles se créent tous les mois : les Assemblées de Dieu, le Ministère du combat spirituel, l'Église apostolique du Congo, la Lumière du monde, la Lumière illuminante du monde, etc. Il y a foule devant chacune.

– Pourquoi avez-vous autant d'églises ?

– C'est à cause de la pauvreté, répond Abeli. Beaucoup espèrent devenir riches en se faisant pasteurs.

Abeli a enfilé sa belle veste, un peu trop large aux épaules – la plupart des hommes portent des costumes de pauvres, mal taillés, et les femmes cachent leur misère sous des pagnes colorés. Il est neuf heures, cinq cents personnes sont massées dans ce hangar aménagé, avec des ventilateurs, du gravier blanc au sol, de longues rangées de chaises en plastique, un orchestre complet, un service d'ordre et des « anges gardiens » chargés de contenir les femmes lorsque la transe religieuse les rendra hystériques. Le pasteur fait son entrée, dans une mise en scène clinquante. Il porte un costume cintré à rayures, comme Al Capone, des chaussures de marque, des bagues et une grosse montre – la panoplie du parvenu, de l'escroc en col blanc. Il se lance dans un prêche enflammé sur les deniers du culte : « *Il faut donner à l'église* », « *Donner ne doit pas être entravé par la pauvreté* »,

« Ce que vous donnez, Dieu vous le rendra au centuple, c'est écrit dans la Bible ». Il tombe à genoux, sa voix n'est plus qu'un murmure, puis il se relève et commence à scander de nouvelles injonctions, crescendo, accompagné par les nappes de synthétiseur.

Les fidèles sont hypnotisés par son discours et fouillent dans leurs poches pour verser leur offrande. « *Merci Seigneur, merci Jésus* », fait le pasteur.



– La barge larguera les amarres demain à l'aube, assure le lieutenant Aimé.

Je suis prêt. Il me reste à acheter quelques provisions, une natte, de l'eau potable... Nous négocions tout ça au marché et puis la lumière est belle, je décide de faire quelques photos. Je confie le sac des provisions à Kassongo, je sors mon appareil et cadre une scène de la vie ordinaire, trois garçons vêtus comme des princes au milieu des ordures éparpillées. Aussitôt, deux énervés me sautent dessus, à bras raccourcis. Leurs gestes sont désordonnés, leurs haleines puent l'alcool.

– Oh là ! Du calm...

Le plus gros m'arrache mon appareil photo et m'aboie dessus.

– Sécurité de l'État ! Interdit de photographier à Kisangani !

En quelques secondes, la foule du marché s'attroupe autour de nous et je perds de vue Kassongo. La clameur monte, un policier en uniforme jaune accourt et donne de violents coups de matraque pour disperser les curieux. Le gros dégaine son téléphone portable pour appeler son chef. Il lui dit qu'il a intercepté un individu suspect qui filme la ville. « Bien chef, certainement chef, mes respects chef », et il raccroche.

– On va vous emmener pour interrogatoire.

– Où ça ?

– À l'anère !

L'autre énervé intercepte un *toleka* et ils m'escortent tous les deux sur leur moto pour la séance de torture. En partant, j'aperçois Kassongo bousculé par deux policiers. Je lui crie :

– Ils m'emmènent à l'anère !

Puis, au tolékiste :

– C'est quoi, l'anère ?

– L'Agence nationale de renseignement, A.N.R.. Ils ont beaucoup de pouvoir, ils dépendent de la présidence.

– Oh la la ! Mais qu'est-ce qui va se passer ? Je n'ai rien fait, moi...

– On ne sait jamais ce qui va se passer, avec eux. Ce sont des abrutis.

Nous roulons loin de la ville jusqu'à un bâtiment austère comme un pénitencier. Le ciel est cadencé par d'épais nuages noirs, l'orage du soir va bientôt éclater. Le gros me fait entrer dans un bureau sinistre, aux murs couverts de crasse brunâtre. Des piles de papiers, un vieux magnéto à cassettes et deux tables en face-à-face. Je m'assois sur une chaise, entre les deux. Le gros s'appelle Gilles. Son collègue, « Monsieur Chance », arrive quelques minutes plus tard, avec Kassongo.

– Votre ami a dissimulé des documents, me dit-il.

– Allons bon... Quels documents ?

– Je ne sais pas, il a voulu cacher un sac plastique blanc, vous allez nous dire ce qu'il y avait à l'intérieur.

– Ah ! Des sardines à l'huile et des bouteilles d'eau.

– Il y avait sûrement autre chose. Vous allez parler !

Les policiers montent à l'étage avec Kassongo.

– Où l'emmènent-ils ?

– Au gnouf, répond Gilles. (Je me demande où il a appris ce mot.)

Puis Monsieur Chance entame mon interrogatoire. Comment je suis arrivé là ? Quelle est ma mission ? Pourquoi je photographie le marché ? Quelles sont mes relations avec les rebelles du Kivu ? etc. Il rédige soigneusement les questions, à la main, et note

aussi scrupuleusement les réponses, de sa belle écriture, avec quelques fautes d'orthographe que je lui fais corriger de temps en temps. Un gecko se promène sur le mur, quelques araignées descendent du plafond, ma chaise grince. Gilles s'est endormi sur l'autre table, la tête dans les coudes. Il ronfle. Il ne se réveille même pas quand l'orage pétarade. Mais la pluie est si forte qu'elle entre dans la pièce, par les trous du toit, par la fenêtre sans carreaux, et Monsieur Chance lui donne un coup de règle sur la tête pour le réveiller :

– Lève-toi et déplace le radiocassette, il va prendre l'eau.

Quand tonne le coup de grâce, c'est toute l'électricité du bâtiment qui saute. Monsieur Chance sort deux bougies du tiroir, l'interrogatoire peut continuer. Il me pose la même question, pour la dixième fois :

– Qu'y avait-il dans le sac blanc ?

– Des sardines et de l'eau, rien d'autre.

À ce moment, mon téléphone sonne. Je décroche, c'est Célian :

– Salut ! Ça va ? Tu fais quoi ce soir ?

– C'est-à-dire que là, je viens de me faire arrêter par les services de sécurité, je ne sais pas trop combien de temps ça va prendre.

– Tu es où ?

– À l'ANR.

– C'est quoi, l'anère ?

Monsieur Chance m'arrache mon portable et l'éteint. Gilles, qui est bien réveillé maintenant, me demande de vider mes poches. Les deux agents feuilletent mon carnet où j'ai noté toutes les rancœurs de la population.

– Vous êtes venu faire de la politique ? Ou bien vous êtes journaliste, c'est ça ?

– Mais pas du tout, où allez-vous chercher tout ça ? C'est mon journal intime.

Les questions reprennent, Monsieur Chance en est à la onzième page de son compte rendu, son imagination commence à se tarir. Quand il sort téléphoner au chef, Gilles se penche vers moi :

– Vous savez, si vous me versez 500 euros, je vous laisse sortir sans difficulté...

La nuit est tombée depuis longtemps, l'interrogatoire continue. Je commence à fatiguer sur ma chaise inconfortable, voilà cinq heures que je n'ai pas bougé. Monsieur Chance écorne les pages suspectes de mon carnet, il s'arrête soudain devant le nom et l'adresse du commandant du Maman Benita, le bateau qui m'a fait traverser le lac Tanganyika à la frontière tanzanienne.

– Guillaume Kayumba Mozindo ! Vous le connaissez ?

– Oui.

– Il vient de mon village ! Il fallait me dire que vous étiez son ami...

Le planton vient frapper à la porte, pour nous avertir qu'un *Mundélé* voudrait « voir le prisonnier ». Célian ! Il a retrouvé ma trace ! J'entrevois le bout du tunnel. Au même moment, Monsieur Chance reçoit un appel de la direction centrale.

– Le ministre français des Affaires étrangères vient signer des contrats de coopération en fin de semaine, lâche-t-il, après avoir raccroché. Il ne faut pas qu'on ait d'ennuis avec la France. Donc on vous libère.

– Et Kassongo, vous le libérez aussi ?

– Lui, il reste.

– Ah non ! Je ne pars pas sans lui.

Il est vingt-trois heures, nous sommes tous réunis chez Abeli. La tension se relâche, nous ne savons pas trop à quoi nous avons échappé, Kassongo et moi. Nous n'en menons pas large. Célian raconte des histoires d'étrangers emprisonnés dans le seul but de faire pression sur leur État. Abeli ajoute :

– Les Congolais peuvent toujours s'arranger pour sortir de prison, s'ils payent une grosse somme. Seuls les pauvres restent enfermés. Je ne sais pas comment ça se passe avec les étrangers...

Je suis de plus en plus pressé de quitter Kisangani.



Pour être certain de ne pas rater le départ de la barge, je vais déposer mon sac sur le *Kotakoli* – Aimé m'a juré que l'on partirait d'une heure à l'autre. Je monte me faire confirmer l'information auprès du commandant. Il me reçoit à sa porte de sa cabine, un cigare à la main.

– Oui, on attend toujours le carburant. Si nous sommes livrés ce soir, nous quittons demain.

Seul *Mundélé* à bord, et de surcroît rescapé de l'ANR, j'ai désormais un statut de star sur la barge. Partout où je passe, je serre des mains, je claque des paumes, on me réserve les meilleurs sièges, on me fait goûter les petits plats, du boa séché par exemple, les filles me font des sourires enjôleurs – le retour à l'anonymat parisien sera rude ! Le lieutenant Aimé me présente sa sœur, une grosse dondon avec du poil au menton.

– Je vous la donne, si vous voulez. Vous pouvez l'emporter en France !

La sœur acquiesce.

– Elle accepte ! Elle accepte ! s'écrie-t-il.

Et tout le monde éclate de rire, un rire généreux, communicatif. Ils me font une place pour mon sac sous un coin de bâche. Ils sont contents, je suis content, tout le monde est content.

Le cyber de La Poste est tout près du port, j'y retourne pendant les heures chaudes. Aujourd'hui, la boutique est tenue par une jeune femme élancée, une jolie liane aux dents blanches. Elle a de longs cils délicats et un cou de cygne, elle s'appelle Belange. Elle a vingt-trois ans et termine ses études de gestion.

– Mais tu sais, ici, les diplômes, ce n'est pas comme en Europe. Il faut payer pour les obtenir.

Elle a, posé devant elle, un cahier de brouillon noirci d'écritures penchées.

– C'est toi qui écris comme ça ?

– Oh, ce sont des petites histoires. Il n'y a pas beaucoup de clients au cyber, je fais ça pour passer le temps.

Elle me tend le cahier, la première phrase dit : « La beauté, c'est une somme d'éléments si harmonieux qu'on ne peut rien y ajouter, ni rien enlever, ni rien modifier. »

– C'est une histoire d'amour entre une Congolaise et un Blanc, bredouille-t-elle.

Elle sort de son pupitre un autre cahier. Toujours la même écriture penchée, sans ratures, qui romance sa vie au bord du fleuve.

– Je raconte tout ce qui change au Congo, l'électricité, les communications, Internet, les enfants qui ne veulent plus habiter dans les villages, les traditions qui s'évadent.

– C'est du sérieux, alors !

– Oui. Mais je parle aussi d'amour. Et de sexe. Il faut toujours parler de sexe dans les livres, sinon on s'ennuie.

Guillaume Jan a publié en 2009 *Le Baobab de Stanley* (Éditions François Bourin), dont est extrait le présent texte, et en 2011 un premier roman intitulé *Le Cartographe* (Éditions Intervalles).



La barge Kotakoli, à quai à Kisangani. Photo Guillaume Jan

LE PÉPÉ

par **Christoph Chabirand**

Le Pépé habitait au bord de l'eau, il avait toujours habité au bord de l'eau, il y était né. Aussi loin que ses souvenirs puissent remonter, il y avait toujours eu la rivière toute proche. Son père, son grand-père étaient nés là et avaient passé leur vie à cet endroit, et pour cause, le Pépé, était le dernier d'une dynastie de meuniers.

Sa famille avait possédé autrefois tous les moulins de la région, d'abord les moulins à vent auxquels s'étaient ajoutés au fil des générations, les moulins à eau.

Le Pépé avait connu le bon temps des moulins, le temps où les ailes tournaient à plein régime. Peu à peu, les ailes avaient tourné moins vite, pour finalement, s'arrêter, mais les roues à aube leur avaient succédé et continué à prodiguer de la richesse pour la famille. Elles aussi, à leur tour, avaient fini par ralentir, freinées par les grosses minoteries modernes, délaissant l'énergie ancestrale de l'eau, pour celui des turbines électriques, capables de traiter plus régulièrement de plus grosses quantités de blé. Enfin, le Pépé avait pris sa retraite et le moulin où il était né, s'était arrêté.

La vieille roue à aube ne grincerait plus jamais. En décembre, on n'ouvrirait plus jamais les vannes pour la pêche miraculeuse aux anguilles, partagées avec les voisins du hameau, on ne humerait plus jamais le parfum de la graisse de ces grosses anguilles coulant sur la braise. L'époque où le moulin fourmillait d'activités était bien révolue.

Le Pépé avait vendu le moulin à des « Parisiens », qui en fait étaient Nantais, mais, en Vendée, pour peu que vous soyez citadins, vous êtes « Parisien ».

Le Pépé avait gardé, la maison d'habitation des valets, à côté du moulin, il y vivait avec sa femme, elle aussi issue d'une famille de meuniers, les dynasties ont besoin de mariages efficaces. Ils s'étaient mariés dans les années 20, avaient eu deux filles et puis la guerre était venue déranger ce petit monde opulent et bien réglé.

La guerre, le Pépé y pensait souvent. Que n'avait-il entendu dire comme inepties à propos de la guerre ?

Pour lui la guerre avait été un bienfait !

La seule fois qu'il avait quitté son bocage vendéen, cela avait été grâce à la guerre. Point de vacances ni de tourisme à cette époque-là ! Lui, grâce à elle, il avait découvert, comme prisonnier de guerre il est vrai, d'autres horizons, d'autres langues, d'autres cultures.

Il avait été mobilisé, à contre cœur, comme tant d'autres et fait prisonnier, sans pratiquement combattre, puis expédié directement en Allemagne, comme K.G.⁽¹⁾

Il s'était retrouvé d'abord dans un camp à Odessa, où il avait rencontré toutes les nationalités européennes possibles, avec leurs us et coutumes insoupçonnés. Pendant un an la vie collective et la proximité de ces nouveaux peuples, lui avaient enseigné leurs langues, leurs cuisines, il baragouinait en russe, en allemand, en tchèque, en polonais, lui qui avait quitté l'école après le certificat d'étude, était devenu polyglotte.

Vraiment la guerre l'avait enrichi, et encore il n'était qu'au début de ses surprises.

Au bout d'un an de cette vie de camp, pendant laquelle il n'avait reçu ni pu donner de nouvelles à sa lointaine famille du moulin, il fut transféré dans une ferme, avec trois de ses camarades français.

Le front russe exigeait des hommes toujours plus. Pratiquement, tous les Allemands de cette région rurale en âge de combattre furent mobilisés et quittèrent leurs fermes, si l'on voulait continuer à nourrir le peuple élu, il fallait bien que les travaux des champs se fissent, donc les K.G.⁽¹⁾ les remplacèrent.

Quand le Pépé, qui s'appelle André, arriva avec ses camarades, sous bonne escorte, à leur nouvelle résidence, ils furent surpris, la ferme était vraiment grande, un vrai domaine, il leur apparut qu'ils ne seraient pas de trop pour veiller à tout.

Le caporal, chef de l'escorte leur expliqua les consignes qu'ils connaissaient déjà. À la moindre tentative d'évasion, retour au camp, pour toujours. Ils devaient travailler le jour sous les ordres des quatre femmes esseulées, dans le respect et l'obéissance. Les femmes auraient des rapports à faire et à la moindre plainte, même sanction, retour au camp, le soir après le repas, extinction des feux, jusqu'à l'aube. Le dimanche serait jour de repos.

Ils acquiescèrent, déjà heureux de leur nouvelle vie.

André était le seul réel rural des quatre. Là-bas, dans son bocage natal, lui et les siens vivaient pratiquement en autarcie, il y avait plusieurs ares de cultures à côté du moulin, où l'on cultivait tout au long de l'année, les légumes de saison, les arbres fruitiers. Il y avait toujours un ou deux cochons à l'engraissement, que l'on tuait et partageait avec les voisins, des poules, des lapins et les poissons de la rivière. André devint donc tout naturellement le chef de l'exploitation et l'interlocuteur direct de la patronne, *Frau Müller*.

Frau Müller était le type même de l'allemande, grande, un peu forte, blonde, les yeux bleus, trop bleus, presque transparents, le nez fin, et les joues vernissées comme une pomme à cidre, à force de passer ses journées au grand air.

Frau Müller prit son nouveau rôle de commandeur d'hommes très à cœur, les ordres, brefs et précis, claquaient dans sa bouche, comme seul le prussien peut faire claquer un ordre. André distribuait les tâches à ses camarades, les surveillant tout au long de l'ouvrage, tout en participant lui-même.

Les tâches étaient nombreuses, s'occuper de la centaine de vaches à l'étable et veiller sur les cultures n'étaient pas une mince affaire, et ces hommes et femmes, contraints par la guerre de coexister, le firent au début sans rechigner, puis avec un certain plaisir.

On finit même par entendre le soir dans l'étable, au moment de la traite, des rires féminins et masculins se mêler.

Parfois le caporal du camp venait s'enquérir auprès de *Frau Müller* du travail et du sérieux des prisonniers, elle répondait toujours, qu'il n'y avait aucun problème, les *Franzosen* travaillaient bien.

Le caporal avait bien vu, au fur et à mesure de ses visites, que l'ambiance distante et tendue du début du séjour des prisonniers avait cédé la place à une atmosphère plus chaleureuse, les sourires avaient succédé à la sévérité de façade de ces femmes, mais son seul souci était de ne pas en avoir. Il n'avait guère envie de courir derrière des évadés, il était mieux dans son camp que sur le front russe, et si tout continuait de bien se passer, il y resterait encore longtemps.

L'été fini, André et ses hommes purent se relâcher un peu, le travail était moins prenant, il n'y avait que les bêtes à s'occuper et à préparer le bois de chauffage pour l'hiver approchant.

Jusque-là, les soirées s'étaient toujours passées de la même manière, les *Franzosen* rentraient dans leur grange aménagée en dortoir, jouaient aux cartes en discutant du pays, pendant que les femmes s'occupaient de la maison principale et pour certaines des quelques enfants en bas âge qu'elles avaient.

Au début, *Frau Müller*, venait elle-même, toujours à la même heure éteindre les lumières, puis elle avait délégué ses pouvoirs à André, qui peu à peu, avait repoussé l'heure de l'extinction de feux, en fait dorénavant, ils éteignaient, quand ils le voulaient.

Noël arriva, la neige recouvrait tout. Le froid était sec, bien différent de la douceur humide hivernale de la Vendée, mais André aimait bien ce froid-là.

Le soir de Noël, les femmes vinrent les inviter à goûter le schnaps dans leur maison. Ils y allèrent avec entrain et passèrent une bonne partie de la nuit, à rire et à boire, les yeux clignaient à la

lueur de l'âtre. Tard, très tard ils se séparèrent, heureux de cette bonne soirée passée ensemble. Ils avaient beaucoup parlé de leurs femmes et maris respectifs, de leur vie d'avant, qui déjà leur paraissait si lointaine.

André, en quittant sur le pas de la porte *Frau Müller*, les autres femmes étaient déjà montées et ses camarades repartis vers la grange, se pencha vers elle et lui murmura un « *Gute Nacht Ingrid* », à peine surprise, elle lui répondit par un « *Gute Nacht André* ».

Il ne put résister à l'appel de ses joues roses, l'enlaça et l'embrassa longuement sans résistance.

Il retourna tout guilleret dans la nuit glacée vers la grange.

Le lendemain, tout le monde remarqua que les choses avaient changé.

Les ordres d'Ingrid, ne claquaient plus, c'était des demandes, des conseils, parfois même elle demandait à André son avis sur tel ou tel sujet.

L'ambiance générale de la ferme devint agréable au point que ces hommes et femmes apprécèrent réellement de travailler et de vivre ensemble.

Au bout d'un mois, les couples étaient formés et André fut le premier à s'installer dans la maison des femmes et à dormir avec Ingrid, rapidement rejoint par les autres, qui s'installèrent eux aussi dans les lits de leurs nouvelles femmes, certains, devenant brusquement de nouveaux papas.

Ingrid avait deux garçons, mais tous deux étaient dans une école militaire, destinés à se battre pour la patrie, dès que le Führer en aurait besoin.

Les visites du caporal cessèrent, et la ferme avec le retour des beaux jours continua de prospérer. Les mois passèrent, un nouvel été, puis un nouvel hiver.

Pendant les veillées, plus personne n'évoquait la vie d'avant la guerre, ils vivaient le présent, le bonheur de l'instant.

Quand un étranger survenait à la ferme, ils sauvaient les apparences, reprenant les postures du début de leur séjour, puis bien vite reprenaient leurs habitudes de vie commune.

Chacune leur tour, les femmes apprirent le décès de leurs maris, morts au champ d'honneur, le *Führer* leur exprima sa sympathie à chacune dans les mêmes termes.

La tristesse fut comblée par la présence des *Franzosen* et à chaque décès, la vie un moment assombrie reprit son cours.

Le bonheur dura quatre ans.

La guerre devint d'un seul coup bien réelle et se rapprocha de la ferme.

La nuit, les éclairs et les coups de tonnerre devinrent de plus en plus fréquents. Le travail continua à la ferme, mais une sourde inquiétude était palpable.

Un jour de mars, les chars russes firent leur entrée à la ferme.

André eut à peine le temps de glisser à Ingrid son adresse dans sa Vendée natale, puis ce fut tout.

André savait bien qu'avec les Russes, Ingrid et les autres femmes allaient souffrir, mais qu'y pouvait-il ?

André mit un an encore avant de revoir son moulin, trimballé de camp en camp, ce fut bien long.

Enfin, il retrouva les siens, sa femme avait vieilli, il la trouva petite et brune, ses filles étaient devenues presque des adultes.

Il fallut répondre aux légitimes questions, ce qu'il fit du bout des lèvres.

Plus rien ne serait jamais comme avant, pourtant tout reprit comme avant, il fit tourner la roue à aube du moulin jusqu'à sa retraite.

Il ne reçut qu'une seule lettre d'Ingrid, deux ans après son retour au moulin. Il pleura à côté de la cheminée devant sa femme et ses filles en la lisant, plia la lettre et la mit dans sa poche.

Il ne répondit pas.

André est resté et est devenu tout doucement le Pépé, ses filles lui ont donné de beaux petits enfants, il est même maintenant arrière-grand-père.

Souvent, aux beaux jours, on peut voir le Pépé, ayant fui les reproches de la Mémé, avec l'un de ses arrière-petits-fils, non loin du moulin silencieux, assis sur la « motine »⁽²⁾ taquiner le goujon dans la rivière, la casquette sur la tête, une cigarette roulée au coin des lèvres. Il répond distraitement aux questions du « p'tit gars », tournant le dos à l'océan Atlantique tout proche, son beau regard gris tourné vers l'Est, perdu dans ses regrets.

NOTES

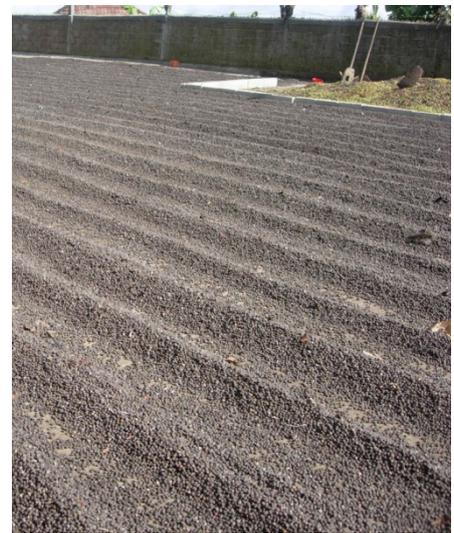
1. K.G. ou *Kriegsgefangener* : prisonnier de guerre.
2. Motine : bande de terre cernée par les eaux.

Christoph Chabirand est écrivain. Il vit et travaille sur l'île de La Réunion. *Le Pépé* est une nouvelle extraite de son recueil *Aigues-Marines*, Orphie, 2010.

L'ARÔME ÉTERNEL : UNE HISTOIRE DU CAFÉ EN INDONÉSIE

par Franck Michel

Différentes
phases du café
en train de sécher
à même le sol.



Troisième producteur mondial, derrière le Brésil (35 %) et le Vietnam (15 %), l'Indonésie – avec 7,6 % de la production – offre et commercialise presque exclusivement que du café arabica. Sur un plan local et national, la forte consommation du café relève d'un rituel immuable, souvent en lien avec celui de l'hospitalité (tout comme l'est d'ailleurs la cigarette « partagée » pour les hommes), et cela à l'échelle de tout l'archipel. Ainsi, le *warung* (voire le *warung kopi*) est à l'Indonésie ce que le bistro (voire le bar à vins) est à la France : une institution. Un lieu de vie sans lequel les gens du cru ne sauraient plus où aller pour boire leur jus ou leur pinard, pour siroter leur petit noir ou écluser leur gros rouge. Tout liquide permet toujours d'en voir (et d'en faire voir) de toutes les couleurs. C'est peut-être aussi pourquoi il permet une plus grande ouverture au monde et une meilleure acceptation

des différences. Au demeurant, les gentils membres fondateurs de *La croisée des routes*, tous grands amateurs et consommateurs frénétiques de café le matin, le midi, le soir, la nuit!, se devaient bien d'accueillir un jour, dans les pages de *L'autre voie*, un article sur ce liquide sacré à l'arôme éternel, ce breuvage divin et revigorant capable de rallonger les heures du jour et de la nuit...

Refaire le monde autour d'un café n'est pas l'apanage d'une société ou d'une culture, partout le café invite à la convivialité. Dee, une romancière indonésienne célèbre dans l'archipel, en a même écrit une nouvelle, en 1996, intitulée « *Filosofi Kopi* » – la traduction n'est pas nécessaire – où il est question de « café du jour » et de philosophie de comptoir. En France, dans un autre genre, on ne compte plus les « café-philos » qui pullulent dans les villes pour tenter de redonner un peu de sens au vivre-ensemble des habitants. Vecteur incontournable de lien social, le café – comme d'autres « drogues » plus nocives, à commencer par le tabac et ses dérivés – excite et stimule nos pensées. Même si un effet placebo n'est pas à écarter.

L'efficacité symbolique joue à plein pour le café... sans lequel – c'est-à-dire sans en ingurgiter une bonne gorgée de bon matin – certains n'arriveraient sans doute jamais à se lever pour aller au turbin. Mais, une fois la journée bien entamée, quoi de plus serein en effet que de faire une pause dans son agenda, de se poser voire de se reposer autour d'un bon *kawa*, avant de reprendre la route ou le boulot, ou un autre café? Parfois, le petit noir donne à voir la vie en rose et même en rouge à ceux qui d'habitude préfèrent le bleu: bref, hantise de certains patrons qui maudissent la machine à café au point de rêver qu'elle tombe un jour en panne pour toujours, le café permet de gagner du temps... sur celui du travail. Le café s'accommode mieux avec des tartines au beurre qu'avec le dur labeur. Et il est vrai que, souvent, sa forte consommation toujours renouvelée s'avère plus propice au débat qu'à l'action. Mais aussi à la maturation plutôt qu'à la gesticulation.

Un employeur avisé devrait donc penser à embaucher des amateurs avertis de café puisque, durant le temps (con)sacré de la fameuse et interminable « pause-café », ils discutent de tout

et de rien tandis que les autres employés, moins philosophes et plus dynamiques, protestent contre les injustices, réclament des droits, et sont peut-être déjà en train d'ériger des barricades devant son bureau ou de kidnapper son associé dont la voiture finit de brûler sur le parking. On vit une époque difficile. Le café est aussi source de sagesse, il apaise autant qu'il excite.

À gauche :
Deux sachets
de café bio local.
À droite :
un sachet de café
luwak très branché.
Les deux producteurs
se trouvent à
Buleleng, au nord
de Bali. À quantité
égale, le second
coûte exactement
20 fois plus cher
que le premier.



Passé et présent du café, du Moyen à l'Extrême-Orient

Originaire du sud-ouest de l'Éthiopie, le café date peut-être du X^e siècle et plus sûrement du XIII^e siècle. Certes, dès le IX^e siècle, il existe un récit d'un berger éthiopien dénommé Kaldi qui aurait « découvert » le café. Mais, cette belle histoire reste à prouver, l'auteur demeurant incertain, et elle n'apparaît sur le papier qu'en 1671. Ce qui est plus sûr, c'est que d'Éthiopie, où il y a fort longtemps apparue la première fois l'utilisation du fruit du caféier poussant à l'état sauvage, le café se répand au Yémen puis en Égypte. Il semble que la première source vraiment crédible attestant de l'existence tant de l'arbre appelé le caféier que du café comme boisson remonte au milieu du XV^e siècle et se déniche dans les monastères soufis du Yémen. Dès le XVI^e siècle, le café inonde si l'on peut dire tout le Moyen-Orient, la Turquie, et progressivement l'ensemble de l'Europe et les autres terres lointaines. Après, à l'instar de la soie et des épices, une route du café occupera les sombres heures des conquêtes puis colonisations européennes. À ce sujet, le café qu'on déguste

Le café servi
en Europe ou en
Amérique du Nord
a un goût amer
lorsqu'on voit
d'où il provient...

dans les cours royales occidentales est aussi le fruit d'une exploitation sans limites, dont l'esclavage est l'illustration la plus aboutie. Ainsi, entre 1511 et 1886, plus d'un million d'esclaves africains furent importés à Cuba pour travailler dans les plantations de café. Car qui dit café dit sucre et là commence le calvaire des esclaves. À Cuba tout particulièrement, autant le café que le sucre, les deux substances accablent à parts égales le sort tragique des esclaves. Mais l'enthousiasme des négriers et planteurs cubains sera de courte durée puisque rapidement supplanté par de nouveaux prédateurs, les Brésiliens ou plutôt les colons européens au Brésil, plus gourmands et mieux organisés. Il apparaît que partout où l'esclavage a sévi il l'a été d'autant plus que la production de café aura été forte. Jusqu'au début du XX^e siècle au moins, le café servi en Europe ou en Amérique du Nord a un goût amer lorsqu'on voit d'où il provient et qu'on constate les terribles conséquences qu'il a engendrées à travers les colonies et ensuite dans les pays en développement.

Mais revenons au XVI^e siècle avant l'engouement général pour le petit noir... Le premier véritable traité scientifique sur le café est l'œuvre d'un Italien, Prosperi Alpini, et est paru à Venise en 1591. Sont ainsi décrits dans ce traité le caféier, le fruit, la fève, la torréfaction, et même les effets du café sur le consommateur ! Depuis cette date, les travaux sur le café sont légions et parfois cocasses : on apprend dans certains ouvrages que les Yéménites, soucieux de préserver leur trésor, et ne commerçant en bonne entente qu'avec les Turcs, vendaient seulement les fèves aux Européens et jamais les caféiers. Mais cela ne dura pas, un tel secret ne reste longtemps inviolé surtout que des Français sont parvenus à dérober quelques arbustes de l'arôme sacré et sont allés les replanter ailleurs, au Brésil notamment, à cette époque crânement appelé « France antarctique ». Sur un ton bien à lui, Stewart Lee Allen nous apprend que « *Louis XV dépensait l'équivalent de soixante-dix mille francs pour satisfaire le goût que sa fille avait pour le café. Quelques années plus tard, ce breuvage ne coûtait plus qu'environ trois francs la tasse, et le plus humble des prolétaires pouvait s'en payer une* ». Le café pour tous et bientôt

tout le temps. Car la culture du café allait vite prospérer dans les colonies européennes. Un certain Baba Budan, mystique de son état, a transplanté le premier la précieuse graine en Inde. Et notre journaliste Stewart Lee Allen de poursuivre son récit: «Ce mystique avait été imité en 1616 par un capitaine de vaisseau hollandais nommé Pieter Van der Broecke, qui avait volé des douzaines de plants de caféiers à Moka et les avaient apportés à Java, à la suite de quoi l'habitude fut prise de surnommer, en anglais, le café non plus simplement moka mais moka-java. De toutes les opérations menées par les cartels de drogue coloniaux, la plus importante avait cependant été celle organisée en 1720 par Gabriel de Clieu, un Français qui avait introduit le caféier dans le Nouveau Monde». Mais c'est là une autre histoire...

Dans les colonnes du *Monde* daté du 28 septembre 2013, Pierre Bezbakh se fait plus précis sur cette aventure coloniale et commerciale: «En 1614, le marchand anversois Pieter Van der Broecke (1585-1640), découvre un breuvage "noir et chaud" dans le port de Moka, sur la côte sud-est du Yémen, en naviguant pour le compte de la compagnie hollandaise des Indes orientales. En 1615, des navires vénitiens rapportent un sac de grains de café d'Istanbul et près de 20 000 quintaux arrivent à Marseille en provenance de Turquie. En 1690, un autre Hollandais, Nikolaus Witten, vole des caféiers dans la même région de Moka». Ces derniers seront plantés d'abord dans le jardin botanique d'Amsterdam, avant d'essaimer dans les possessions bataves aux Indes et aux Amériques. Il demeure que, dans tous les cas, l'essor des plantations et du commerce du café

À gauche :
 portrait de Pieter
 Van der Broeke
 par Frans Hals
 (1633), accroché
 sur un mur
 d'une demeure
 de Banda Neira
 dans l'archipel
 des Moluques.
 À côté du café,
 le commerce des
 noix de muscade
 deviendra encore
 plus rentable,
 c'est ce business
 que poursuivront
 son fils et
 les générations
 suivantes dans
 les îles Banda.
 À droite: affiche
 publicitaire
 du café Rajah,
 de l'île de Java,
 à l'époque
 coloniale.



soit donc intrinsèquement lié à des histoires de vols, de privations et aussi de mauvais traitements : si le café est aujourd'hui le produit phare du commerce équitable (notamment par le biais du label Fairtrade-Max Havelaar), il ne faut pas oublier qu'il a fortement contribué à propulser l'immonde traite des noirs dans son business en direction notamment du Nouveau Monde.

Mais revenons au XVII^e siècle, et à cette longue période où s'installa douloureusement la première mondialisation. Le café va devenir de l'or noir. Progressivement, les grains se transforment en boisson, et une culture moyen-orientale se mue en culture mondiale. Fondamentalement, la consommation du café s'accompagne d'un mode de vie qui donnera naissance au café, non la boisson mais le lieu où on la consomme. La culture (agricole et lointaine) du café produit une autre culture (sociale et proche) du café comme lieu de rencontre, comme espace de partage et d'échange. De débats surtout. Le café a peut-être une vertu cachée, celle de délier les langues en même temps qu'il ravit les papilles...

Pierre Bezbakh souligne que l'étymologie du mot « café » demeure incertaine mais qu'elle pourrait bien « *provenir de Kaffa, la province d'Éthiopie d'où il vient, de Kaaba, la pierre sacrée de La Mecque, de kahwe – “rôti” en turc – , les premières “maisons du café” s'ouvrant à Istanbul en 1554, qui en comptera deux cents quelques années plus tard* ». C'est donc en effet très certainement à Istanbul – à l'époque où la cité ottomane s'appelait encore Constantinople – où la mode des cafés a vu le jour, avant de s'étendre, telle une traînée de poudre de bon café, jusqu'à Venise, Vienne, Paris, Amsterdam, Londres, et surtout Trieste, mais aussi à Beyrouth et surtout au Caire, où le café reste une institution essentielle jusqu'à nos jours. Il suffit de lire par exemple le roman *Karnak Café* du grand écrivain égyptien Naguib Mahfouz. D'ailleurs le café traditionnel égyptien n'a rien à envier au café turc duquel il tient énormément... En vain, certains sultans ottomans ont tenté d'interdire à leurs sujets de boire du café car « aller au café » c'était aussi discuter politique et donc critiquer le pouvoir en place... Mais dès le XVII^e siècle, et surtout au XVIII^e siècle, les cafés – et le

café – ainsi que les discussions politiques qui vont avec quittent les frontières de l'Empire ottoman pour aller fleurir en Europe. On déguste le café ensemble dans des lieux ouverts à tous, des cafés donc, propices aux débats et aux rencontres en tout genre. Le café est un lieu où l'égalité existe alors qu'elle n'existe pas dans les salons réservés ou dans le reste de la société aristocratique. Le café, le lieu plus que la boisson, est l'endroit idéal où se fomentent les polémiques intellectuelles, les révoltes sociales et bientôt les révolutions politiques.

Le café est
l'endroit idéal
où se fomentent
les polémiques
intellectuelles
et les révolutions...

Dans son périple aux sources du café, le journaliste américain Stewart Lee Allen a longuement enquêté, sans perdre pour autant en chemin son humour anglo-saxon. Commentant une citation de l'historien Jules Michelet, il écrit: «*Le grand historien attribue essentiellement l'apparition d'une civilisation éclairée en Occident à l'introduction en Europe du café, "sobre liqueur, puissamment cérébrale, qui, tout au contraire des spiritueux, augmente la netteté et la lucidité [...] qui, du réel bien vu, fait jaillir l'étincelle et l'éclair de la vérité". Il faut être français pour attribuer la naissance de la civilisation occidentale à un café express, avais-je pensé en le lisant*». Mais finalement Michelet ne faisait que dire ce que tant d'autres adeptes du café rediront jusqu'à nos jours. Le produit « café » est peu à peu une alternative à l'alcool, moins rural et moins brutal aussi. L'heure est au café comme boisson « intelligente »: le café est la boisson par excellence qui distingue et éveille les sens voire les consciences. On est donc un peu étonné d'apprendre que les plus grands consommateurs aujourd'hui de café sont les États-Uniens! Les Français et les Italiens, tous deux si fiers de leur amour du café, n'arrivent qu'en quatrième position, après les Allemands et les Japonais. Autre constat étonnant, ce sont les Scandinaves qui sont les plus grands consommateurs de café au monde par habitant. En 2010, l'intéressant documentaire titré «*Une planète couleur café*», de Stefano Tealdi, se termine sur ces mots qui résument ce qu'est aujourd'hui le café: «*un trésor que l'Afrique a offert au monde entier*». Si on aime le café on ne peut qu'être d'accord avec cette affirmation. Et dire merci au berceau de l'Humanité en levant notre tasse en son honneur.

À Londres se trouve le siège de l'Organisation internationale du café, un instrument de coopération et de régulation du marché supposé répondre aux exigences des producteurs et des consommateurs de café dans le monde...

Juste après le pétrole, le café est le second produit de consommation le plus important échangé tous les jours sur la planète. Plus de 20 % de la population mondiale boit aujourd'hui régulièrement du café. De nos jours, uniquement deux espèces de caféiers sont cultivées à des fins commerciales : le robusta et l'arabica. Le premier est plus amer et plus résistant, le second plus aromatique et en général considéré comme « meilleur » que le premier. Même si tous les goûts sont dans la nature et dans les centaines de variétés de café existantes. Si dans l'histoire, notamment à partir de la Seconde Guerre mondiale, le café soluble ou instantané, qui est du « vrai » café malgré les dires de certains puristes, a notablement révolutionné le marché du café, c'est l'expresso que les Italiens, dès le tout début du XX^e siècle, vont propulser en tête de tous les goûts des « vrais » amateurs de café ! Ainsi, on en revient encore à la culture du café : si, à l'heure du thé ou non, les Anglais consomment plus de 80 % de café instantané, le café filtre ou expresso est bien plus populaire en Italie et en France. La fameuse cafetière italienne est un mythe autant que l'expresso. Mais les temps changent... Aujourd'hui, mondialisation oblige, tous les cafés sont dans tous les pays, et inversement. Les empires Nescafé et Nestlé se battent en duel à coup de café en capsule et de campagnes publicitaires mirobolantes. *What else?* Le café en dosettes bien sûr, de plus en plus prisé par nos contemporains. Par ailleurs, la vogue par exemple du cappuccino atteint l'Asie où on le considère comme le nec plus ultra du café même si on le consomme en poudre à partir d'un sachet...

En Indonésie, on trouvera partout du café local (Toraja, Java, Florès, Bali, etc.), même si parfois ils ont exactement le même goût. Mais la carte locale prime, c'est la guerre économique pour tout le monde. En retour, le *kopi jahe* (café au gingembre) indonésien pourrait bien conquérir un jour prochain l'Occident toujours avide de senteurs épicées. Mais voilà déjà que Starbucks (bientôt 20 000 succursales dans le monde !) vient introduire

son café sirupeux dans les moindres recoins de la terre, et donc jusqu'à Bali, sur Sunset Road dans le sud ou dans la rue principale d'Ubud, par exemple.

La recherche actuelle établit que pour l'homme les effets bénéfiques du café sont évidents, sa consommation serait même carrément bonne pour la santé : « *sa teneur en antioxydants protégerait contre le cancer, la maladie d'Alzheimer, la maladie de Parkinson et le diabète* » précise le récent documentaire de Stefano Tealdi. Le café ? Allez-y pour retisser du lien social et buvez-en sans modération aucune !

Dans une grande plantation à Belawan (Sumatra), mise en fonction au XVIII^e siècle par les Hollandais.



Le café aux Indes néerlandaises puis en Indonésie et à Bali

L'histoire du café en Indonésie est étroitement liée à celle des Hollandais présents dans l'archipel dès la fin du XVI^e siècle. En 1696, le gouverneur néerlandais de Malabar, en Inde, a envoyé des plants de café arabica à son homologue en place à Batavia. Cette première tentative de transplantation a échoué pour cause d'inondation. Un second essai survient en 1699 avec l'acheminement de nouveaux plants de café. Et là, le succès est au bout de l'arbuste : en 1711, un premier chargement de café est exporté de Java vers l'Europe grâce aux bons soins de la Compagnie néerlandaise des Indes orientales (plus connue sous le signe de VOC, *Vereenigde Oostindische Compagnie*).

En seulement dix ans, les exportations s'élèvent à 60 tonnes par an. L'Indonésie sous tutelle hollandaise est ainsi devenue la troisième place au monde, après l'Arabie et l'Éthiopie, où le café est cultivé à grande échelle et sur un vaste territoire. Comme la

Compagnie le fera également avec le commerce des épices, la VOC va monopoliser le commerce du café entre 1725 et 1780. La précieuse denrée part du port de Batavia (future Jakarta) pour rejoindre l'Europe. De nos jours, le musée Bahari occupe un ancien entrepôt de la VOC qui servait à l'époque pour stocker du café et des épices. Entre le début et la fin du XVIII^e siècle, le prix du café va chuter drastiquement ce qui permettra de populariser la boisson : désormais, l'ensemble de la population européenne peut goûter et savourer l'onctueux breuvage des tropiques, et des lieux spécifiques – les cafés – apparaissent et se multiplient où on peut siroter un jus tout en bavardant ou discutant des problèmes du monde. Du café qu'on sert au café-concert, ce n'est qu'une histoire de temps et d'époque.

Mais en Orient, si le commerce du café est au final très bénéfique pour la VOC, il en est tout autrement pour la main-d'œuvre indonésienne, corvéable et serviable à merci. En théorie, la production réservée à l'exportation était supposée procurer des revenus pour les Javanais afin qu'ils puissent payer les taxes... Un système de servitude bien huilé que les Hollandais appelèrent *Cultuurstelsel* (ou « système des cultures ») et qui concernait la quasi-totalité du commerce des produits tropicaux, notamment le café et les épices. Ce système d'exploitation a vu le jour sur une plantation de café à Preanger dans la partie ouest de Java. En réalité, car la théorie ne tient pas debout, les prix fixés par le gouvernement furent trop bas et surtout ces plantations contribuèrent à négliger la production rizicole, du coup les paysans javanais ont énormément souffert durant cette longue période de *Cultuurstelsel*. La VOC va étendre son empire agricole – et ses plantations de caféiers – dans les îles voisines de Java, notamment Sumatra, Bali et Sulawesi. Ainsi, tout l'archipel ou presque vivra à l'heure du café. À Sulawesi, le café fut planté la première fois en 1750 ; au nord de Sumatra, le café arrivera plus tardivement : d'abord autour du lac Toba en pays Batak, en 1888, puis en 1924 dans la région montagneuse de Gayo Lues, plus au nord dans l'actuelle province d'Aceh.

Un fait marquant survient en 1860 : un colon hollandais dénommé Edouard Douwes Dekker vient d'écrire un livre – le célèbre *Max Havelaar* – qui dénonce on ne peut plus clairement les injustices

et les violences exercées auprès de la population locale, utilisée comme une main-d'œuvre sans avenir, sur fond de corruption larvée et de malversations typiques de tout régime colonial. Mais ce livre, signé du pseudo de Multatuli, contribue grandement à retourner l'opinion publique hollandaise contre l'abject « système des cultures », à la fois cruel et inopérant. Au-delà, c'est tout le système colonial que cet ouvrage met à mal sinon à bas. Une brèche est ouverte, le régime colonial fissuré, à genoux mais pas encore à terre. Avec *Max Havelaar*, Multatuli est donc l'auteur de

Avec *Max Havelaar*,
Multatuli est
l'auteur de l'un
des premiers romans
anticolonialistes.

l'un des tout premiers romans anticolonialistes : il y attaqua déjà ceux qui tentaient – en ce temps les Hollandais, aujourd'hui ce serait plutôt les Javanais – d'unifier un archipel aux différences culturelles et religieuses pourtant criantes : *« Si l'on songe, en effet, que la seule île de Java se décompose déjà si nettement en deux parties fort dissemblables, sans parler des nombreuses subdivisions, on peut mesurer l'abîme qui opposera des ethnies dont les territoires sont plus éloignés les uns des autres, voire même séparés par la mer. Si l'on n'a vu des Indes néerlandaises que l'île de Java, on ne sera pas mieux armé, pour se former une idée juste du Malais, de l'Ambonais, du Batak, de l'Alfour, du Timorais, du Dayak, du Bougi ou du Makassar, que l'homme qui n'a jamais quitté l'Europe »*. En un siècle et demi, rien n'a semble-t-il réellement changé, les colonisateurs seulement de visages.

Toujours est-il qu'au tournant du siècle, Multatuli alias Edouard Douwes Dekker rejoindra les nationalistes modérés javanais dans leurs batailles politiques présentes et à venir. *Max Havelaar* sera bien plus qu'un livre, un emblème pour la justice et le droit, et depuis ces dernières décennies l'une des premières organisations en faveur du commerce équitable. Tout avait commencé par le café, et la marque Max Havelaar a également débuté ses combats pour un commerce plus respectueux des petits producteurs des pays du Sud par la commercialisation de leur café... Après l'indépendance, les plantations javanaises ont été nationalisées puis rénovées et dotées de nouvelles variétés de café arabica vers le milieu des années cinquante. Aujourd'hui, les exploitations actuelles intègrent la plupart du temps les mêmes espaces que les plantations coloniales

d'antan. À Java Est, le plateau d'Ijen – où se trouve le sulfureux mais si photogénique volcan dit Kawah Ijen – a été exploité pour la production de café dès les années 1920 sous l'administration coloniale. Et de nos jours, les plantations poursuivent leur bout de chemin. Il faut relever qu'à Java, les Hollandais ont développé dès le XVIII^e siècle diverses zones de plantations qui aujourd'hui restent d'actualité. Ainsi, les cinq plus vastes domaines à Java, totalisant plus de 4 000 hectares, sont Belawan, Jampit, Pancur, Kayumas et Tugosari. Dans les domaines de Belawan et de Kayumas, on peut encore admirer de beaux restes d'architecture coloniale, au cœur même de la plantation. Certains bâtiments servent d'ailleurs de guesthouses pour des voyageurs de passage, peu pressés sinon pour aller goûter le café « maison » forcément délicieux !

En bordure des routes, ici respectivement à Munduk et à Banyuwatis, au nord de Bali, des panneaux invitent les touristes locaux ou étrangers à faire une fructueuse pause-café.



De nos jours, environ deux tiers de la production de café indonésienne sont exportés. Il existe plus de vingt variétés de café arabica, divisées en six sous-catégories, qui sont plantées et commercialisées en Indonésie. Chaque région ou île d'Indonésie « cultive » son particularisme en matière de culture de café, avec un brin de régionalisme à peine voilé. Cela dit, les cafés les plus réputés proviennent surtout des quatre îles de Java, Bali, Sumatra et Sulawesi. À Bali, pays de rizières, le café règne dans les forêts et les villages de montagne, notamment autour de Kintamani et de Munduk, soit dans le nord et dans l'est de l'île. Le vaste plateau de Kintamani, lové entre les volcans Gunung Batukaru et Gunung Agung, reste la principale aire de production de café à Bali. Ici, en dépit des mutations en cours, de nombreux producteurs locaux sont membres de l'organisation paysanne traditionnelle : le *Subak Abian*. Comme pour d'autres associations

ou groupements à Bali, ce *subak* – en général, lorsqu'on parle de *subak*, il s'agit plutôt d'une association villageoise en charge de la gestion et du partage de l'eau au sein de la communauté – est fondé et nourri par le *Tri Hita Karana*, un concept philosophique hindou, qui régit la pensée et l'action de chacun des membres de la communauté. Cette philosophie hindou-balinaise, qui consiste à distinguer les trois raisons du bonheur et de la justice (à savoir, les bonnes relations avec les dieux, avec les humains, et avec la nature), s'accommode harmonieusement avec les principes du commerce équitable et du développement durable. Ainsi, le café de *Kintamani* étant désormais labellisé, le système du *Subak Abian* est aujourd'hui aussi investi dans les produits biologiques, dans le commerce équitable, voire dans certains cas dans le tourisme solidaire.

Les fameuses civettes en cage et à l'épreuve des touristes, et ces grains digérés qui deviendront le « kopi luwak ». Ce café est non seulement le café le plus cher du monde mais il est surtout un formidable produit marketing pour le tourisme international.



Le café à Bali est donc local mais également international. Et la récente mode concerne l'engouement pour le *kopi luwak* dont on peut apercevoir en bordure des routes de montagne de nombreux panneaux promotionnels et des invitations à goûter « le meilleur café du monde ». Ce fameux café « *luwak* » – de l'*asian palm civet*, en français la civette palmiste, un animal un peu à l'allure d'un étrange chat (*Paradoxurus hermaphoditus*) – provient d'un processus bien particulier : l'animal mange les grains de café puis les digère et rejette les grains qui, une fois récupérés et lavés, leur donnent une saveur spécifique et unique. Il semblerait que le goût si particulier de ce café vient de l'extraction de sel de potassium naturel lors du procédé de digestion de l'animal. D'où une saveur très douce et un arrière-goût sucré quand on déguste ce café en principe très rare... Pourtant, on le trouve (presque) à tous les coins de rue de montagne à Bali !

Un producteur de café biologique m'a ainsi expliqué que de nombreux producteurs « fabriquent » un faux café *luwak* à l'aide de seringues administrant le produit d'imitation... Cela notamment car l'animal fétiche devenu soudainement une star du café mondial ne supporte en rien la vie de star et est extrêmement fragile (il a surtout besoin d'être au calme et non pas enfermé comme c'est souvent le cas...). À noter que le *kopi luwak* ne date pas d'aujourd'hui, les colons et planteurs hollandais le connaissaient et l'appréciaient déjà fortement. À l'époque coloniale, ce café très spécial était déjà très cher. Par ailleurs, Bali non plus n'a pas l'exclusivité de ce café tant prisé par les bobos en mal de distinction, les autres îles indonésiennes, notamment Sumatra et Java, en produisent également, ainsi que les pays limitrophes ou de la région Asie-Pacifique, notamment le Vietnam. Le *kopi luwak* est incontestablement le café le plus onéreux sur la planète. Au Vietnam, une variété nommée *weasel coffee*, extraite en collectant les grains de café dévorés par des civets sauvages, est vendue à plus de 6 000 euros le kilo ! Au nord de Bali, on peut acheter 100 g de kopi luwak pour 200 000 rupiahs (près de 20 euros) alors qu'un sachet de 100 g de bon café local et bio coûte autour de 10 000 rupiahs (près d'un euro). La différence est donc de 1 à 20 ! Certes, le *kopi luwak* est devenu un véritable produit touristique de luxe (et on ne sait pas si c'est du vrai ou du faux !) mais tout de même, la différence de prix est complètement disproportionnée !

Dans cinq ou dix ans tout porte à croire que la mode actuelle n'aura plus cours. Et on reviendra au bon vieux café balinais, servi dans un verre, avec son marc qui reste au fond, et qui n'a rien à envier à l'ersatz du café turc ! Jamais avare en détails, Stewart Lee Allen nous rappelle que, désigné parfois maladroitement sous l'appellation « café du singe », le succès du « *café luwak* » ne date pas d'hier. Selon ses dires, il sort tout droit de l'intestin « *de la civette palmiste, un animal arboricole nocturne indonésien qui se nourrit exclusivement de la sève de l'arbre avec laquelle on fait le vin de palme et des fruits du caféier. Soit que les sécrétions intestinales de cet animal donnent aux grains un goût spécial, peut-être dû à la teneur en alcool de son régime alimentaire, soit qu'il choisisse les fruits les plus parfaits, ses crottes donnent, une fois nettoyées, un café qui a*

la réputation d'être le meilleur du monde. C'est le Japon qui en est le plus gros importateur, mais une firme américaine, la MP Mountanos, le vend sous le nom de Kopi Luwak pour environ trois cents dollars la livre, ce qui en fait le café le plus cher de la planète. Une autre firme, la Raven's Brew Coffee, la vend par cent grammes à raison de soixante-quinze dollars le paquet et, fidèle à la belle tradition américaine, donne en cadeau un tee-shirt sur lequel un animal est représenté en train de déféquer, une tasse glissée sous le derrière, avec la légende suivante : "Bon jusqu'à la dernière crotte" ». À votre santé ! Et, finalement, le café *luwak* vendu à Bali est encore assez « bon marché ». En 2013, ce marché fondé sur l'offre et la demande, le prix de vente du café ayant encore augmenté sur place, reste prometteur, et n'est pas près de se tarir !

Dans la région de Munduk, au nord de Bali. À gauche, une démonstration de production artisanale de la fabrication du café *luwak*. À droite, un producteur montre sa machine moderne pour faire du café biologique local. Quand la modernité est plus traditionnelle que ladite tradition...



RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BEZBAKH (Pierre), « Le café, de la traite des Noirs au commerce équitable », *Le Monde*, Paris, 28 septembre 2013, p. 7.

Dee, *Filosofi kopi. Kumpulan cerita dan prosa satu dekade 1995-2005*, Gagas Media, Jakarta, 2006.

LEE ALLEN (Stewart), *Le breuvage du diable. Voyage aux sources du café*, Payot, Paris, 2009 (1999).

MAHFOUZ (Naguib), *Karnak Café*, Actes Sud, Arles, 2010 (1974).

MICHEL (Franck), *En route pour Bali. Chroniques d'un paradis en mutation*, PUL, Québec, 2013.

MULTATULI, *Max Havelaar ou les ventes de café de la Compagnie commerciale des Pays-Bas*, Actes Sud, Arles, 1991 (1860).



Les moments de détente à l'orphelinat
(avec Rajkumar, Aroon, Mithun, Karupusamy, John Paul).

BACKACHE

par Lucie Friedrich

« Pensée numéro 1 : l'Inde n'est pas mystique. Pensée numéro 2 : l'Inde EST mystique. Pensée numéro 3 : la mystification du mysticisme indien dénote d'une certaine démystification des mysticismes individuels universels. Bienvenue à bord ! ».

Voici les quelques mots que j'écrivais, tranquillement installée dans le rikshaw... Non pas à mon arrivée en Inde, mais bel et bien à mon retour ! Car, me semblait-il, le plus grand voyage, le plus ardu, celui qui pouvait ne jamais sembler vraiment s'arrêter... C'était le retour.

Le départ, vlan. On s'est préparé, pendant des mois ou pendant une petite semaine, on y a mis tout notre cœur, on y a investi toute notre énergie, tous nos espoirs et toute notre soif d'aventure et nous voilà, en territoire inconnu, on n'a pas le choix. Quelle autre possibilité que de s'accoutumer à cette poussière bienveillante, à ces odeurs surprenantes, à ces mille mouvements qui semblent mêler la terre et le ciel en une valse folle ? On se fait malmener, bousculer, piétiner par le magma de vie qui s'agite autour de nous. Des êtres de chair et d'os nous terrassent sans vergogne, tandis que nos envies, nos idées et nos aspirations elles-mêmes se mettent à danser le tango à l'intérieur de nous. Le temps prend soudain la fantaisie de disparaître et de ne laisser dans notre esprit béat qu'un fade concept bien éloigné d'un ressenti palpable, telle une immense horloge qui tournerait sans aiguilles.

C'est un changement brutal qui s'opère. On débarque de l'avion, on n'a pas encore vingt ans ou on en a cinquante, mais on est seul face à la folie tout à fait censée de notre envie de voyager. Et voilà que l'Inde se déploie devant nous, que nos pieds foulent pour la première fois son sol gorgé de promesses, de rudesse et

de spiritualité, que nos yeux se lèvent vers son ciel chargé des embruns de la sécheresse et de l'opacité de la jungle. L'aventure. Alors seulement parviennent à nos oreilles les bruits, rûches et étrangers, de la ville qui s'agite en une fourmilière surexcitée tout autour de nous. Les odeurs de fruits mêlées à celles de la misère pénètrent d'un seul coup la barrière de notre cerveau pour le déboussoler, la sensation physique de cette promiscuité indienne légendaire nous désoriente. Bon sang, pense-t-on avec un sourire, que suis-je en train de faire subir à moi-même ?

...la mélodie
des klaxons se mêlant
aux apostrophes
des perroquets.

On doit s'y faire. Avec les rires ou les larmes, mais en nous disant « je le raconterai ». Je transmettrai ces myriades de sensations, je dirai les mille chuchotements du vent tiède et rieur sur ma peau, la caresse des chants d'oiseaux, la fragrance des sombres regards dont l'aura me suit dans les méandres des ruelles colorées et à travers les vastes étendues ambrées. Je ferai frémir les oreilles autour de moi, d'entendre la mélodie des klaxons se mêlant aux apostrophes des perroquets ; palpiter les papilles, d'imaginer les mille saveurs des épices et mets asiatiques ; dilater les pupilles, de visualiser la kyrielle de merveilles que j'aurai vue en ces lieux.

Et puis, toute l'énergie amoncelée ces derniers temps dans la préparation du voyage est une réserve vitale permettant d'avancer toujours plus dans ce projet. Quoiqu'il arrive, quelles que soient les mésaventures ou les aventures, il y a au moins deux éléments qui peuvent participer à tout surmonter. Le premier, c'est ce fluide de joie ressenti à chaque instant de la préparation, accumulé de manière passive durant tout ce préambule, et qui éclôt ensuite jour après jour dans la réalisation fabuleuse qu'est le voyage. Le deuxième, c'est cette idée qui permet de tout intégrer, celle de se dire qu'on ouvre grand nos yeux pour les gens qu'on aime, qu'on ouvre grand nos oreilles pour ceux qui nous entendront à notre retour, qu'on ouvre grand notre cœur pour tous ceux qui sont les nôtres. Avec ces deux armes, on se sent prêt à tout vivre.

Mon voyage prend une tournure particulière. Je passe d'une fratrie moderne aisée du centre d'un grand pôle citadin, à une

maison hindoue au cœur d'une rizière en périphérie de la ville ; avant de me rendre dans le Tamil Nadu au sud de l'Inde pour enseigner l'anglais à des enfants des rues. Chaque moment vécu m'emmène auprès de ma famille à qui j'envoie mentalement toutes mes aventures. Je me retrouve apeurée et vulnérable, seule avec deux hommes au beau milieu de la nuit ? Cela fera frémir mes cousins quand j'en ferai le récit ! Je tombe malade et suis prise par une fièvre ardente à mon arrivée à l'orphelinat ? Mon frère va adorer ce passage. Je vois des éléphants dans les rues, des *svatiska* sur les motos et je mange du *chapati* à tous les repas ; chacun d'entre eux va vibrer avec moi !

Peu à peu je m'adapte à la culture indienne. La première famille me fait découvrir les milieux modernes des boîtes de nuit et des lounge club, tandis que la rizière devient mon terrain de jeu chez mes amis hindous. À l'orphelinat, je rencontre tous ces petits qui mendiaient encore dans la rue deux semaines auparavant, et je ris avec eux, je cours sous le soleil et dans la poussière avec eux, je lave mon linge à la main avec eux. Je vois de mes yeux grands ouverts la rudesse de leur vécu, qui m'est dévoilée sans aucune pudeur dans ces tendres chairs parfois mutilées ; puis je bénis l'absence de cette même pudeur quand il s'agit de me montrer la puissance du bonheur qui vit en eux à travers ces sourires entiers et ces rires profonds. Et je deviens une des leurs. Je veux tout vivre à fond ? Qu'à cela ne tienne ! Je m'enivre des couleurs, des odeurs et des agitations vivaces du monde qui m'entoure, je reprends tous les kilos que j'avais perdus, me délectant de la nourriture mangée avec les doigts pour tous couverts. Chaque fraction de vie revêt une intensité extraordinaire, parce que je me sens le devoir de m'imprégner de tout. Et c'est ainsi que le bonheur que m'enseignent les enfants de l'orphelinat devient l'un des plus amples bonheurs que j'aie ressentis jusqu'alors, car c'est un bonheur de plénitude. Le bonheur de sentir qu'on a travaillé rude pour faire un voyage du corps, du cœur et de l'esprit, et qui nous a mené à découvrir ces êtres de merveille. Le bonheur de tout simplement sentir au plus profond de nous-même qu'on est à notre juste place.

Mais un beau jour le temps qui avait fui avec malice reprend son cours, ses aiguilles s'ébranlent sur le plateau de son horloge...

Il est temps de rentrer chez soi. Retourner à ses terres pour accomplir le voyage, mettre la touche finale au grand tableau qu'aura été cette aventure, en la rapportant à ses proches.

Le retour physique est bref, il dure neuf heures, pas une de plus, après cinq mois de mouvement et d'adaptation permanente. L'avion, la sensation de quitter un univers entier. Les yeux qui s'ouvrent grand de voir le ciel sombre chargé de nuages tels qu'on ne les fait qu'en Europe à l'escale à Rome. Et l'arrivée sur le sol français. L'air frais, piquant, l'odeur de l'hiver qui s'achève à peine et qui chuchote encore, la réminiscence de ces flocons de neige cristallins qui dansaient dans le ciel il y a tout juste quelques heures. On est de retour chez soi. Et soudain comme une évidence, on ressent un coup de poing dans notre âme. L'odeur de la poussière allait nous manquer autant que nous avait manqué l'odeur de l'hiver. Ce manque-là, il nous avait paru normal : on s'y était préparé et on savait à qui le transmettre. Le manque de l'odeur de la poussière, lui, on ne savait pas à qui le transmettre, et surtout, on ne l'avait absolument pas anticipé.

C'est alors que le voyage commence vraiment. C'est là seulement, que le choc culturel prend place. À l'aller, alors que tout nous était étranger, notre esprit malléable s'était saisi de toutes les expériences qu'il pouvait intégrer. On était devenu ni plus ni moins qu'un récepteur, capable de prendre toutes les formes nécessaires pour s'immerger dans le territoire qu'on découvrait et auquel on n'avait d'autre choix que de s'intégrer. La violence du changement portait en elle sa douceur même ; les instincts d'adaptation les plus profonds s'étaient réveillés pour nous faire devenir universels. Tout en délicatesse, notre inconscient avait modulé des paliers d'accoutumance, pour polir les angles aigus de cette métamorphose.

Mais au retour... Rien ne nous y avait préparés. Avec naïveté, on s'était dit qu'on allait retrouver les nôtres, retrouver nos terres, retrouver les odeurs des saisons, les rythmes bien connus de notre environnement. On était habitué à tout, alors quel besoin d'acclimatation ? Et pourtant, au lieu de tout re-trouver, on se sent re-perdu. On est à nouveau face à ce que l'on connaît, on est heureux car c'est comme une part de notre identité recouvrée,

en ayant pourtant à la fois la sensation de perdre quelque chose. On voulait tout raconter pour accomplir nos aventures et on s'en trouve presque incapable, tant c'est encore vivace en nous. Comment traduire par des mots, comment rendre compte de cette lente maturation qui s'est opérée en notre être et qui nous a fait plonger au plus profond des relations humaines et de notre relation à nous-même ? Et ici, maintenant ? À qui contera-t-on la verdure de nos forêts sous le vent du printemps qui arrive ? Qui va profiter à distance de nos giboulées de mars et du bonheur chantant qu'elles avivent, qui pourra frémir de voir ensuite l'été débarquer en trombe avec sa chaleur et ses rires, puis sentir les parfums du marché de Noël dès l'empire de décembre étendu sur l'hiver ?

...Le retour est
la véritable aventure
en solitaire...

Le retour. C'est celle-là, la véritable aventure en solitaire. La solitude physique a permis de réaliser que l'on peut s'ajuster à toute situation de changement brusque, mais le retour apporte pour un temps une autre forme de solitude, une solitude qui nous déboussole. Une solitude impossible à prévenir.

Pour une âme de guerrier prête à toutes les batailles dans la conquête du voyage, la facilité du retour auprès des siens décuple la difficulté de la réadaptation. Ce n'est pas une lutte que l'on doit mener là. Ce n'est qu'acceptation passive. Un fragment de notre cœur est finalement resté à l'autre bout du monde, dans les lieux qu'on visitait, et surtout auprès des gens qu'on y a aimés... C'est aussi un peu chez nous, là-bas, finalement.

Il faut donc parvenir à comprendre le mal auquel on est en proie, pour redresser la tête face à cette situation inattendue. On arrive à parler du voyage étape par étape, et on trouve enfin le moyen de rester en contact avec les êtres qu'on a rencontrés sur ces terres de contraste. Le retour commence à se faire progressivement... On montre des photos à nos proches et on parvient enfin à dire à Manikandan à travers l'écran de l'ordinateur que son sourire nous manque. On jongle entre les environnements qui sont désormais tous deux les nôtres.

Manikandan me regarde avec étonnement de l'autre côté de l'écran. Il voit une étrange expression sur mon visage alors que

Oui, ça brûle
délicieusement,
les voyages...

ces réflexions ont cours dans mon esprit; une expression qui doit ressembler à celle que j'avais cette fois où j'étais malade et où j'avais terriblement mal au dos à l'orphelinat... Plein de tendresse, il me demande « *Backache?* », certain que ce mal me tient à nouveau. J'esquisse un sourire. « *Yes, Mani, small backache* ». Mais je n'ai pas mal au dos. J'ai mal au retour.

Je lève les yeux vers mon ami. Mani rit à gorge déployée. Il me dit de manger quelques papayes pour faire passer cela, je lui explique qu'ici je trouverai plus facilement des bananes, et mon frère arrive dans mon dos et me brandit une banane tandis que Mani se tord de rire à travers l'ordinateur. Le fou rire se propage à mon frère à côté de moi, puis je sens mon ventre gronder et les éclats monter dans ma poitrine tandis que je me secoue dans un soubresaut incontrôlable. Le fou rire est devenu général. Les mondes se mêlent et je suis entourée de gens que j'aime. Oui, ça brûle délicieusement, les voyages. C'est intense, destructeur et terriblement constructif, fortifiant, ébranlant, fascinant... C'est une véritable épopée, qui une fois débutée, ne prend jamais fin. Le retour n'existe pas vraiment, il n'est qu'une nouvelle étape du voyage.

Alors l'accomplissement de nos échappées se fait. Le sentiment de bonheur total nous tombe dessus à nouveau, la réadaptation à notre propre environnement d'origine a eu lieu. On transmet tout ce qu'on a à transmettre de l'Inde dont on revient tout doucement, mais surtout, surtout... On vit comme un kaléidoscope d'épisodes fabuleux chacune des parcelles de vie qui font notre quotidien. On apprécie les reflets du soleil qui joue à travers les feuilles des vignes jaunies par l'automne ardent, on se délecte du goût de la tarte aux pommes qu'on vient de prendre à la boulangerie le matin en allant au travail, on tend l'oreille avec plaisir aux sonorités passionnées de la ville qui s'éveille dans le petit jour. On passe notre blouson de cuir en pensant aux tuniques qu'on portait alors et en se disant « diable, ce que c'est bon, un blouson en cuir ». On envoie une pensée à Manikandan et on serre notre petit frère dans nos bras. On vit avec passion, on tombe amoureuse du jour et de la nuit, de la lune qui ici est un trône dressé dans le firmament quand là-

bas elle forme un calice à la table de la voûte céleste ; on tombe amoureux du ciel et des montagnes, de la ville et de la vie. On croque dedans à pleines dents. On a le délicieux devoir d'être heureux, parce que chaque seconde est une aventure.

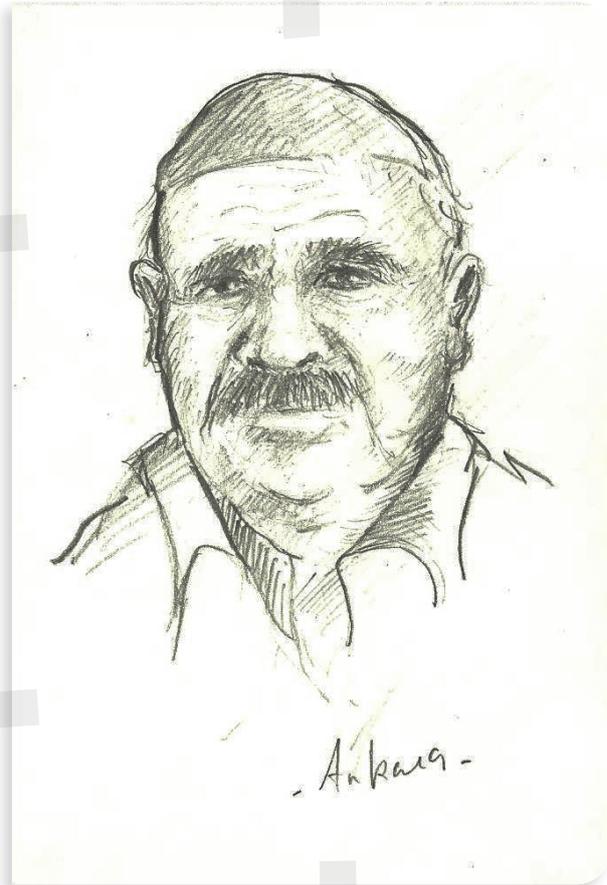
Notre cœur désormais réceptif aux mille signes de l'univers autour de nous sursaute alors dans notre poitrine. Manikandan, le ballet de la poussière, l'odeur de la tarte aux pommes qui dégouline dans notre paume, se mêlent en nous. Un sursaut... Le retour est une transition. Car ces murmures de notre cœur... Oui, ceux-là, qui chantent avec le vent et sourient aux embruns des courants marins... Que nous chuchotent-ils ?

Ils chuchotent de reprendre le large. Repartir à l'aventure ? Non. Tout simplement, ajouter une péripétie à l'immense épopée qu'est la vie. Vivre avec passion, faire de chaque seconde un voyage parmi les méandres de nous-même, parmi les gens que l'on aime, et parmi les fabuleuses merveilles de cet univers.

Après son périple humaniste au cœur de l'Inde, **Lucie Friedrich** a obtenu au Grand Bivouac d'Albertville, en octobre 2013, le Prix coup de cœur des premiers pas de l'aventure, attribué aux jeunes voyageurs. Elle a par ailleurs bénéficié d'une bourse de voyage Zellidja.



Friendship
(Colinsan,
Shaktivel
et Suresh)



BAROUD N'ROAD : DE BEYROUTH À ISTANBUL SUR LES PAS D'ALEXANDRE

par Agnès Géminet

*« Petit-Poucet rêveur, j'égrenais dans ma course
Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Ourse.
Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou
Et je les écoutais, assis au bord des routes... »*

Rimbaud

« Matérialiser dans l'action une longue méditation faite d'isolement et de rêve », disait la grande navigatrice Virginie Hériot ; le voyage est magique. Mais encore faut-il lui conserver son essence. Pour moi, cette essence réside dans l'effort qui forge la route : *« il n'est point de paysage découvert du haut des montagnes si nul n'en a gravi la pente, car ce paysage n'est point spectacle, mais domination »* disait Saint-Exupéry, illustre vagabond lui aussi. Et quoi de mieux pour grimper ces sommets escarpés de la contemplation que d'user ses semelles aux sentiers de la terre ! (ou son fond de culotte à la selle d'une monture, le vélo ayant aussi droit à cette catégorie où il a gagné sa place « à la force du mollet »).

Le voyage *by fair means* développe cette capacité d'émerveillement devant le monde et sa beauté. Voyager ainsi, sans feu ni lieu, permet à l'esprit d'user le temps aux frottements de la mémoire : au rythme de la marche s'enfilent les vers appris, les leçons de choses... et les rencontres.

Des horizons dessinés au fil des rencontres : visages et virages, ou l'identité d'un pays sous ses traits les plus vivants.

Peindre le Liban et la Turquie modernes, sur les pas des antiques voyageurs, croisés, pèlerins ou réfugiés; peindre quelques facettes de ces deux pays, en rehaussant au pinceau ce que la plume ne peut décrire, telle était le fil conducteur des quelques milliers de kilomètres au fil desquels j'ai pu remonter le temps, à rebours sur la route d'Alexandre. Chanter Homère sur les rives de Troie, un vieux rêve enfin réalisé grâce aux nombreuses mains tendues sur le chemin et rendu possible par la fondation Zellidja, qui m'a donné le coup de pouce financier indispensable pour la réalisation du périple.

Voici donc en quelques lignes un échantillon de vagabondage, des côtes de Phénicie à la Constantinople moderne; un peu de cette essence du voyage, qui je l'espère donnera envie à quelque jeune nomade en herbe de s'élancer sur les sentiers du Proche-Orient.

Arrivée à Beyrouth le 2 juillet, un peu surprise au premier abord par l'affluence de forces de police militaire postées tous les 50 mètres dans le centre-ville, je me suis rapidement immergée dans cette ville fort sympathique – quoiqu'encore sévèrement marquée par la guerre –, notamment en me lançant à la recherche d'une monture. Pas évident de trouver un marchand de vélos dans un pays où l'on compte plus de voitures que d'habitants! Bécane trouvée et baptisée: en selle sur les pas d'Alexandre, sur mon Bucéphale tout pimpant. Direction le sud. Pas d'entrée en matière; acclimatation à marche forcée: 40° et pentes à 10%... la montée est raide jusqu'à Beit-ed Dine, tempérée tout de même par les pauses chez l'habitant.

Et c'est parti! Me voici lancée sur les routes libanaises, au rythme de l'hospitalité exceptionnelle des habitants, qui ponctuera mon (trop court) séjour de merveilleuses rencontres. De Saïda à Sour, puis de Sour à la zone Sud (carrefour où les forces de l'ONU gardent l'œil sur les tensions – bien senties – avec Israël et la Palestine... et la Syrie), où j'ai la « joie » de faire plus ample connaissance avec l'armée libanaise à cause de mon appareil photo qui suscite une méfiance extrême chez les habitants, je m'émerveille chaque jour un peu plus devant la gentillesse et la joie de vivre des Libanais (sauf dans la partie limitrophe avec Israël, où les gens sont quelque peu suspicieux envers les étrangers...). Malgré

les guerres et conflits successifs, ils sont d'une gaieté et d'une hospitalité extraordinaire (parfois même embarrassante quand les familles se disputent à moitié pour me recevoir!).

Après la Bekaa, et les sites fabuleux (et quasi déserts) d'Anjar et de Baalbek, je me lance à l'assaut du mont Liban, où je reçois l'accueil merveilleux des bergers de la montagne, puis m'enfile dans la vallée très chrétienne de la Kadicha, que j'ai la chance de survoler en parapente grâce à la rencontre d'un instructeur de vol assez excentrique et amoureux de la France. Des paysages à vous couper le souffle et des hôtes aussi amusants qu'attentionnés (ce petit *Cohiba* série limitée pour le 14 juillet m'aurait presque fait verser une larme!) voilà l'impression générale qui m'emplissait quand je suis redescendue vers la côte, où de Byblos je suis remontée à Tripoli.

Tripoli, sûrement un des meilleurs souvenirs que j'aurai du Liban! Certes, la situation politique est plus qu'instable, mais les affrontements sont cantonnés à des quartiers bien définis et cloisonnés du reste de la ville (assez éloignés du centre-ville et du port d'ailleurs), et les habitants semblent ignorer totalement les événements qui font la une des actualités internationales, et se passent à leurs pieds...! À part une franche hostilité envers Bachar el-Assad et le régime syrien (la Syrie entière à vrai dire), les habitants se désintéressent massivement des affrontements, tant qu'ils n'arrivent pas devant leur porte. C'est dans le quartier du port d'El-Mina que je fais la rencontre de Hamad, un jeune Libanais dont le rêve était de rencontrer un étranger avec qui parler en Anglais (langue qu'il a d'ailleurs apprise en quatre mois de cours...). Là encore, une immersion totale dans le petit monde à part que forme le port. Marins, mécanos, pêcheurs... tout un peuple aussi joyeux qu'accueillant qui m'adopte en attendant mon bateau; l'âme des Phéniciens n'est pas morte! Après un grand au revoir à ce Liban qui m'a charmé, je débarque donc sur les côtes turques, pour un tout autre périple.

Débarquée sur la côte entre Alanya et Mersin, je remonte jusqu'à Gaziantep en passant par Tarsus, Adana, etc. Un pays bien différent de ses voisins. L'hospitalité orientale est toujours aussi spontanée, bien qu'un peu moins familiale. Mais c'est

ici que le sport commence : rien à voir avec la superficie taille mouchoir de poche du Liban ! Jusqu'à 130 kilomètres par jour parfois... Un pays immense, mais magnifique. Quel supplice de ne pouvoir s'arrêter des heures à chaque ruine antique ! Vestiges archéologiques et mosquées fabuleuses jonchent la route comme autant de bornes signalant la marche impassible du temps. Au fil des jours, j'apprends à découvrir un peu ce peuple si fier et indépendant ; et à aimer ce pays si coloré, carrefour de civilisations à cheval sur deux continents. De Kayseri à Konia en passant par la célèbre Cappadoce aux accents lunaires, puis de Sidé à Bodrum (ancienne Halicarnasse), Izmir, et Troie, en longeant toute cette merveilleuse côte, où s'étalent les temples et villes antiques, comme autant de reposoirs de la civilisation grecque, je remonte vers Istanbul, clé de l'Orient et fin de mon périple (en principe...).

Istanbul, cité de tous les symboles aux minarets féériques ; Istanbul, pont entre l'Orient et l'Occident ; mégapole fantastique et cosmopolite où se croisent les visages et les rivages de tant d'influences... De Constantinople à Byzance puis de cette ode à la Turquie moderne qu'a façonnée Atatürk au début du siècle dernier, la ville aux mille mosquées mérite bien son titre de porte de l'Orient. Toutefois, la facette qui m'a le plus interpellée ici n'est pas tant la position stratégique rayonnante que la place de port, voire de succursale de l'Europe pour la multitude de réfugiés qui stagnent dans la ville, dans le dénuement le plus complet, en attendant une opportunité de rejoindre le vieux continent ; clandestinement pour la grande majorité. J'ai en effet passé une semaine en compagnie des réfugiés et clandestins, venus de Géorgie, d'Arménie (souvent à pied), du Maghreb, ou encore d'Iran, sans compter la communauté kurde ; toute une microsociété de sans-papiers qui, échouée sans moyens sur le pas de la « Porte Istanbul », survit grâce à l'entraide et l'espoir de trouver une meilleure situation de l'autre côté, après des années d'exode et de fuite. Expérience inoubliable qui m'a fait dépasser la façade turque des splendeurs orientales pour découvrir son autre aspect, celui du monde invisible et omniprésent que forme la majorité de la main-d'œuvre bon marché ; celui des plus miséreux, dénués de tout mais joyeux de partager leurs seuls bien : cartons contre le froid et grillades d'abats contre la faim.

Un petit serrement au cœur en vendant mon fidèle destrier Bucéphale dans le bazar, puis un grand au revoir à ces pays si amicaux. Et je reprends la route de Paris, en faisant quelques détours au passage : Turquie-France en stop, soit quelques kilomètres de poids lourd à travers l'Europe pour me réacclimater tranquillement avant la France...

« *Le monde est un livre dont chaque pas nous ouvre une page* », disait Lamartine ; le bouquin n'est pas fini, mais ses pages furent aussi passionnantes qu'enrichissantes. Elles ont surtout attisé cette fièvre intarissable d'écrire la suite de la partition, de repartir vers d'autres horizons, découvrir le monde à la lunette du voyage. Bientôt le prochain chapitre j'espère !



« *Mais les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent
Pour partir ; cœurs légers semblables aux ballons,
De leur fatalité jamais ils ne s'écartent,
Et, sans savoir pourquoi, disent toujours : allons !* »

Baudelaire

En suivant les traces d'Alexandre le Grand, **Agnès Géminet** a obtenu au Grand Bivouac d'Albertville, en octobre 2013, le Prix des « Premiers Pas de l'Aventure », attribué aux jeunes voyageurs. Signalons également que les photos et les dessins placés dans cet article sont de l'auteur.



Alsace



Alsace

Cartes d'Alsace, à la mode « Hansi ».

UNE ALSACE D'ABORDAGE

par Félix Madika

Nous sommes le 1^{er} avril 2036, il fait 1 °C au-dessus de zéro, de quoi rester positif. Dehors pourtant l'ambiance est glaciale, le réchauffement climatique n'ayant pas encore atteint le territoire alsacien. Une terre riche mais gelée. Tout comme jadis un certain nuage toxique échappé d'Ukraine se serait, pouvait-on alors lire dans les Annales, brusquement stoppé sur le Rhin, sans doute par la grâce de la magie nourrie de science, à l'époque où le fleuve représentait encore une « vraie » frontière. Une période glaciaire où l'on trouvait de vrais chercheurs aux affaires, toujours prêts à dégraisser mammoths et compagnie, de vraies barrières avec ses hôtels du bon côté et ses têtes de Turcs de l'autre côté... D'aucuns regretteraient presque les douaniers, empêcheurs de passer en douce et de tourner en rond pour des sédentaires trop titillés par l'esprit de la bougeotte mais pas de la bourgeoisie. Ledit nuage radioactif serait, quant à lui, resté à quai ; pour lui, le Rhin aurait fort bien joué son rôle de fleuve-frontière. Depuis, et c'est tant mieux, beaucoup d'eau est passée sous ses ponts, et pas mal de monde sur la passerelle qui le surplombe.

Aujourd'hui, en ce printemps 2036, tandis que les frontières physiques appartiennent bien au passé, un passé toujours susceptible de surgir par une porte dérobée, il ne reste plus que les frontières mentales. Autrement plus rudes à passer. Sauf à s'évertuer à trépasser sur leurs chemins les plus flous où même les barbelés semblent superflus. L'économie supra-libérale est passée par là, les crises aussi. Les monnaies nationales sont réapparues depuis un certain 1^{er} mai 2023, enterrant un peu plus le vieux fantasme d'une Europe forte et unie, un jour imaginé par nos ancêtres. La bonne nouvelle révélant le retour d'un dieu unique allié à l'argent national fut annoncée fièrement un ancien jour anniversaire tombé dans l'oubli des travailleurs privatisés

et surtout privés de labour depuis les calendes grecques qui remontent à une crise économique de grande ampleur qui avait commencée à la fin des années 2000. De l'histoire ancienne donc. Et encore entretenue par certains réactionnaires gauchisants, d'un autre siècle, incapables de monter dans le train de l'Histoire en marche. Ces dernières décennies, les autochtones ne circulent plus, ne voyagent plus, ne travaillent plus, ne jouent plus, ne rient plus : ils restent chez eux et tentent de survivre. Ils ont beaucoup appris, vraiment beaucoup, à se plaindre.

...le fond de l'air
est tout sauf rouge
le long de la ligne
bleue des Vosges.

Mais revenons au présent, en ce jour béni de l'année 2036, plus exactement en ce jour du poisson d'avril, où personne ou presque n'a le vent en poupe. On l'aura deviné, le fond de l'air est tout sauf rouge le long de la ligne bleue des Vosges. Chris Marker n'est plus qu'une marque de stylo un peu comme Marco Polo fait penser à une marque de tee-shirt pour une élite sociale toujours démarquée. Morne plaine sur l'Alsace, plus bossue que jamais. Certains nostalgiques réfugiés dans les bas-fonds dignes d'un Renoir fêtent bien le centenaire d'un front plus populaire que national, mais en vain... En vin donc. Car, pour oublier la misère et remiser le désespoir, le vin fait toujours l'affaire. Le temps de sombrer comme il faut. À fond. Au fond. Des illusions. Désillusion. Déjà passés à la dissidence, ils risquent maintenant de passer sérieusement aux armes avant, si cela devait mal tourner, d'être passés par celles de leurs ennemis intérieurs en bonne place sur l'échiquier politique local. Ou national, le front étant dorénavant sur tous les fronts.

Le vin aidant, l'affront régional désormais se déroule sur la fameuse route des Vins, principale ressource de tout le territoire, puisque les seules recettes qui reviennent encore aux indigènes proviennent du terroir et du pinard. Une combinaison gagnante pour toucher le banco touristique. Surveillé par deux paires d'yeux, et sponsorisé par Ras & Poutine – deux compères qu'on gagne à surnommer « la paire de cons » par les opposants survivants mais enfermés, autrement dit bien internés mais mal intentionnés – qui veillent au grain comme aux vignes, le pouvoir militaire régional est plus uni que jamais dans la guerre

Des opérations
vacancières
sur-organisées...



aux devises nipponnes, sino-mongoles et caucasiennes sur le front très prisé des opérations vacancières sur-organisées. L'État alsacien gère sur le tas du monde une situation immonde. Ainsi, sous peine d'emprisonnement, les habitants ont pour obligation de « manager » un pot de géranium par tête, pot devant être visible aux voyeurs assermentés. La *bretzel* a depuis belle lurette remplacé le fer à cheval dans l'imaginaire collectif. Elle porte chance et se porte sur toutes les lèvres jusqu'au logo de l'État régional. Celle ou celui qui refuserait sitôt de faire la promotion des *bretzels* à l'échelle régionale sera contraint(e) de travailler gratuitement sous la coupe des gentils kapos (adroitement financés par la secte dite des « joyeux goulagiens malgré tout et contre nous ») dans les brasseries labellisées par la norme AF ou « *Alsace First* ».

Nul doute, il suffit souvent d'écouter les conseils philosophiques de son voisin de palier ou du boucher du coin, les hordes barbares, peuplées de bridés et de basanés provenant du reste du monde lointain, ne souhaitent qu'une chose : rivaliser avec les « bronzés » de Zidi, piquer le très cher sable blanc et sacré sans même se soucier de la pelle et du seau, le travail pourtant c'est la santé ! Ils n'hésitent pas, dès que les gentils surveillants de nos camps de vacances en plein air ont le dos tourné ou le nez rouge, de mettre leurs zisis à l'air sur nos belles plages de béton armé et même de nos gravières de sable empierré inscrites sur

la liste du patrimoine local menacé... Car profiter de l'air alsacien n'est pas rien et ces étrangers paient cher pour en découvrir la saveur. Voilà la source unique de nos précieux revenus. Mais le respect des autochtones est essentiel, et ces derniers font des efforts « notables », dans tous les sens du terme. Certes, chaque indigène alsacien doit impérativement se vêtir selon la coutume, un satellite dans l'espace doit pouvoir repérer immédiatement si tel ou tel énergumène en mouvement est Alsacien ou non. Un Alsacien authentique est rare et précieux, donc cher. Repérer c'est déjà récupérer.

En d'autres temps, on disait « savoir c'est pouvoir », aujourd'hui c'est plutôt « il faut savoir où est le pouvoir ». Et si l'armée de la science doit s'armer de patience, le territoire doit être cerné avant d'être exploré. À chacun aussi son accoutrement : les bérets verts ne sont autorisés que pour les militaires en bordure des sites visités. De même, nous avons vu qu'on ne rigole pas avec le pinard, la consommation de vin de Bordeaux ou de Bourgogne, ou provenant d'autres contrées ennemies, est strictement interdite. Sous peine de noyade publique du condamné pris en flagrant délit, organisée par l'office de tourisme alsacien, le noyé périssant dans le liquide même de son délit. Toutefois, si plus de 1 000 visiteurs étrangers comblés assistent au spectacle, et si 500 knacks au minimum sont vendues pendant l'heure suivant la noyade, la famille du défunt recevra, au choix et en compensation, soit une caisse de *Schnaps HQE* (ou haute qualité étrangère) soit un fût de bière Meteor, la dernière brassée artisanalement, du poids exact du cher défunt. Du vin au fromage, le lien est clair et net. Comme une toile d'araignée. Là aussi, pas d'impair pour l'adepte de la bonne croûte au risque de ne pas rester frais longtemps. Il faut toujours consulter le « Guide des produits consommables en Alsace » avant d'avalier ou d'ingurgiter un quelconque produit. Un produit pas forcément quelconque. L'erreur est certes humaine, croit-on ailleurs, ici elle devient vite fatale. L'Alsace et le fatalisme nourrissent des liens communs. Le contrevenant, par exemple celle ou celui qui ouvrira en public un camembert à la place d'un munster, sera sévèrement puni, voire traité comme un retraité, ce triste mais inévitable personnage qui s'apparente à l'archétype du type

en trop dans une société inhumaine idéale. Une peine encore aggravée si la scène de dépravation se déroule sur le parvis de la cathédrale, c'est-à-dire exécutée devant environ (selon les dernières informations émanant du bureau des statistiques) 2 749 clics/seconde, émanant d'appareils photos et numériques en tout genre.

Été comme hiver, l'abordage touristique est permanent, le terroir remplit le tiroir des caisses du nouvel État alsacien, devenu autonome, mais surtout autocrate et autoritaire. À l'entrée du pays de la cigogne, les Chinois, les Russes, les Brésiliens, les Indiens, les Sud-Africains, tous ces BRICS qui reconstruisent un mur entre le Nord et le Sud (comme jadis entre l'Ouest et l'Est), bref tous ces bric-à-brac du monde des oubliés qui remontent en surface, rejets de la revanche attendue sinon entendue des vaincus sur les vainqueurs, donc pour tous ceux-là, le contrat de séjour est précis et se résume ainsi : « interdiction de consommer non-alsacien ». Exit donc les soupes chinoises, les plats indiens ou les grillades latinos ! Place à la choucroute et autres spécialités locales. Le rebelle autochtone surpris en plein acte de vandalisme, par exemple en train de manger un kebab en cachette, devra publiquement se repentir – par le biais d'un « courrier personnel aux actionnaires » – qui paraîtra dans l'organe officiel, les *Derniers Nazes alsaciens*, une publication exclusivement bancaire dont le crédit sera mutuellement partagé entre les magnats de l'oppression et ceux de la Finance nationale.

Au passage, l'État et l'Église imposent leur loi, comme au bon vieux temps : le patron des RG alsaciens, surnommé « *Monsieur Jetz Langts!* », de mèche avec l'Abbé Tise, a fait interdire toute origine chinoise ou asiatique du célèbre chou alsacien, en effet, selon les autochtones sidérés, « *il ne manquait plus que ça, la marmite est trop pleine, got verdekel...* ». Notons ici que si le lecteur vient de la France de l'Intérieur, cette ancienne république un peu vieillotte, il ne comprendra pas toutes les subtilités de la langue nationale alsacienne. Un idiome qui sent bon le fumier du terroir, pas uniquement adressé aux idiots du village, également appelé *National Social Dialecte Alsacien Patriotique* (ne pas tirer de conclusion hâtive quant aux initiales, ce n'est pas une langue de bois mais de fer, une novlangue qui se veut not'

Les cigognes
« made in China »...



langue; ne pas chercher à déterrer des souvenirs car revenir à l'histoire serait déranger voire réveiller les fantômes du passé!). Mais, à bien y réfléchir, c'est aussi cela que les visiteurs étrangers chérissent tellement et nous ravissent autant: non seulement la supériorité patrimoniale et gastronomique, mais aussi la supériorité linguistique. Comment expliquer autrement les invasions successives de ce beau et fortuné pays, autrefois région assujettie? Tous convoitent ce bout de terre, cette plaine tellement remplie de trésors. Les touristes ne s'y trompent pas et tout est fait pour les rassurer sur ce point. Les Anciens se souviennent du célèbre « marché de Noël » qui sévissait chaque mois de décembre dans les années 2010, avec les cigognes « *made in China* » et les écharpes du Cachemire, le vin chaud trop cher et le climat trop froid, les charters bourrés de consommateurs orientaux venus faire leurs emplettes aux côtés des autochtones également bourrés de vinasse sûrement et de complexes parfois. C'était le bon vieux temps de l'économie de marché, Noël compris, les *boys-band* et ceux de Chicago aussi.

De 2010 à 2036, le marché a explosé. Le nombre de curieux attirés par cette foire mercantile, jadis placée sous le signe de l'enfant Jésus, dépasse l'entendement. Les stats ne valent plus rien et le triple AAA autrefois si prisé par les nations a été remplacé, dès 2018, par le TTT ou « *total tsunami touristique* ». Les marchands du Temple ont fait place nette et, depuis lors, la place

du marché n'est plus sacrée mais sacrement touristique. Et Dieu dans tout ça ? Il a fait sa valise, c'est d'ailleurs à peu près le seul point commun avec le commun des touristes mortels. Et son fils prodigue ? Un Juif Palestinien dont plus personne aujourd'hui ne se souvient (certains pensent qu'il ressemblait au Che, un étrange révolutionnaire motard et chevelu dont on a perdu la trace très loin de la sainte Alsace) à l'exception de quelques culs-bénits réfugiés avec douze sans-papiers sous la Sacristie de la vieille cathédrale.

La cathédrale ? Un édifice du style « M&M » (Marylin Manson, pour les incultes), qui ne dévoile plus aucun tic des Goths, et qui ne sert plus qu'à vendre des cierges et à fournir des vierges aux touristes de passage... Mais sans la venue de ces visiteurs, choyés, bichonnés et attendus, le pays tout entier disparaîtrait sous l'autoritarisme, comme l'Atlantide sous les flots. 2035 fut une année charnière. 2036 transformera sans doute l'essai. « *La victoire est en nous* » disent les plus vieux, tandis que les plus jeunes scandent « *Plus belle la vie* » ; bref, le chiffre d'affaires est au top et le nombre de touristes au firmament. Devant ces scores fabuleux, les autorités municipales s'affolent tout en sabrant les dernières réserves de Champagne, un vin interdit car étranger mais les gens au pouvoir font ce qui leur plaît. Voilà un fait qui, avec les siècles, ne bouge pas d'un poil ! Donc, l'alarme a été sonnée : les touristes envahissent la ville, leur argent est devenu prioritaire, il faut donc procéder à l'évacuation des habitants qui ne produisent rien, qui ne vendent rien, qui n'achètent rien, autrement dit qui ne servent à rien. Le progrès est à ce prix. C'est le haut-parleur qui le dit dans tout le centre-ville ? C'est donc vrai puisque la parole, tout comme la pensée dans les années 2013, est unique.

La zone du marché strasbourgeois pendant le mois de décembre intègre avec fierté le critère TTT défini plus haut. La bourse de Vladivostok est aux anges tandis qu'à Strasbourg la cité se vide de ses déchets humains incapables de vendre leurs affaires, leurs pensées, leurs maisons, leurs corps. Mais cet exode des « moins que rien » permet à la ville de s'occuper du surplus et de s'illuminer et de continuer à faire rêver le monde. Un certain monde. Grâce aux flux de capitaux drainés par les flux de touristes, l'Alsace

vit d'abord de cet abordage orchestré, sur fond de teint brun, et de terroir sans fin. Sans frein surtout, sûr par conséquent de foncer droit dans le mur. Un mur qu'il va falloir reconstruire avec l'argent du tourisme, c'est déjà prévu en 2040, avec l'argent des nouveaux amis Ras & Poutine. Mais tout dépendra des années de plomb, et du conflit annoncé entre 2039 et 2045... L'histoire ne se répète jamais. Les affaires peuvent continuer. Sauf si, comme à l'époque du lointain Moyen Âge, les épidémies devaient soudain ressurgir, avec leurs hécatombes à la clé. Qui sait finalement de quoi demain sera fait? Personne, mais la peste brune qui rôde n'est jamais à écarter, toujours à éradiquer. C'est un peu la situation en cette année 2036, où les touristes du monde entier profitent de leurs congés pour visiter une Alsace endormie, trop sûre d'elle, trop fière aussi.

Alors? 2036 serait-elle l'année du naufrage touristique? Trop souvent survivre au tourisme renvoie à survivre tout court. En cette ère figée, le bloc pays-région s'apparente à une aire de repos et à une terre de recueil, pâmée dans son passé. Un terroir d'accueil qui fait de l'Alsace d'abord une terre d'écueil. Vivement dans un siècle, en 2136!

Le XXII^e siècle sera touristique ou ne sera pas...

Félix Madika est un écrivain-voyageur au long cours. Né à Mulhouse le 1^{er} mai 1968, son parcours personnel est assez flou. Il disparaît en 1986 en Amazonie pour réapparaître en 1998 en Papouasie. En 2010, lors d'une de ses rares escapades alsaciennes, un membre de *La croisée des routes* a pu le rencontrer. Il en profite pour déposer des textes ou des manuscrits, ou des fleurs sur les tombes d'amis tombés trop tôt et même sur le seuil de bien-aimées délaissées trop vite. Il disparaît à aussi vite qu'il est apparu. Récemment il a repris la route pour de nouvelles aventures humaines.

À noter qu'en 2007, Félix Madika nous avait fait parvenir – par voie de courrier – un texte, déjà ancien, intitulé: « *Récit de voyage au pays du travail, en Alsace du Nord, au début des années 1980* »; cet article avait été publié dans le n° 3 de *L'autre voie*, en 2007. Comme celui que vous venez de lire, il traitait de sa région natale, et non pas du vaste monde! Gageons qu'un jour, on peut toujours espérer, ce voyageur nous livrera d'autres textes – plus uniquement sur l'Alsace – sur d'autres contrées, lointaines ou non, tout aussi étranges et étrangères...

UN PORTUGAL ESSOUFFLÉ

par Jean-François Le Dizès

Après mes trois séjours au Portugal durant les années 1970, je suis retourné voir ce pays à une époque où, comme la Grèce, il vit une cure d'austérité. Je suis cette fois-ci allé à Lisbonne et à Beja. J'ai pu avoir des rencontres avec des responsables syndicaux et politiques (Bloc de Gauche et Parti Communiste).

Un appauvrissement sans précédent

Depuis le début de la crise financière mondiale, la grande majorité des Portugais ont connu un fort appauvrissement. Le chômage a explosé : de 2009 à 2013, son taux est passé de 10 % à 18 %⁽¹⁾. La précarité s'installe. En deux ans, le chômage partiel est passé de 144 000 à 261 000⁽¹⁾. Le délai pour passer obligatoirement de contrats en CDD en contrats CDI a été rallongé de trois à six ans. Si bien qu'aujourd'hui on trouve un million de travailleurs précaires⁽²⁾. À titre de comparaison, le Portugal compte 11 millions d'habitants⁽³⁾. C'est pour les jeunes que la situation est la pire : en deux ans, leur taux de chômage est passé de 28 % à 42 %⁽¹⁾. Pour ceux qui travaillent, le taux de précarité est de 40 %⁽⁴⁾. Pour les vieux, on recule nettement l'âge de départ à la retraite : de 2009 à 2014, il est passé de 60 à 66 ans⁽⁵⁾. Les retraites des fonctionnaires vont baisser de 10 %⁽⁵⁾.

Les salariés licenciés ont vu leurs indemnités de chômage, dont la couverture est de deux ans, baisser en 2011 de 80 % à 60 % de leur dernier salaire⁽⁴⁾. Mais seulement 40 % des chômeurs sont indemnisés⁽⁴⁾. Certes, il existe un RMI dénommé RMG, égal à 419 euros⁽⁴⁾, mais l'enveloppe consacrée à celui-ci étant limitée, les bénéficiaires sont sélectionnés. Même si les prix sont, en moyenne, inférieurs à ceux pratiqués en France, il faut noter que le salaire minimum n'est que de 485 euros et qu'il est gelé depuis

trois ans⁽⁴⁾. Si à Lisbonne le prix d'un café est généralement de 0,60 euro, les prix du litre d'essence et du ticket de métro sont semblables à ceux de Paris.

Une politique budgétaire s'attaquant aux faibles

Cette politique d'austérité est imposée par la *Troïka* (BCE, FMI, Commission européenne) pour que l'État portugais paie sa dette, qui se monte à 130 % du PIB⁽⁶⁾, ainsi que les intérêts. Que font alors les gouvernements successifs du Portugal ? Ils augmentent les prélèvements, diminuent les dépenses et privatisent. Mais les prélèvements supplémentaires sont particulièrement injustes : création en 2010 d'un impôt de 3,5 % sur l'ensemble des salaires⁽⁴⁾, augmentation de la TVA. Par exemple son taux dans la restauration est passé de 16 % à 23 %⁽⁴⁾. En revanche les revenus du capital sont épargnés. Ainsi, dans le projet de budget de 2014, 75 % des impôts directs sont prélevés sur les salaires et seulement 25 % sur ceux du capital⁽⁷⁾. Au niveau des dépenses, les employés de l'État morflent au moins autant que ceux du privé. Leurs salaires, sauf ceux du bas de l'échelle, ont déjà connu une baisse de 7,5 % depuis 2010⁽⁵⁾. Pour 2014, ils doivent encore diminuer : généralement de 12 % et pour ceux du bas de l'échelle de 2,5 %⁽⁵⁾. Les cotisations de l'assurance-maladie des enseignants ont doublé⁽⁵⁾. Les budgets de l'Éducation et de la santé sont particulièrement en diminution : -18 % pour l'Éducation, -14 % pour la santé entre 2010 et 2014⁽⁸⁾. De même, les budgets concernant les allocations familiales, les personnes âgées et l'insertion baissent. L'État réduit les effectifs de ses personnels notamment en licenciant les salariés précaires. Par exemple, en dix ans, le nombre d'enseignants a baissé de 50 000⁽²⁾. Du coup, on bourre les classes : les effectifs maximums des classes ont été, dans le primaire comme dans le secondaire, élevés de deux unités. La règle, qui voulait qu'une classe possédant un élève handicapé réduisît l'effectif maximum de cinq unités, a été supprimée. L'État se désengage des universités : de 2000 à 2013, sa part dans leurs budgets a chuté de 77 % à 59 %⁽⁶⁾. Le gouvernement vient d'annoncer une réforme de l'État

qui, selon le responsable de la CGTP (Confédération générale du travail du Portugal) que j'ai rencontré, devrait aboutir à terme à la suppression de la moitié des 600 000 postes de fonctionnaires. Alors que le gouvernement vient de supprimer quatre jours fériés, il voudrait augmenter le temps de travail hebdomadaire des salariés de l'État de 35 à 40 heures. Au sujet des privatisations, ses prochaines visées sont les transports publics et la Poste.

Une économie atone

Cette politique d'austérité se répercute sur la demande des consommateurs, et ce d'autant plus qu'avant la crise financière mondiale, les Portugais achetaient beaucoup à crédit: en effet, en 2010, l'endettement des ménages représentait 103 % du PIB, et celle des entreprises, 177,5 %⁽¹⁾. Ainsi, la baisse de la demande provoque des licenciements dans le secteur commercial: 39 000 en un an⁽⁶⁾, les effectifs dans les grandes surfaces ont diminué de 7 %⁽⁶⁾. Tous ces licenciements provoquent par ailleurs une dégradation des conditions de travail pour ceux qui restent en place.

Lorsque le Portugal est entré dans l'Union européenne, grâce au faible coût de sa main-d'œuvre, il a attiré de nombreuses industries, notamment textiles, de cette union. Mais avec la mondialisation de l'économie, les industriels ont trouvé des pays, notamment la Chine, où la main-d'œuvre était encore meilleur marché. Si bien que depuis quelques années, les industries ont tendance à partir ailleurs. Ce qui laisse encore plus de salariés sur « le carreau ».

Le mouvement social accompagnant la Révolution des Œillets (1974) avait permis d'augmenter la part des salaires dans le PIB: de 1973 à 1975, elle avait progressé de 49 % à 65 %⁽⁷⁾. Mais en 2012, ce chiffre est retombé à 48 %⁽⁷⁾ !

Les conséquences de l'appauvrissement

Cette baisse de niveau de vie a de graves conséquences sociales. Le responsable de la Fédération nationale des professeurs que j'ai rencontré m'a affirmé que le déjeuner gratuit servi aux indigents

le midi, à la cantine de l'école, était pour un certain nombre d'élèves le seul repas pris de leur journée. Le taux de pauvreté infantile est de 29 %⁽⁹⁾. Avec la crise, de nombreux ménages sont expulsés du logement qu'ils avaient acheté car ils ne peuvent plus payer les mensualités. Le Portugal n'ayant quasiment pas de logements sociaux, et les allocations logement étant inexistantes, la plupart de ces expulsés sont recueillis par des membres de leur famille dans des logements, qui, au Portugal, sont souvent de petite dimension. Durant mes promenades dans Lisbonne, j'ai pu voir un bidonville !

Cet appauvrissement provoque, comme dans les années 1960, à l'époque où le Portugal était sous-développé, une émigration



massive : l'année 2012 a, à ce sujet, battu le record de 1966 : 121 000 départs⁽⁸⁾. Mais, à la différence des années 1960, ce sont maintenant surtout les jeunes diplômés qui s'expatrient. Il faut savoir qu'en 2012, la moitié des 25-34 ans, diplômés d'une licence, étaient au chômage. En outre, les pays de destination se sont diversifiés et éloignés. En effet, en plus des pays européens, les émigrants partent en Angola, au Brésil, en Australie... Certains jeunes retournent à la terre, notamment pour pratiquer l'agriculture biologique : dans l'Algarve, en un an, le nombre d'installation d'agriculteurs a été multiplié par 4⁽⁶⁾. La multiplication récente du nombre de cafés-pâtisseries que j'ai

pu voir est également la conséquence de la situation de l'emploi. L'émigration des jeunes et leur précarité ont des conséquences démographiques: de 1990 à 2012, le nombre des naissances a chuté de 120 000 à 90 000 ⁽⁷⁾, devenant ainsi inférieur à celui des décès: 108 000⁽⁷⁾.

Une Éducation qui peine à se mettre à niveau

Au moment du déclenchement de la révolution des Œillets, la population portugaise était en grande partie analphabète, le régime salazariste ayant maintenu volontairement celle-ci dans l'ignorance pour mieux asseoir sa dictature: 29 % de la population adulte était analphabète en 1970⁽¹⁰⁾. Depuis cette date, l'enseignement s'est beaucoup développé au Portugal et aujourd'hui les autorités n'acceptent plus que les familles n'envoient plus leurs enfants à l'école. La mobilisation des enseignants durant la révolution des Œillets avait abouti à l'élection du chef d'établissement par les enseignants concernés. Mais au fil des années, l'État a laminé cette forme autogestionnaire qui a fini par mourir en 2009.

Aujourd'hui, l'enseignement est théoriquement obligatoire jusqu'à l'âge de 18 ans. Mais au dire du responsable de la Fédération nationale des professeurs, les échecs scolaires sont nombreux et sont dus à la trop rapide extension scolaire. Si bien que la règle des 18 ans n'est pas complètement appliquée. Cependant, les élèves restent motivés par l'école jusqu'à ce qui équivaut au brevet français. Alors qu'en 1977, seuls 11 % d'une classe d'âge entrait à l'université⁽¹⁰⁾, aujourd'hui ce chiffre atteint 30 %⁽⁵⁾. Mais ces dernières années, les conditions financières des étudiants se sont fortement dégradées par le désengagement de l'État: aujourd'hui, le tiers du budget des universités est financé par les droits d'inscription⁽⁶⁾. En conséquence de quoi certains étudiants s'endettent fortement: 17 000 d'entre eux doivent en moyenne 12 000 euros à leur banque⁽²⁾.

Le Portugal connaît une certaine vitalité culturelle. Dans une ville comme Beja (36 000 habitants)⁽³⁾, j'ai pu voir qu'il s'y déroulait un certain nombre d'activités et de manifestations. Dans les assez

nombreuses petites librairies de Lisbonne, j'ai pu constater une variété de l'édition, notamment en ce qui concerne les sciences humaines. À l'une des manifestations à laquelle j'ai participé, j'ai vu une pancarte qui revendiquait le « 1 % pour la culture » dans le budget de l'État.

La femme portugaise transformée

Depuis mon premier séjour au Portugal en 1975, la condition de la femme s'est beaucoup améliorée. En effet, à cette époque la femme était très soumise, notamment à l'Église. Même dans les milieux révolutionnaires, l'égalité des sexes était loin de prévaloir. Par exemple, dans les grandes fermes autogérées de l'Alentejo, résultant de l'expropriation des *latifundia* par les ouvriers agricoles, les salaires étaient différents selon le sexe : les femmes touchant moins que les hommes.

Aujourd'hui, la CGTP travaille à faire adopter dans les entreprises un protocole qu'elle a élaboré afin d'aboutir à l'égalité salariale quels que soient les sexes.

Alors qu'en 1998, le référendum sur la légalisation de l'avortement avait donné un résultat négatif, celui de 2008 sur le même sujet a donné le résultat inverse. Le Portugal a adopté le mariage gay avant la France. En lien avec le développement de la scolarisation, les comportements des femmes ont beaucoup changé et les rapports hommes-femmes sont devenus beaucoup plus égaux ; plusieurs de mes interlocuteurs me l'ont confirmé. C'est ainsi qu'il faut interpréter le fait que, suite aux élections municipales de septembre 2013, sept des quatorze maires du Bas-Alentejo sont maintenant des femmes⁽⁶⁾.

Un fort mouvement social qui n'aboutit pas

La politique d'austérité imposée par la *troïka* ne s'est pas réalisée sans réaction. Les jours de grèves générales accompagnées de manifestations ont été nombreux. En plus de ces actions syndicales, il y a des manifestations « citoyennes » qui rassemblent autant de monde que les manifestations syndicales. Les mobilisations les plus importantes ont eu lieu en septembre 2012 et en

mars 2013. Une de ces manifestations a, selon le militant CGT, rassemblé 300 000 manifestants place Do Comercio de Lisbonne. Le 15 septembre 2012, il y aurait eu un million de manifestants dans l'ensemble du pays. Si la syndicalisation est moindre dans le secteur privé que dans la fonction publique, les travailleurs du privé étaient très présents dans ces cortèges d'envergure. Autour de la période de mon séjour, durant cinq week-ends consécutifs Lisbonne a connu ce genre de manifestation. Mais les deux auxquelles j'ai participé n'avaient pas l'envergure de celles citées ci-dessus. L'une d'entre elle est partie de la place du Rossio pour suivre ensuite la rive du *Tage* et aboutir devant le Parlement. Les deux principales revendications de ces deux manifestations



étaient la modification du projet de budget 2014 et la démission du gouvernement. On réclamait un nouveau « 25 avril » (1974). La *troïka* était particulièrement mise en accusation : « *Pas de démocratie sans souveraineté* » disait une pancarte. D'autres dénonçaient l'exploitation et l'appauvrissement ou encore elles demandaient la tenue d'un référendum sur la sortie de l'euro.

Durant mon séjour la Poste et le métro de Lisbonne ont fait 24 heures de grève contre le projet de leur privatisation. Le jour de la grève du métro, aucune station n'était ouverte. D'autres jours de grève sont prévus dans ce service courant novembre. Une pétition contre la privatisation de la Poste a déjà recueilli

13 000 signatures⁽⁶⁾. Un forum contre la précarité était prévu en novembre. Les fresques que j'ai pu voir ici ou là dans les rues m'ont rappelé la révolution des Œillets.

Si les manifestations n'ont, selon mes interlocuteurs syndicaux, très rarement décroché directement quelques résultats, en revanche le Tribunal constitutionnel a, à cinq reprises, annulé des mesures antisociales. Ces verdicts ne sont-ils pas la conséquence des mobilisations ? Ce tribunal est actuellement sollicité pour annuler le projet de budget 2012 car il suit le diktat d'institutions étrangères, or la Constitution issue de la révolution des Œillets prévoit la souveraineté du Portugal.

J'ai noté que la présence des jeunes dans les manifestations était faible. L'intérieur de la Faculté des lettres que j'ai visité ne donnait aucun signe revendicatif. Comme me l'a expliqué un jeune, les jeunes ne croient plus à la politique ; les manifestations sont devenues des routines, me dit-il.

Des élections qui chassent les sortants

Le Parti Socialiste qui avait initié cette politique d'austérité a été balayé aux élections législatives de 2012. Il a été remplacé par une coalition de droite (PSP-CDS) qui, malgré ses promesses électorales, a poursuivi la même politique que le PS. De ce fait, aux élections municipales de cette année, les partis de cette coalition ont connu un revers au profit du Parti Socialiste mais aussi du Parti Communiste qui, allié au Parti écologiste Vert, a remporté de nouvelles municipalités (Evora, Beja...).

À quand le changement ?

Si la majorité des Portugais s'appauvrissent, ce n'est pas le cas de tous. Comme dans les autres pays, avec le capitalisme les inégalités s'accroissent avec le temps. On m'a signalé que les restaurants de luxe étaient toujours autant fréquentés. Mais les inégalités sont particulièrement fortes au Portugal : ce pays a le plus fort coefficient de Gini au sein de l'Union européenne⁽¹¹⁾.

Comme dans d'autres pays européens, les mesures d'austérité ont provoqué de grosses manifestations et grèves ponctuelles. Mais comme ailleurs, compte tenu de l'intransigeance des gouvernements la majorité des gens se lassent. Mais au Portugal, le mouvement social pose la question du pouvoir politique et réclame de nouvelles élections législatives. En revanche, le mouvement d'expulsion des patrons et des propriétaires qui avaient eu cours en 1975, notamment dans les chantiers navals et les *latifundia*, est, pour l'instant, absent de la partie.

Novembre 2013

NOTES

1. « *A crise, a troika e as alternativas urgentes* », É. Tinta da China, Lisbonne, août 2013.
2. Source : Bloc de Gauche.
3. Source : Wikipedia.
4. Source : CGTP (Confédération générale du travail du Portugal).
5. Source : Fédération nationale des professeurs.
6. Le quotidien *Publico*, Lisbonne.
7. Source : *Avente*, organe du Parti communiste portugais.
8. Le quotidien *Diario de noticias*, Lisbonne.
9. Source : Unicef.
10. *L'état du monde 1982*, Éd. Maspero, Paris, 1982.
11. Source : www.statistiques-mondiales.com/index.html

Jean-François Le Dizès, voyageur social au long cours, sillonne le monde depuis un demi-siècle à la rencontre des militants politiques, des syndicalistes, des indignés, des insoumis et des populations locales en général.

Il est l'auteur de *Globe-trotter, carnets de voyage d'un bourlingueur militant*, aux éditions L'Harmattan, 2007. À signaler également trois autres récits de voyage de Jean-François Le Dizès – sur l'Indonésie, Cuba et l'Iran – parus dans le n° 1 de *L'autre voie* (2005).



Photo FM

À PROPOS DE LA MARCHE ET DU VOYAGE

par Georges Bogey

« [...] Nous n'avons que faire d'aventures. Ce ne sont que de vilaines choses, des sources d'ennui et de désagrément. Elles vous mettent en retard pour le dîner ! Je ne vois vraiment pas le plaisir que l'on peut y trouver, dit notre hobbit. »

Bilbo le hobbit, J.R.R. Tolkien

Cette prise de position péremptoire du hobbit légendaire ne l'empêchera pas de partir pour un très long et très périlleux voyage au cours duquel, associé à des nains, il mettra de nombreuses fois sa vie en jeu face à des orques, des trolls, des loups géants et autres monstres cruels et sanguinaires.

Fiction, dira-t-on ! Il n'empêche qu'on peut tout de même conclure deux choses de ces quelques lignes. Voyager c'est se mettre en danger. En tout pantouflard un aventurier sommeille.

Franck Michel nous montre dans ses deux derniers livres⁽¹⁾ le danger qu'il y a... à voyager sans danger, et que, même si voyager peut rimer avec pantoufle aux pieds, il reste encore de vastes perspectives pour devenir des « hommes aux semelles de vent. » Dans *La Marche du monde*, il fait d'abord quelques constats.

Depuis Rousseau, le consumérisme a peu à peu supplanté le romantisme ; la compétition a remplacé le jeu ; on ne marche plus : on « trèque » ; le voyage a été récupéré par les voyageurs et autres marchands d'illusions ; le voyage prétendument humanitaire et culturel est devenu la bonne conscience du voyageur ; on assiste à un retournement de la hiérarchie entre le moyen (l'argent) et la finalité (la découverte). Franck Michel fait, entre

...la marche
est poésie...

autres, deux constats assez alarmants : « *La mythologie du paradis est sans cesse convoquée sous des formes variées, les deux extrêmes étant la publicité touristique et la littérature voyageuse.* » « *Le tourisme comme industrie du plaisir n'est pas réformable [...] Toute entreprise touristique n'a aucunement de vocation philanthropique, ce n'est qu'une banale entreprise commerciale dont le but est de gagner de l'argent.* »

L'adepte du voyage organisé vit une aventure confortable sans le moindre risque et on comprend vite qu'il s'agit là d'un voyage en toc, un succédané d'aventure. Avant de se lancer sur les routes du monde, il vaut mieux, nous dit l'auteur, préférer aux guides classiques, la lecture des « *romans, des essais, ou des récits qui traitent des cultures ou des destinations qui intéressent les voyageurs* ». La marche « à visage humain » est une démarche de vie qui permet de s'oublier pour mieux se retrouver et rencontrer l'ailleurs et l'autre. Franck Michel indique pourquoi et comment tous les marcheurs et tous les voyageurs ne peuvent que mettre leurs pas dans les pas de l'Autre. Quand Rimbaud nous dit qu'il est « *un piéton, rien de plus* », il nous dit que la marche est poésie et qu'être poète c'est découvrir le monde. Marcher dans le monde c'est marcher au rythme du monde, c'est accepter de marcher dans ses dangers pour avoir une chance d'accéder à sa vérité. Ce qui ne veut pas dire qu'on marche (ou voyage) toujours en plein accord avec le monde. On peut acquiescer à la vie en disant non au monde ! L'auteur montre, exemples à l'appui, que les plus belles marches sont les marches libertaires. (Kropotkine ; Thoreau ; la grève de Jules Adler ; *Germinal* ; Tagore ; Brassens : « *Non les braves gens n'aiment pas que l'on suive une autre route qu'eux.* »)

On peut considérer trois approches différentes dans le voyage. L'aventurier se lance en terre inconnue sans repère, ni repaire, ni guide ; le voyageur veut sortir des chemins balisés ; le touriste se soumet aux règles et normes du voyage organisé. Pourtant, il ne faut pas céder à la tentation du manichéisme ; il y a une grande porosité entre aventure, voyage et tourisme. Il peut y avoir un esprit d'exploration dans le tourisme et un esprit de routine dans l'aventure. « *Être aventurier ne signifie pas être pionnier. On est toujours le second sur les traces de quelqu'un.* » (Bruckner, Finkielkraut)

Dans le pire des cas, c'est le désir de conquête qui met le sédentaire en mouvement, dans le meilleur c'est le désir de connaissance. Pour donner à tous ceux qui rêvent d'aventures (et de conquêtes) l'illusion de sortir des voyages routiniers, certains opérateurs touristiques initient des projets qu'ils autoproclament extraordinaires : « *hors des sentiers battus !* » Hélas, chacun sait que l'extraordinaire planifié rentre vite dans le rang de l'ordinaire le plus banal et le plus médiocre. « *Transgressant la norme, on la courtise.* »

Franck Michel souligne encore que la marche est la première marche du voyage ! Comme la marche qui l'initie, le voyage est à la fois quête de la poésie : être attentif au monde c'est voir la poésie du monde se révéler ; recherche de la vérité : se confronter à la réalité et dire la vérité sont les objectifs de tout voyageur ; démarche politique : s'immerger dans un pays et dans la vie sociale des gens rencontrés ne peut être qu'un acte politique ; acquisition de la connaissance : après avoir découvert l'ailleurs et les autres, vient toujours le moment où on veut mieux les connaître et mieux les comprendre.

Pour que le voyage vrai se réalise, Franck Michel préconise de changer le contenu du package touristique et non de se contenter d'en changer l'emballage ! Il propose quelques pistes pour inverser la tendance, d'où le second livre, *Éloge du voyage désorganisé*. Ce livre, comme le précédent d'ailleurs, est construit en arabesque ou, si l'on veut, comme un kaléidoscope. Chaque phrase (et même chaque mot) est un « sujet » qui pourrait faire l'objet d'un développement ; un lecteur trop pressé risque de passer à côté de nombreux faits à percevoir et de non moins nombreux sujets à approfondir. Ce livre requiert donc beaucoup de lenteur et d'attention.

Les quatre lignes que vous venez de lire en appellent quatre autres dont la symétrie met en relief une similitude frappante entre le livre sur le voyage et le voyage lui-même. Si dans les quatre lignes qui précèdent on remplace « lecture » par « voyage » et « lecteur » par « voyageur », voici ce qu'on lit : Tout voyage est construit en arabesque ou, si l'on veut, comme un kaléidoscope. Chaque étape (et même chaque moment) du voyage est un

«sujet» qui pourrait faire l'objet d'un développement; un voyageur trop pressé risque de passer à côté de nombreux faits à percevoir et de non moins nombreux sujets à approfondir. Tout voyage requiert donc beaucoup de lenteur et d'attention.

« La marche n'est pas une simple thérapeutique mais une activité poétique qui peut guérir le monde de ses mots. » Bruce Chatwin, cité par Franck Michel, qui ajoute : *« Et pourquoi pas une activité politique qui pourrait guérir le monde de ses maux ? »*

Voici les principaux chemins que nous propose l'auteur pour désorganiser le voyage...

Non aux marchands de rêves et d'exotisme.

Non à tous ceux qui vivent *« de l'incapacité des voyageurs-touristes à se gérer eux-mêmes. »*

Non à l'organisation sans faille de nos loisirs de nos voyages et... de nos vies.

Non à la consommation et aux consommateurs *« conditionnés et lobotomisés. »* Il est grand temps de *« faire l'éloge du voyage désorganisé. »* *« La furie consumériste du monde aura-t-elle raison des derniers voyageurs ? »* *« Les tour-opérateurs sont des entrepreneurs et non pas des éducateurs, ils cherchent à faire des affaires pas à enseigner la philosophie. »*

Non à la déréalisation. Il faut entrer en résistance contre l'industrie du voyage qui convoque plus souvent *« la tradition que l'histoire, la culture que la politique, la géographie que l'économie. Plutôt le terroir idéalisé que la réalité sociale, plutôt l'autre imaginaire que l'autre tel qu'il est. »*

Pourtant, (il réitère sa mise en garde) : il ne faut pas céder à la tentation du manichéisme ! Le tourisme n'est pas a priori méprisable et le voyage noble. Mieux vaut un touriste modeste et discret qu'un voyageur arrogant qui se comporte comme un éléphant dans un magasin de porcelaine.

Contrairement à la conquête – on se souvient des croisés exaltés, des conquistadors sanguinaires, des missionnaires sectaires – le voyage est porteur d'un message de paix. *« Paraphrasant*

Churchill à propos du régime démocratique on peut dire que le voyage est la forme la moins pire de rencontres entre cultures différentes. »

Voyager c'est être disponible ! « On ne rencontre jamais autant de gens que lorsqu'on est disponibles pour eux. »

Voyager « sans guide c'est fermer un livre pour mieux s'ouvrir à la réalité sociale qui entoure le voyageur. »

Le voyage « permet à tous de réapprendre à désapprendre. Pour mieux comprendre, pour cesser de prendre. »

Le voyage crée du lien social. C'est une (ré)éducation à la citoyenneté. « Primauté de la rencontre. »

Le voyage nous apprend à vivre ensemble en acceptant les différences, sans discrimination. « Nul doute que renverser l'ordre du voyage revient à renverser l'ordre du monde. » Se bouger c'est faire bouger le monde. Il s'agit donc d'accueillir l'Autre pour pouvoir être accueilli par lui et ainsi s'enrichir réciproquement. Malheureusement quand les voyagistes fabriquent un produit touristique ils ne font pas toujours grand cas de l'altérité et de la réalité locale ; quand ils en tiennent compte c'est souvent pour la récupérer et la contraindre à s'adapter à leurs besoins. Si le contenu du voyage (conçu pour cibler la meilleure vente possible) ne rentre pas dans le cadre (le pays, les paysages, la population) les organisateurs ne touchent pas au contenu mais chamboulent le cadre ! Franck Michel, a contrario, dit ceci : « Observer comment les autres vivent, c'est accepter l'idée que le monde est divers ; partager la vie des autres c'est accepter l'idée qu'on peut vivre autrement. » Le voyage ne doit pas « folkloriser le patrimoine ! » Le patrimoine qu'il soit économique, politique, culturel ou naturel ne doit pas devenir un patrimoine mis en scène pour les touristes. « Le bon patrimoine est celui qui est bien (re)donné qui assume et assure la transmission entre les générations. »

...renverser
l'ordre du voyage
revient à renverser
l'ordre du monde.

Le voyage désorganisé nécessite une responsabilisation du voyageur lequel doit connaître et comprendre le pays et ses habitants pour éviter d'y faire des dégâts irréversibles et surtout pour que l'échange ait lieu.

L'anthropologue Franck Michel pointe ici toutes les dérives du tourisme et du voyage et ouvre des voies pour que ces deux activités vitales pour l'humanité ne tombent pas aux mains des marchands mais soient promues par de véritables humanistes.

Ces deux essais dépassent le cadre du seul voyage ou plutôt ils l'élargissent... Les propos de Franck Michel nous incitent à résister à toute forme d'aliénation ; la première étant la pression que nous subissons quotidiennement et qui tend à faire de nous des consommateurs : être un bon citoyen ce n'est pas forcément être consommateur ou du moins c'est être un bon citoyen avant d'être consommateur. La seconde est de ne pas céder à la tentation de la grégarité. Choisissons librement et tranquillement notre chemin : il sera peut-être très fréquenté ou bien inversement tout à fait désert, qu'importe, pourvu que nous le choisissons nous-mêmes. Enfin, que nous soyons sédentaires ou nomades nous ne sommes jamais seuls ; si le voyageur immobile n'a aucun paysage nouveau à découvrir il aura toujours les autres à connaître et à comprendre...

« *Il faut se lever pour mieux s'élever* », nous dit Franck Michel. Et pour finir, il écrit : « *Le voyage c'est d'abord du bonheur. À vivre pour soi et à partager. Pour mieux vivre ensemble.* » Tout au long de ces deux « petits grands » livres on découvre avec l'auteur que le bonheur est un produit composite ; on y trouve le bien-être moral et matériel bien sûr mais aussi et surtout la quête de la vérité, le désir de liberté et le respect de son prochain. Vouloir être libre, vouloir connaître, vouloir comprendre, vouloir aimer sont les désirs qui fondent le bonheur... et le voyage.

Dés que l'on met un pied hors de chez soi pour marcher sur les chemins, que ce soit le sentier de proximité ou la longue route, il faut avoir à l'esprit deux objectifs : rester libre et chercher la vérité. On sait que les « marchands » font tout pour acheter notre liberté et qu'il modèlent la vérité en fonction de leurs besoins ; c'est pourquoi nous devons affirmer haut et fort (et surtout montrer) que notre liberté n'est pas à vendre et nous acharner à chercher partout la vérité. Voyager dans le monde (et dans la vie !) c'est refuser toute organisation qui nous bride et déforme la réalité.

À ce propos, on peut relire avec profit *Le loup et le chien* (livre I, fable V, La Fontaine).

Le loup, désireux de mettre fin à ses errances pour trouver enfin tranquillité et bonne chair accepte de suivre le chien jusqu'au moment où un « détail » lui pose problème. Voici la fin de l'histoire...

*Chemin faisant il vit le cou du chien pelé.
Qu'est-ce là lui dit-il ? Rien ! Quoi rien ? Peu de chose !
Mais encor ? Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-être la cause.
Attaché ! dit le loup : vous ne courez donc pas
Où vous voulez ? Pas toujours mais qu'importe ?
Il importe si bien que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor.
Cela dit, maître loup s'enfuit, et court encore.*

À bon entendeur, salut !

NOTE

1. *La marche du monde* (octobre 2012) et *Éloge du voyage désorganisé* (décembre 2012) parus aux éditions Livres du monde.

Georges Bogey est un écrivain, poète et auteur de livres jeunesse. Ses romans et nouvelles récents sont parus aux éditions Livres du monde.

Ses chroniques régulières sont à lire sur *La croisée des routes*.



Léon Bakst, *Une bacchante*,
costume pour les ballets russes, 1911. Source Wikipédia

TRANSFERTS CULTURELS EUROPE/RUSSIE

par Gianni Cariani

L'art russe à la biennale de Venise entre 1895 et 1936

Marquée par de nombreux préjugés et un ensemble de stéréotypes forgeant une image globale plutôt négative jusqu'aux tournants des années 1870-1880, la découverte de la culture russe en Europe⁽¹⁾ durant les décennies suivantes est marquée par une progression constante, qui entraîne *in fine*, d'une part, sa reconnaissance à l'égal des nations constitutives du creuset européen, d'autre part, son intégration à l'aire européenne.

L'apparent paradoxe fait que plus la culture russe valorisait son propre héritage, tant d'un point de vue thématique que stylistique, plus elle participait ou relevait de la culture européenne. D'une certaine manière, il est peu dire que les orientations de la culture russe ont réinventé la culture européenne. De la diffusion des romanciers tutélaires F. M. Dostoïevski et L. N. Tolstoï à la synthèse des arts proposée par S. P. Diaghilev et la radicalisation suprématisante d'un K. S. Malevitch, la Russie a plus que contribué à changer les canons du langage esthétique et le champ de la perception.

Par l'ampleur des tentatives artistiques menées à leur terme ou bien restées inabouties, la Russie a transformé de manière complète la façon de penser le monde. Sur ce territoire de l'espace symbolique, les acteurs russes ont tissé une trame qui a bouleversé l'ordre de la représentation. En ce sens, notre propos vise à examiner la place des artistes russes dans le cadre de la biennale de Venise entre 1895 et 1936 et si, en quelque sorte, il y a matière à transferts culturels.

L'art dans son contexte : la Russie acteur d'un territoire à conquérir

Les années 1895-1936 ont été dominées par une tendance majeure dans le domaine de l'art. En un peu plus d'une trentaine d'années, un nouvel espace de perception, d'appréhension et d'usage du monde est à l'œuvre. En ne considérant que les arts plastiques, sculpture et peinture, une révolution mentale a été à l'œuvre, marquant tout à la fois un aboutissement et un renouvellement. L'aboutissement d'un processus intellectuel, émotionnel et esthétique dans le domaine de la représentation est indéniable.

La quasi-totalité du XIX^e siècle a été une lutte incessante entre deux principes. Le premier se situe dans une quête constante de la « beauté » dans le prolongement de la Renaissance italienne et des Lumières. À savoir, la recherche d'une harmonie parfaite entre les parties d'un ensemble et l'ensemble en lui-même. Dans cette perspective, des notions telles que l'équilibre et la volonté de perfection dans la finalité de l'œuvre sont associées. À l'antipode de cette quête et entendue comme une réponse à la tendance que nous pouvons qualifier de classique, la deuxième orientation est quant à elle fondée sur un principe de réalité, au sens d'une recherche visant à la véracité de la représentation. Cependant, ces deux tendances reposent sur la représentation du réel. Entre 1895 et 1936, cette double sensibilité est confrontée à un nouvel horizon. Celui-ci peut être caractérisé par une remise en cause radicale de la perception du monde et de son expression. Ni le Beau, ni la réalité n'en forment le centre. Un glissement s'est opéré. C'est un mouvement qui rompt avec les canons et les conventions antérieures. La représentation se libère de tous les schémas codifiés. Ce qui deviendra a posteriori « l'invention de la modernité » est une représentation qui s'est émancipée et affranchie de tous les acquis. Si elle fait usage de conventions, c'est pour les dépasser ou les rejeter. Le premier temps de cette remise en cause conceptuelle et expressive se situe en 1895. Son deuxième temps se constitue après 1905. Si l'antagonisme de « l'art pour l'art » dans sa confrontation à une ambition de réalité est ancien, autour de 1895 une nouvelle manière de représenter se fait jour. Gustav Klimt pourrait d'une certaine

...une rupture
radicale avec
« l'ancien monde ».

manière en être le parangon. L'Art nouveau traduit un nouvel état d'esprit qui parcourt toute l'Europe. Même si l'Art nouveau est un prolongement, par exemple des Préraphaélites anglais, il marque une rupture. Dans le prolongement de l'Art nouveau qui domine l'Europe, les avant-gardes investissent l'espace de la représentation, souvent en réaction à l'Art nouveau lui-même. Cependant, l'Art nouveau comme les Avant-gardes se fondent sur l'ambition de traduire une vision du monde et de marquer une rupture radicale avec « l'ancien monde ». Pour l'Art nouveau, il est question de transcendance et de méta individualisation, en brutalisant, par exemple la perception du corps. C'est un art qui dépasse l'idée de « l'art pour l'art », s'échappe dans des sinuosités idéalistes. À l'opposé, les Avant-gardes réintègrent le monde et cherchent dans sa chair une assise. Elles dépassent la réalité en quête d'une vérité à l'usage d'un homme incomplet et en mouvement. L'âge d'or de l'Art nouveau est statique, éthéré et élitiste. Il regarde vers l'origine. L'âge d'or des Avant-gardes est dynamique, pluriel, violent. Il est en instance et en devenir. L'art nouveau cherche une issue dans l'idée d'une représentation fondée sur une globalité immuable, tendant à gommer les risques. Les Avant-gardes s'engagent quant à elles sur un front incertain et expérimental.

Ces deux démarches constituent les deux étapes successives, parfois superposées et croisées, d'une nouvelle approche esthétique. Il est indéniable que les années 1895-1914 marquent en ce sens une rupture aussi importante que celle exprimée au XV^e siècle en Italie avec, par exemple, les trois panneaux de la *Cité idéale* d'Urbino, commandés par Federico de Montefeltre. Les années suivantes, de 1914 à 1936, confirment cette tendance majeure.

Cette nouvelle approche repose également, ceci est fondamental, sur le renouvellement des structures et la réorganisation du champ artistique. Un souci d'efficacité est clairement affirmé. À Vienne, la revue *Ver Sacrum* est fondée en 1897, sous l'égide de Gustav Klimt. Le siège de la revue est aussi un lieu de production et d'expositions de la Sécession viennoise. Les différents objectifs assignés à cette association d'artistes peuvent être délimités

de la manière suivante. Il s'agit, dans un premier temps, de regrouper les artistes afin de créer un front uni, partageant les mêmes codes et les mêmes préoccupations. Dans un deuxième temps, l'ambition est d'approfondir un langage esthétique. Ensuite, il est bien question de produire, de maîtriser et de contrôler le discours sur ce langage. Un rôle qui est dévolu à la revue *Ver sacrum*. Enfin, la volonté d'internationaliser par les échanges et la circulation des œuvres et des personnes la production de la Sécession viennoise est identifiable. Dans les différents pays d'Europe, le processus est similaire. En Belgique, il s'élabore autour de la revue *L'art moderne*. En Allemagne, la revue *Pan* est fondée à Berlin en 1895 et sa rivale *Jugend*, à l'origine du nom *Jugendstil*, voit le jour à Munich en 1896. En Angleterre, le mouvement Arts and crafts, fondé par John Ruskin et William Morris fait partie de la même obédience. Enfin, en Russie, la fondation de *Mir Iskousstva*, en 1898, bientôt suivie en 1901, par la création de la revue *Les Trésors artistiques de Russie*, se situe de fait dans un type de processus similaire.

Autour de 1895, une réorganisation complète du champ artistique est à l'œuvre, non seulement dans sa dimension esthétique, mais aussi dans son aspect structurel. La production, la diffusion et l'interprétation de l'œuvre sont totalement gérées et prises en charge par le regroupement d'artistes. Ce type d'organisation est la base des orientations artistiques en Europe. La génération suivante, après 1905, accentue ce mode opérationnel et le renforce. La revue devient une arme de combat et d'affirmation. En Allemagne, ce sont les revues *Die Aktion*, *Die neue Kunst* et *Der Sturm*. En France, *Les Soirées de Paris* et *Montjoie!* En Russie, *Apollon* et *La toison d'or*. En Italie, *Lacerba*. En Autriche, *Die Fackel*. Dans une perspective similaire, nous pouvons mentionner *Die Brücke*, à Berlin et, surtout, *Der Blaue Reiter* à Munich. Deux organisations qui regroupent des artistes d'horizons multiples unis dans un front commun, en très forte connexion avec la production artistique européenne. Ces regroupements autour d'une revue et d'un lieu d'exposition, s'accompagnent aussi de la publication d'un manifeste, conçu comme acte fondateur, socle de l'engagement partagé et délimitation des orientations du

groupe. En conséquence, la réponse apportée à de nouvelles idées et de nouveaux enjeux passe par la réorganisation de l'espace de médiation et la restructuration des procédures de production et de diffusion des œuvres. Une fois accompli, le renouvellement des structures provoque un mouvement d'une très forte densité et d'une grande intensité, ceci à une échelle transnationale provoquant une forte émulation. Les échanges se multiplient, les interactions sont diverses, les enjeux démultipliés.

La Russie au tournant du siècle participe activement à ce renouvellement de l'espace esthétique et structurel. À ne considérer que quelques aspects constitutifs de l'espace artistique, nous pouvons noter les éléments suivants qui favorisent par ailleurs le changement de perception de la Russie⁽²⁾. Les collectionneurs russes détiennent un rôle capital dans ce changement d'appréhension. Ce sont des collectionneurs d'art ancien ou d'art moderne, russe ou occidental, intervenant également dans la sphère musicale et dramatique. Leur impact dans le cadre des relations culturelles entre l'Europe et la Russie est primordial. Ces collectionneurs se distinguent par les moyens qu'ils mettent en œuvre et les buts qu'ils poursuivent. Ils partagent un milieu d'origine, pour la plupart issus de la nouvelle bourgeoisie industrielle et marchande qui s'affirme durant la période en Russie. Ils succèdent et s'inscrivent en parallèle des initiatives des grandes familles aristocratiques de l'Empire russe comme les Demidov ou simplement de la dimension officielle de l'État.

Leur parcours est similaire. Après une formation initiale en Russie, ils partent étudier ou voyager en Occident, principalement en Allemagne, France, Italie, Angleterre et Suisse. À leur retour, ils mènent de front des activités dans leur domaine initial, en tant qu'entrepreneurs qu'ils dédoublent par un engagement durable pour les arts dans une perspective élargie : du théâtre à la peinture, en passant par la danse, l'architecture et la sculpture. Leur orientation est double : ils sont collectionneurs mais aussi entrepreneurs de spectacles. De fait, ils se distinguent dans cette perspective par différents aspects. De manière générale, en politique ce sont des libéraux, favorables à un régime de type monarchie constitutionnelle. Ils regardent vers l'Occident, et sans aucun doute, l'absence de droits politiques peut expliquer

cette attitude. Ils bénéficient des énormes mutations en cours en Russie pour se constituer un patrimoine symbolique après leur réussite industrielle et économique. Ainsi P. M. Tretiakov (1832-1898), issu d'une famille de marchands moscovite, est le fondateur de la galerie éponyme en 1856. En 1860, il voyage notamment en Italie. Les acquisitions qu'il fait pour sa collection concernent essentiellement l'art russe, toutes générations confondues. Des stratégies similaires, mais avec des objectifs différents, sont développées par d'autres collectionneurs. S. I. Chtchoukine (1854-1936), également issu d'une famille de commerçants dans le textile, fait des études en Allemagne et en France. Il débute sa collection par des achats, notamment d'un Monet, chez Durand-Ruel, en 1897. Entre 1907 et 1914, il achète 37 Matisse. En 1909-1910, il commande à ce dernier *La Danse* et *La Musique*, pour sa résidence moscovite. Il achète également en 1909 son premier Picasso. Il en possède 50 en 1914. Son palais moscovite ouvert au public une fois par semaine permet aux amateurs de découvrir plus de 250 œuvres occidentales. I. A. Morozov (1871-1921) s'engage sur une voie identique. Issu d'une famille de marchands moscovites, après ses études supérieures à l'École polytechnique de Zurich, il fait des voyages réguliers et nombreux en Occident, notamment à Paris. Il réunit une impressionnante collection mixte d'artistes russes et occidentaux, notamment Korovine, Serov, Vroubel, Cézanne, Van Gogh, Picasso, Matisse, Gauguin, Bonnard. I. A. Morozov fréquente assidûment le Salon d'automne et le Salon des Indépendants, les galeries d'art d'Amboise Vollard et Bernheim-Jeune, Durand-Ruel et Kahnweiler, les ateliers d'artistes. Son palais moscovite est décoré notamment par Bonnard (*Le Printemps* et *L'Automne*) et Maurice Denis (*Histoire de Psyché*). En 1906, il prête à S. P. Diaghilev ses œuvres d'art russes pour l'exposition rétrospective d'art russe qui se déroule à Paris.

Dans une perspective différente et complémentaire, des acteurs du champ symbolique russes jouent un rôle déterminant. Leur positionnement se situe davantage en termes de médiation et d'organisation de l'espace culturel. S. I. Mamontov (1841-1918), dont la fortune familiale a été forgée dans le Chemin de fer et le pétrole de Bakou, achète en 1870 le domaine d'Abramtsevo. Outre

que le site est dédié aux arts russes populaires, il est aussi un espace de rencontres des artistes russes comme F. I. Chaliapine, I. E. Repine et C. S. Stanislavski. S. I. Mamontov voyage en Italie et en France. De même, S. T. Morozov (1862-1905), issu d'une famille de négociants de Saint-Pétersbourg fait ses études à Cambridge. Il finance le Théâtre d'art de Moscou de C. S. Stanislavski et de V. I. Nemerovitch-Dantchenko. C'est aussi un ami de Gorki. Une stratégie proche, mais plus ouverte à l'international est menée par la Princesse M. K. Tenicheva (1858-1928). Après des études à Paris, elle achète le domaine de Talachkino, près de Smolensk, en 1893. Elle y fonde une école d'artisanat. Elle subventionne Mir Iskoustva et soutient, notamment financièrement A. Benois et S. P. Diaghilev. Elle est aussi à l'origine de l'exposition d'art russe populaire organisé en 1907 au Musée des arts décoratifs de Paris. De la même manière, mais avec un retentissement tout autre, S. P. Diaghilev (1872-1929) s'attache à la constitution de passerelles entre la Russie et l'Occident. Les ballets russes en constituent l'action la plus radicale. Un autre exemple, situé à une autre limite du champ symbolique peut être signalé. Charles Ephrussi (1849-1905), issu d'une famille juive d'Odessa, arrive à Paris en 1871. Il est non seulement un collectionneur d'art français, mais il est aussi le propriétaire de *La Gazette des Beaux-arts*, revue d'art institutionnelle, occupant la première place parmi les revues artistiques de cette nature en France.

Les conséquences de cette émulation en Russie sont profondes puisque s'y expriment des sensibilités multiples, reposant sur des collections diversifiées d'art ancien et moderne, russe et occidental. Ainsi une nouvelle visibilité se met en place par un effet de concentration qui permet de retrouver un fonds artistique et des traditions esthétiques russes, mises en parallèle de l'art européen, principalement français. Cette organisation en collection est extrêmement importante puisqu'elle autorise une nouvelle visibilité de l'art et de l'histoire de l'art. Par ailleurs, cette concentration de talents et cette forte densité d'acteurs dans le champ symbolique donnent une accessibilité non seulement comme spectateurs mais aussi comme acteurs à une nouvelle génération d'artistes russes. Toute la mouvance de l'avant-garde

russe y est impliquée puisque Moscou comme Saint-Pétersbourg sont les lieux de ces initiatives. Cette mise en confrontation et cette accumulation d'œuvres dans les collections russes suscitent le questionnement et le débat.

La biennale de Venise : nouvel espace, nouvelle stratégie ?

La stratégie qui mène à la fondation de la première biennale de Venise en 1895 peut sembler surprenante de prime abord. Le « centre » culturel du monde au tournant du siècle est représenté par Paris. Même si de nouvelles métropoles viennent concurrencer la capitale française. Engagée après 1850, ce n'est qu'aux alentours des années 1890-1900, qu'une multipolarité est réellement active et peut être envisagée. Le phénomène concurrentiel se met lentement en place et des métropoles comme Londres, Berlin et Vienne deviennent des rivales dynamiques de Paris. Cependant, le nombre d'artistes russes qui font le voyage de Paris, pour un séjour plus ou moins long, voire définitif, ne se retrouve pas ailleurs⁽³⁾.

Les deux éléments qui favorisent Venise sont complémentaires et jouent justement du contexte autour des années 1890. D'une part, Venise se caractérise par un patrimoine exceptionnel et très concentré. C'est un lieu prestigieux et emblématique de l'héritage européen. Venise appartient au creuset de la culture européenne, en ayant été un acteur extrêmement actif avant de rentrer dans une phase de déclin et de sommeil. D'autre part, l'atout supplémentaire est justement que la cité des doges n'occupe plus sa position jadis centrale. Cette dimension périphérique est sans aucun doute essentielle. Paris accueille des salons annuels de peintures qui laissent peu de place pour de nouvelles manifestations. La concentration, l'intensité et la densité des manifestations artistiques laissent peu d'espaces libres. Dans une mesure moindre, la situation est identique pour Berlin et Londres. Le dernier aspect qui favorise le site de Venise pour le déroulement de la première biennale est l'engagement de la municipalité. Si Venise est un lieu de villégiature prisé à travers toute l'Europe⁽⁴⁾, le soutien apporté par la municipalité

vénitienne autorise, non seulement l'organisation de la biennale, mais sa pérennité. Ces différents éléments contribuent au succès que la manifestation rencontre dès son origine. Ces trois éléments conjugués, un positionnement géographique, une stratégie à l'international de type institutionnel, l'héritage patrimonial singulier de la cité et son histoire, favorisent la tentative de créer un lieu attractif consacré à l'art et à la création contemporaine. À défaut d'exercer une influence politique ou économique d'envergure, la municipalité vénitienne tente de créer un pôle culturel, de nature institutionnelle mais fondé sur la création artistique récente, avec une vocation internationale mais fermement centré sur le creuset européen et en particulier la représentation de l'Italie.

Justement, l'une des caractéristiques de la biennale de Venise, qui aura été aussi un facteur déterminant de son succès, outre la durée de l'exposition, autour de six mois, est son mode d'organisation qui repose sur des espaces nationaux. Ceux-ci se répartissent tout d'abord dans les salles du Palais de l'exposition puis dans des pavillons « nationaux » qui sont érigés dans les *Giardini* autour du palais central de la manifestation. Le premier pavillon national, celui de la Belgique, est construit en 1907. Le pavillon russe est édifié en 1914. Il est clair cependant que ce type de répartition nationale n'est pas singulier autour de 1900 puisque toutes les manifestations d'envergures se caractérisent par cette représentation par nationalités. De manière emblématique, les Expositions universelles fonctionnent sur ce mode et se concentrent majoritairement en Europe occidentale (France et Angleterre). Paradoxalement, Venise réunit deux éléments antagonistes. Elle vise à associer dans une perspective nationale les tendances de la modernité au moment précis où les structures qui se mettent en place, notamment au niveau des avant-gardes tendent à dépasser cette focalisation par nation en créant des schémas opérationnels transversaux et transnationaux. Au-delà de cette question, ce mode de fonctionnement implique la présence de commissaires pour chaque nation invitée ou représentées.

Le mode opératoire de la biennale de Venise est ambivalent. Si l'enjeu est bien de réorienter la vision et l'image de la cité, il est

clair aussi que le choix des œuvres exposées montre une certaine prudence. En ce sens, les enjeux développés à Venise entre 1895 et 1936 répondent plus à l'idée de montrer des œuvres plutôt qu'à être un laboratoire. Le succès rencontré dès les premières années démontre que les œuvres exposées étaient davantage fondées sur un ensemble d'acquis que sur l'innovation et le risque. L'enjeu institutionnel en ce sens apparaît déterminant.

L'examen de la présence de la Russie, c'est-à-dire les artistes présents et les œuvres exposées, devrait nous permettre de saisir au mieux ces différentes dimensions et de valider notre hypothèse de départ, à savoir, la reconnaissance d'un art russe sur la scène européenne dans un contexte particulier.

Les artistes russes et la biennale de Venise

Durant les premières biennales, les œuvres d'art sont exposées au sein d'un espace unique, le Palais de l'exposition. La représentation des nations constitutives d'un creuset culturel européen y est dominante. En parallèle de l'Italie, représentée de manière majoritaire par des salles régionales, la France, l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Belgique, les Pays-Bas et l'Angleterre sont les espaces nationaux présentant le nombre d'artistes le plus conséquent et ceci de manière régulière. Ces différents pays ont des salles nationales en propre. D'autres espaces territoriaux sont représentés de manière plus inégale. Il s'agit notamment de la Russie, des pays scandinaves, de l'Espagne ou bien encore de la Suisse et des États-Unis d'Amérique. En ce qui concerne la Russie, il semble nécessaire de faire une remarque et une distinction.

De 1895 à 1912, si le nombre d'artistes russes est assez important, une salle du Palais de l'exposition leur est dédiée. Par contre, si le nombre d'œuvres est insuffisant, les artistes russes sont, soit répartis dans plusieurs salles en compagnie de représentants d'autres pays, soit ils sont associés au sein d'une salle unique avec d'autres artistes étrangers. À partir de 1914, le pavillon national russe érigé par A. V. Chtchoussev (1873-1949) accueille les œuvres

des artistes russes qui résident en Russie ou à l'extérieur de l'Empire des tsars. De fait, les artistes russes présentés entre 1895 et 1914 peuvent être divisés en deux groupes majeurs d'un point de vue géographique. Le premier groupe réunit les artistes russes qui demeurent en Russie, le deuxième groupe ceux qui vivent à l'étranger. Cependant, ils sont tous considérés sous une seule entité emblématique, la Russie.

La distinction qu'il est nécessaire d'établir maintenant fait suite à la Première Guerre mondiale durant laquelle la biennale de Venise est bien évidemment interrompue. En ce qui concerne la Russie, l'autre fait marquant est bien sûr la Révolution d'octobre 1917. Pour la première biennale qui suit ces événements, la question qui se pose est celle de savoir si le pavillon de la Russie appartient à la Russie blanche, héritière de l'Empire, mais en situation d'exil ou à l'Union soviétique. Cette interrogation trouve une première réponse en 1920 puisque l'Union soviétique ne participe pas à la manifestation. Les artistes russes qui y participent sont labellisés « russes » et non « soviétiques ».



Vassili V. Verechtchaguine, *L'apothéose de la guerre*, 1871, Galerie Tretiakov, Moscou. Source Wikipédia

Le commissaire de l'exposition pour la Russie est P. V. Bezrodnyj. En 1922, le nombre d'artistes russes est très réduit et c'est toujours sous l'emblème de la Russie et non de l'URSS que sont réunies les œuvres présentées. À partir de 1924, le contexte géopolitique ayant fortement évolué, la situation s'inverse radicalement et le pavillon de la Russie devient officiellement le pavillon de l'Union soviétique. Cependant, des artistes russes vivant en dehors du territoire soviétique exposent lors de cette session, mais en intégrant d'autres pavillons nationaux. La rupture idéologique se lit officiellement à partir de 1924 et perdure bien sûr jusqu'en 1936.

Entre 1895 à 1936, vingt biennales se sont déroulées. Plus de 340 artistes « russes » y auront participé. Cependant, leur participation est des plus fluctuantes. La présence russe est très représentative et très dense certaines années. Alors que pour certains millésimes, la Russie fait figure de parent pauvre de l'art contemporain. La présence d'artistes russes est constante, mais extrêmement variable et irrégulière. Ainsi lors de neuf biennales, moins de cinq artistes russes sont présents. Il s'agit des expositions de 1895, 1899, 1901, 1903, 1905, 1909, 1912, 1922 et 1936. De même, pour les biennales de 1910 et 1926 ou moins de dix artistes sont présentés. En conséquence, le nombre d'œuvres montrées est relativement faible et s'établit autour d'une dizaine. Bien évidemment, des facteurs multiples sont à l'origine de la faible représentation des artistes russes lors de certaines biennales. Ainsi en 1905, la justification se situe dans les conséquences de la guerre russo-japonaise et de la révolution qui en découle. En 1926 et 1936, les motifs sont plus clairement idéologiques puisque le pavillon soviétique accueille en lieu et place d'artistes russes deux expositions organisées par F. T. Marinetti autour d'une rétrospective du futurisme italien la première année et d'une mise en scène de l'esthétique fasciste pour la seconde. Les autres années sont des maillons faibles pour des raisons internes à la situation culturelle et artistique russe. A contrario, les années charnières, déterminantes et décisives sont 1897, 1907, 1914, 1920, 1924 et 1928. Ce sont là les biennales les plus importantes non seulement d'un point de vue quanti-

tatif, mais aussi sous l'angle qualitatif. Ces années représentent en effet des nœuds essentiels pour l'appréhension de la diffusion de l'art russe en Occident. Sous l'aspect quantitatif, en 1897, 15 artistes montrent 32 œuvres. En 1907, ils sont 37 pour 111 œuvres. En 1914, 68 artistes exposent 123 œuvres. En 1920, 20 artistes présentent 167 œuvres dont 84 sont dues à Archipenko auquel une exposition monographique est dédiée. En 1924, 103 artistes proposent aux visiteurs 585 œuvres. Enfin, en 1928, 89 artistes sont retenus pour un total de 276 peintures, sculptures et dessins.

Le constat que nous pouvons établir de manière générale démontre significativement que la présence des artistes n'est pas constante. Il n'existe pas une courbe progressive et régulière. De fait, la présence des artistes russes traduit plutôt un phénomène de «yo-yo» dont il ressort que la biennale apparaît bien comme un miroir des réalités non seulement artistiques mais également globales de la Russie. Les sommets de la présence russe correspondent à des moments charnières du mouvement des arts en Russie, qu'il s'agisse de fortes tensions esthétiques ou d'évolutions politiques et idéologiques. Toutes les années retenues comme essentielles et révélatrices procèdent de la succession de ces changements en Russie.

Le premier changement d'horizon important pour les artistes russes se déroule lors de la biennale de 1897. Les commissaires pour la Russie sont M. M. Antokolsky et I. E. Repine, deux membres éminents de la génération des années 1860. Et, en effet, les artistes invités sont en majorité des membres du courant des Ambulants. Lorsqu'ils exposent à Venise, ils montrent l'autre visage de la Russie. En quelque sorte, les fastes de l'Empire se craquellent sous les coups de boutoirs d'une ambition visant à retranscrire la réalité de la société russe. La biennale de 1907, conçue pour sa partie russe par S. P. Diaghilev est tout aussi significative. Puisqu'à la révélation des réalités russes contemporaines succède l'expression d'une identité russe puisant à son creuset national et dans ses traditions tout en suggérant de nouvelles formes de représentation. La manifestation de 1914 en est le prolongement. L'exposition des artistes russes, pour

son fait le plus marquant, est d'être installée dans son pavillon national. Il s'agit ici d'un engagement gouvernemental de type institutionnel tout à fait remarquable si nous considérons le rôle de vitrine que suggère la biennale de Venise. Les biennales de 1920 et 1924 permettent de mettre en évidence des lignes de fractures au sein de la Russie artistique. Et en effet, la dernière année remarquable est 1928. Une année qui affirme de manière décisive l'orientation esthétique de l'URSS. Les années 1930, 1932 et 1934 se situent dans une perspective bien évidemment identique. L'ensemble de ces années charnières constituent des lignes d'horizon, de renouvellement, d'innovation ou de fracture que nous allons déterminer dans les lignes suivantes.

De l'affirmation d'une identité à l'invention d'un nouveau monde

Les profondes mutations qui traversent l'Europe se traduisent bien évidemment dans le domaine des arts et la biennale de Venise peut être considérée comme le réceptacle de ces tendances. Le territoire de la représentation change et Venise en constitue bien davantage la vitrine que le laboratoire. En matière de transferts culturels, il s'agit là d'un angle d'approche des plus pertinents.

Les différentes étapes qui jalonnent l'accueil et la réception des œuvres russes montrent en premier lieu que la visibilité initiale de l'art russe se concrétise autour de la question des réalités sociales de la Russie. Le deuxième temps de cette appréhension se fonde sur une identité russe non plus perçue dans son immédiateté mais dans sa profondeur et son héritage. Le troisième temps est lui marqué par l'engagement radical des avant-gardes pour un nouvel espace de représentation et un nouveau mode de perception. Enfin, un dernier stade est constitué par la mise sous tutelle de cette représentation sous l'égide d'une adhésion uniforme et d'une codification idéologique des plus rigides. En l'espace d'une trentaine d'années, le champ de la représentation répond aux vicissitudes des réalités économiques, politiques et sociales russes. La biennale en propose une lecture assez dense dans ses différentes sessions. C'est ce que nous tenterons de délimiter ci-après.

1897 : être soi

Si la biennale de 1895 avait proposé un visage des plus ambigus concernant l'art russe, celle de 1897 répond bien plus nettement à un critère de découverte d'un art russe national original. En effet, en 1895, seuls deux artistes russes avaient été présents : P. Troubetskoï et L. B. Bernstamm. De fait, P. Troubetskoï comme L. B. Bernstamm sont des artistes cosmopolites par le positionnement qu'ils occupent, les thèmes qu'ils retiennent et la facture de leurs œuvres. Les œuvres qu'ils présentent en 1895 sont totalement intégrées au circuit de l'art européen. En 1897, ce sont quinze artistes qui présentent 32 pièces. Ceux-ci sont retenus par I. E. Repine et M. M. Antokolsky, qui sont les deux commissaires pour la Russie⁽⁵⁾. Il s'agit ici d'intermédiaires particuliers dans le contexte européen puisqu'ils sont tous les deux à l'origine de la fondation et toujours membres actifs du courant artistique des Ambulants. Les 15 artistes russes présents sont plus ou moins liés intimement à ce mouvement, soit qu'ils en sont directement membres, soit qu'ils se positionnent à sa périphérie par leurs choix thématiques et formels. Autour d'I. E. Repine, les artistes présentés sont notamment V. E. Makovski, A. N. Benois, H. H. Siemiradzki.

Le changement d'horizon en 1897 est significatif, voire brutal pour un œil occidental. Les revendications mises en avant par le mouvement des Ambulants au cours des années 1860-1880 se focalisaient sur trois aspects fondamentaux. Premièrement, il s'agissait pour eux de remettre en question l'enseignement dispensé au sein de l'Académie des beaux-arts. Ils tenaient à dépasser l'imitation des Anciens et le travail à partir de modèles. Ils jugeaient cet idéal esthétique sans prise avec la vraie vie. En conséquence, leurs objectifs se délimitaient par des exigences picturales associant deux niveaux. D'une part, il s'agissait de puiser dans une thématique russe le sujet de la représentation et, d'autre part, de répondre à un principe de véracité quant à la forme. Leur manière visait donc à intégrer la réalité comme élément moteur et fondamental de leur art. Au-delà, les objectifs poursuivis par les Ambulants exprimaient en filigrane une critique sociale, voire politique.

Ces tendances artistiques associent deux grandes thématiques. La première s'exprime par une volonté de véracité sociale. Il s'agit ici de montrer les réalités de la Russie contemporaine. Les thèmes retenus oscillent entre des paysans lors de la récolte, des bateliers, des paysages, mais aussi le retour de prisonniers déportés en Sibérie par le régime tsariste et la représentation de « terroristes ». Ces œuvres imprégnées des réalités russes favorisent une plus grande compréhension des confins européens qui jusqu'alors n'étaient perçus pour l'essentiel que par un prisme déformant et stéréotypé. L'autre aspect exprime, au-delà d'un premier niveau de représentation, une critique de l'état de la société. Il est indéniable que les thèmes retenus, fondés sur la vie quotidienne et les « petites gens », traduisent un certain nombre de ressentiments face à une situation sociale figée et verrouillée par un système statique qui ne répond pas aux évolutions récentes de la société russe en voie de profondes mutations. C'est surtout le traitement ou la manière picturale qui accentue ce sentiment.



Ilya E. Repine, *Les Bateliers de la Volga*, détail, 1870-1873, Musée russe, Saint-Pétersbourg. Source Wikipédia

De fait, à l'instar des évolutions esthétiques européennes, les artistes russes recherchent dans leur production artistique la véracité des actions, des situations et des expressions. La Russie étant l'un des confins européens, la vision de ces œuvres s'appuyant sur des réalités peu ou méconnues renforçaient un sentiment de puissance et de force dans la perspective d'une découverte.

Si les artistes russes représentés en 1897 proposent une large thématique, l'option formelle quant à elle s'insérait dans une tendance réaliste déjà bien présente en Europe occidentale. Cependant, ces œuvres traduisaient une nouvelle vision de la Russie loin des codes traditionnels de la peinture académique à laquelle l'Occident s'était accoutumé. Et si l'Occident ne voyait dans la Russie qu'une terre lointaine, sachant imiter sans créer d'œuvres originales, l'année 1897, marque certainement un tournant dans cette lecture de l'art russe et de la Russie. Non seulement, au tournant du siècle l'accès à la peinture russe contemporaine est possible, mais elle représente un sillon particulier dans le concert de la création internationale. Les biennales de 1899, 1901, 1903 et 1905 s'inscrivent dans cette perspective. L'autre tournant décisif se joue en 1907. Le virage opéré ici remet en question de manière fondamentale la perception de l'art russe et de la Russie. Ce n'est plus la réalité et la vérité qui sont à l'ordre du jour, mais la notion d'un art idéal. L'exact contrepoint du mouvement des Ambulants.

1907 et 1914 : conquérir le monde

La biennale de 1907 marque un tournant essentiel dans la réception de l'art et au-delà de la culture russe. S. P. Diaghilev est à l'origine de ce tournant significatif et décisif de la nouvelle perception de l'art russe. L'exposition de 1907, dont il est le commissaire pour l'art russe, s'inscrit dans la stratégie qu'il met en œuvre à partir des années 1905-1906. En effet, S. P. Diaghilev poursuit une aventure esthétique tout à fait singulière qui connaît son apogée, dans sa forme initiale entre 1909 et 1914 et au-delà, sous une forme renouvelée, jusqu'en 1929. L'exposition

vénitienne de 1907 s'inscrit ainsi dans un enchaînement de manifestations relatives à la culture russe. Si le centre en est Paris, S. P. Diaghilev rayonne également à travers toute l'Europe, notamment à Londres, Vienne, Berlin et Rome. Il multiplie les « événements » culturels, associant dans sa tentative de conquête de l'Occident la musique, l'opéra, la peinture et la sculpture, mêlant l'art russe ancien et contemporain, ainsi que, bien entendu, l'art du ballet. Si une stratégie à l'internationale est lisible et détermine clairement les choix de S. P. Diaghilev dans sa conquête de l'Europe occidentale, il est cependant incontestable que les choix opérés démontrent une très grande sensibilité et une profonde intelligence de vue. La biennale de Venise en 1907 fait office en quelque sorte d'une tentative qui se transforme en coup de génie. Dans le prolongement de l'exposition de Paris de 1906, il détermine des choix qui situent la Russie en tant qu'acteur central de l'art contemporain.

En effet, les grandes orientations de S. P. Diaghilev sont présentes dans la sélection et les choix qu'il opère pour la biennale de 1907. Il s'appuie sur une stratégie globale dont les principaux critères peuvent être déterminés de la manière suivante. En premier lieu, il est fondamental pour lui d'intégrer l'art et la culture russes à la modernité occidentale, non pas comme un espace périphérique mais comme un partenaire contribuant au renouvellement de cet espace. Dans cette perspective, il situe l'art russe dans la longue durée balisant les étapes de sa constitution et de sa formation, partant des icônes jusqu'aux dernières étapes de la création artistique contemporaine. De ce fait, il intègre de manière subtile les notions d'héritage, de patrimoine, de tradition et d'identité nationale russe en art. Ce qui directement le situe d'égal à égal avec les pays constitutifs du creuset européen. Mais pour participer pleinement au laboratoire d'idées et de développements artistiques contemporains S. P. Diaghilev invite également des artistes d'horizons divers représentatifs de tendances très distinctes dans l'évolution de l'art russe. Bien que lui-même soit le héraut d'un mouvement favorable à ce que nous déterminons comme étant un engagement favorable à « l'art pour l'art », il implique en 1907 différentes mouvances qui autorisent par la diversité représentée une lecture diversifiée

de l'art contemporain en Russie. De fait, la qualité première de l'exposition de 1907 est de démontrer la nature, l'énergie et l'amplitude des débats artistiques et esthétiques en Russie. Un éclectisme et une diversité qui résonnent comme le préambule de sa vision esthétique que les ballets russes consacreront durant les années suivantes. Une vision esthétique fondée sur la fusion des arts dans lesquelles chaque partie d'un ensemble est essentielle. Ainsi S. P. Diaghilev dans sa démarche renouvelle non seulement un espace formel et une orientation thématique, mais il réinvente le concept même d'œuvre d'art. Sur ce triple socle, l'idée d'un héritage artistique russe, la contribution des artistes russes aux tendances les plus récentes de l'art contemporain et la notion de fusion des arts qui caractérise le travail de S. P. Diaghilev s'établit une nouvelle lisibilité de la culture russe.

Les artistes russes présents à la biennale de 1907 proposent une large palette de l'évolution récente de la peinture en Russie. Les deux grandes tendances de l'art russe contemporain sont exprimées par deux peintres aux trajectoires et aux recherches antagonistes, M. A. Vroubel et I. L. Repine. Mais l'élément essentiel à retenir dans le cadre de cette biennale est le renversement de tendance. Si les Ambulants avaient dominé la scène entre 1895 et 1905, ce sont les tenants de l'art pour l'art, et plus particulièrement les acteurs du « monde de l'art » qui vont être majoritairement représentés à partir de 1907 et jusqu'en 1914 : L. Bakst, C. A. Somov, A. I. Golovine, C. A. Korovine, B. I. Anisfeld, N. K. Roerich, V. A. Serov, S. V. Malioutine, S. N. Soudbinine, M. F. Larionov.

Les œuvres exposées en 1907 par les artistes russes donnaient à voir une autre Russie que celle présentée lors des biennales antérieures aussi bien d'un point de vue formel que thématique. Le changement de registre était assez radical. En ce sens, la biennale de 1907 prend place dans le maillage d'événements et de manifestations organisées et conçues par S. P. Diaghilev en vue de conquérir le monde.

Les biennales suivantes conservent le sceau de l'art nouveau russe et celle de 1914 en constitue une sorte d'apothéose, puisque c'est l'année qui voit l'exposition d'art russe présentée dans son

pavillon national pour la première fois. Il s'agit ici d'une année charnière qui situe pleinement et de manière définitive l'art russe comme un acteur de la scène culturelle européenne. L. Bakst et des peintures intitulées « motifs orientaux », N. K. Roerich et des paysages nordiques, A. Ostroumova-Lebedeva et ses représentations pétersbourgeoises, S. V. Noakovski et ses aquarelles de paysages en constituent l'ossature. La thématique et la manière de cette tendance artistique restituent un état d'âme qui permet de saisir une identité typiquement russe : la langueur, la démesure du territoire, l'influence croisée entre l'Orient et l'Occident, enfin la puissance du climat.

1920 et 1924 : changer la vie

Après l'interruption de la manifestation suite aux événements de 1914-1918, les biennales qui suivent la Première Guerre mondiale délimitent un nouvel horizon pour la Russie. Celui-ci est des plus complexes. En premier lieu, la question du pavillon national érigé en 1914 se pose. Appartient-il au nouvel État soviétique ou reste-t-il l'apanage d'une Russie émigrée qui s'oppose frontalement au nouvel État ? Dans cette perspective, les artistes exposés sont-ils représentatifs d'un nouvel art officiel soviétique ou d'une tradition typiquement russe héritée des Ambulants ? En outre, l'art est-il soumis à un diktat politique et idéologique ou bien est-il représentatif de toutes les tendances ? Bien des questions qui pour les deux biennales de 1920 et 1924 vont se traduire différemment.

En 1920, la majorité des artistes représentés sont des émigrés de longues dates qui sont intimement mêlés aux courants de l'art occidental. M. Larionov et N. Gontcharova résident à Paris et ont collaboré avec S. P. Diaghilev. M. Werefkin et A. Von Jawlenski ont été tous les deux des membres fondateurs du Blaue Reiter et appartiennent à une mouvance transnationale. A. P. Archipenko est arrivé à Paris en 1908. Il en va de même pour nombre d'autres artistes tels que B. D. Grigoriev, D. S. Stelletsky et P. V. Besrodnyj.

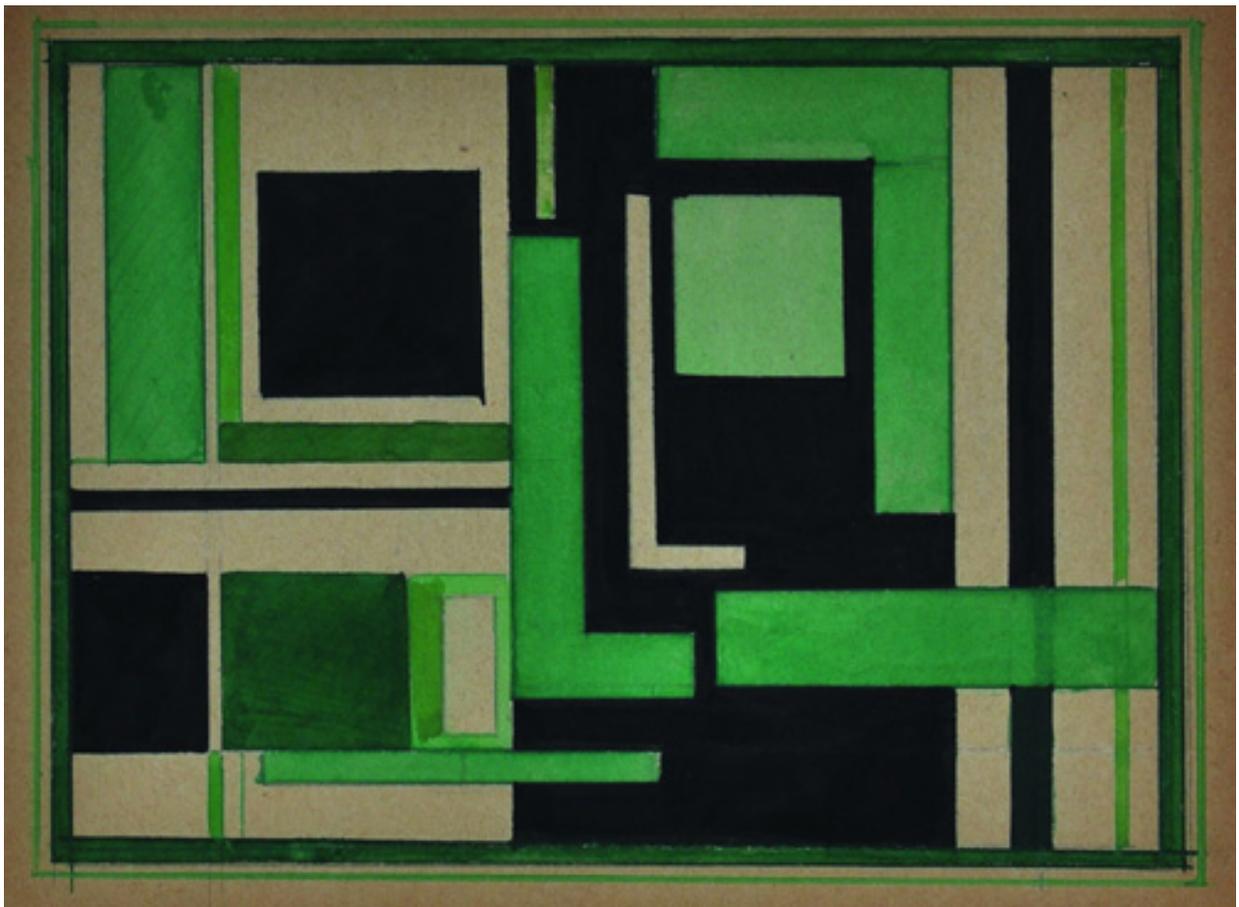
Le contexte européen et la situation particulière de la Russie expliquent l'absence de l'Union soviétique lors de la biennale de 1920. L'espace est occupé par les artistes résidents hors de Russie. 1920 comme la biennale suivante en 1922 représentent des années de transition.

En 1924, la situation a changé et le pavillon de la Russie est occupé officiellement par l'Union soviétique. Les artistes russes qui ne résident pas en Russie, qu'ils soient partisans ou adversaires de la Révolution d'Octobre n'accèdent pas au pavillon soviétique. Ils sont répartis dans des salles internationales ou spécifiques, *bianco e nero*, salles des aquarelles et des sculptures, ou apparaissent dans les pavillons d'autres nations comme celui de l'Allemagne. Différents visages de la Russie sont mis en présence. Surtout en 1924 sont présents, à Venise, les protagonistes d'un art radical, mettant en scène les formes les plus avancées d'expressions picturales. Ce sont principalement des membres des regroupements artistiques suprématises et constructivistes comme K. S. Malevitch, A. M. Rodchenko, A. A. Exter, A. A. Vesnine, N. A. Udaltzova, L. S. Popova. Par ailleurs, d'autres artistes également favorables à la Révolution d'octobre réunis sous le label Proletkult sont également représentés à Venise. Par ailleurs, S. V. Guerassimov propose une œuvre.

Ainsi la biennale de 1924 est tout à fait singulière. Non seulement elle permet de découvrir un certain nombre d'artistes en Occident, mais de surcroît elle démontre la diversité des tendances en Russie tout en restituant un conflit latent qui trouvera sa résolution lors de la biennale de 1928. En effet, la question qui domine le champ esthétique se pose frontalement : existe-t-il un art purement soviétique ? Un art qui correspondrait à la nouvelle réalité qui s'est faite jour en Russie, proposant à l'instar de la révolution politique une révolution esthétique équivalente. V. V. Khlebnikov, V. V. Maïakovski, V. I. Tatline, D. Vertov, dans leurs différentes tentatives ont recherché de nouvelles formes d'expressions de la réalité. Cependant, s'est rapidement fait jour qu'une ambiguïté fondamentale nourrissait le dialogue entre politique et forme culturelle d'où l'inévitable collision entre les choix du parti communiste en terme esthétique et les orientations développées par les formalistes, les suprématises

et les constructivistes. Si la biennale de 1924 laisse subsister une ambiguïté, celle de 1928 ne laisse aucun doute quant à l'idée de ce que l'art représente aux yeux du pouvoir politique soviétique. La coexistence lors de la biennale de 1924, d'artistes russes émigrés et d'artistes soviétiques, d'artistes d'avant-gardes rompant avec la tradition et d'artistes la perpétuant de manière conventionnelle permet d'insister sur ce point de focalisation que représente la manifestation. En effet, pour sa partie russo-soviétique, Venise en 1924 démontre avec force tous les enjeux et les conflits latents de la nouvelle république.

En 1926, des raisons politiques motivent l'absence de la représentation soviétique. Le grand retour de l'URSS en 1928 à Venise parachève un ensemble de processus en cours. L'année 1928 marque ainsi un changement d'optique tout aussi radical qu'avait pu l'être le triptyque d'A. M. Rodchenko intitulé avec une certaine ironie et autodérision *La fin de l'art*.



Nikolai M. Suetin, *Composition suprématisiste, blanc, vert, noir*, 1925.

Source Wikipédia

1928 : un art nouveau pour un homme nouveau

Une problématique identique en ce qui concerne les artistes russes émigrés et les artistes soviétiques est opérante en 1928. Les artistes émigrés sont regroupés dans les salles 15 et 28. Cependant, l'espace d'exposition le plus significatif pour l'art russe en situation d'émigration est la salle 40. En effet, elle est consacrée aux représentants d'origine russe de l'École de Paris. S'y retrouvent donc, M. Chagall, O. N. Sacharoff, L. L. Survage, K. Terechkovitch, O. Zadkine, Chana Orloff.

L'autre visage de la Russie a considérablement changé. En effet, le front gauche de l'art, les avant-gardes les plus avancées ont totalement disparu du pavillon officiel de l'Union soviétique. Soutien de la Révolution de 1917, ils sont condamnés pour formalisme et disparaissent de la scène artistique soviétique. Restent en place les artistes également favorables à la Révolution de 1917, mais se rattachant à la mouvance d'un réalisme socialiste. Si les idées d'un réalisme socialiste artistique sont en germe dès le début des années 1920 elles dominent le champ artistique soviétique de manière définitive au tournant des années 1927-1929. En réalité, les œuvres exposées en 1928 traduisent deux tendances principales. En premier lieu, le débat porte sur la question d'un art correspondant totalement à la nouvelle réalité que représente l'Union soviétique. Ensuite, sous couvert d'un art dont la forme serait socialiste et le fond réaliste, c'est la tradition picturale héritée du XIX^e siècle, la quête d'un art représentant la réalité, qui se fait jour. Les enjeux sont clairement posés. Les suites de la Révolution de 1917 dans le domaine des arts limitent les questions de la production artistique à un segment d'inféodation totale.

La fabrique du miroir : d'une perception fragmentée à une vision idéale

Lors de la première biennale de Venise en 1895 la vision et la perception de l'art russe de manière générale en Europe sont très limitées. La direction se fait généralement en termes de diffusion, de découverte, d'influence ou de réception dans un sens Occident-Russie. Hors quelques médiateurs ou amateurs, l'art russe se retrouve dans une situation de suiveur. Son rôle est considéré, soit comme mineur ou secondaire, soit comme une imitation sans originalité de l'Occident. L'initiative ne semble pas provenir d'un pôle artistique russe clairement déterminé et délimité. La biennale en ce sens est clairement représentative de cet état de fait si nous nous rappelons que seuls les deux sculpteurs P. Troubetzkoy et L. Bernstamm y exposent quelques pièces. La proportion des œuvres russes exposées est infime en comparaison des œuvres provenant des pays constitutifs du creuset européen. Cependant en l'espace d'une trentaine d'années les modalités de la perception de l'art russe sont transformées. Toute la palette des mouvances artistiques russes occupent l'espace de la biennale. Les différentes générations comme les multiples tendances sont représentées et permettent une nouvelle lisibilité de l'art russe. Le passage est net, de la manifestation de 1895 et sa perception des plus fragmentaires à une vision plus élaborée qui se construit et se profile tout au long des années suivantes. La Russie puis la toute jeune Union soviétique s'intègre de manière extrêmement prégnante au panorama des arts en Europe. D'une réalité « véritable » recherchée par les Ambulants à la fabrique d'un homme nouveau prôné par le Proletkult puis par le réalisme socialiste une large gamme d'idées et de réflexion marque le territoire de l'art russo-soviétique. En ce sens, l'Occident par le canal de la biennale de Venise avait sous son œil une multitude d'enjeux soit strictement esthétiques et stylistiques, soit plus largement politiques et idéologiques.

Dans cet itinéraire de l'art russe en Occident, les trois phases qui se succèdent comme autant de symboles ou de slogans de trois générations d'artistes se délimitent par les trois idées suivantes.

Être soi dans l'approche des Ambulants, conquérir le monde pour la génération du « Monde de l'art », changer le monde pour celle des avant-gardes. La boucle est alors bouclée par l'appréhension du réalisme socialiste, lorsque le principe de représentation de la réalité se harnache d'une esthétique et d'une mise en forme socialiste. L'évolution est clairement perceptible, dans ce passage d'une perception fragmentée à la tentative d'une vision idéale ou utopique. Cependant, les grandes propositions esthétiques des avant-gardes sont laminées par le couperet de l'idéologie esthétique du parti après 1925. De l'utopie des constructivistes et des suprématises ne restaient rien que l'illusion d'un monde possible. Le réalisme socialiste n'offrant qu'une froide sanctification de l'idéologie dominante. L'art comme vecteur d'idée, processus théorique et champ d'expérimentations ne pouvait guère trouver de place sur un territoire aussi totalement délimité. Ceci, l'amateur d'art, circulant dans les pavillons et les salles de la biennale de Venise le voyait avec netteté tant tous les reliefs de l'histoire russe et de l'art russe les plus récents cinglaient sur les cimaises de l'exposition.

En définitive, la diversité de l'art russe, son héritage et ses traditions, son originalité et son identité étaient visibles à Venise. Ainsi l'intégration de la culture russe à une aire européenne qui l'avait jusque-là déconsidérée était plus qu'accomplie. L'art russe devenait même la source de nouvelles implications esthétiques et artistiques. La biennale confirmait la participation d'un nouvel espace au système international des arts.

NOTES

1. MALIA (Martin), *L'Occident et l'énigme russe, du Cavalier de bronze au Mausolée de Lénine*, Seuil, Paris, 2003. CARIANI (Gianni), *Une France russophile? Découverte, réception, impact, la diffusion de la culture russe en France de 1881 à 1914*, Septentrion, Lille, 2001.
2. CARIANI (Gianni), « La découverte de l'art russe en France, 1879-1914 », *Revue des études slaves*, Paris, IES, 1999, pp. 391-405
3. CHARLE (Christophe), *Théâtres en capitales. Naissance de la société du spectacle à Paris, Berlin, Londres et Vienne, 1860-1914*, Albin Michel, Paris, 2008, et KARADY (Victor), « La migration internationale d'étudiants en Europe, 1890-1940 », *Actes de la Recherche en sciences sociales*, Paris, 2002, pp. 47-60.
4. Mort à Venise de Thomas Mann est publié en 1913.
5. I. E. Repine (1844-1930) et M. M. Antokolsky (1843-1902), comme la grande majorité des artistes russes circulent beaucoup en Europe, principalement en France, en Allemagne et en Italie. En termes de transferts culturels, leur quête d'une thématique russe s'intègre dans les tendances stylistiques et formelles européennes majeures. L'œuvre, tant dans la forme que sa thématique, de V. V. Verechtchaguine est un bon exemple de cette dualité. Voir G. Cariani, « Transferts culturels et relations de voyage. De Goethe à Leroy-Beaulieu: l'Occident, le Grand Tour et la fabrique du miroir », *L'autre voie*, Strasbourg, n° 8, 2012. Cf. www.deroutes.com/AV8/transferts8.htm

Gianni Cariani est docteur en histoire et guide-conférencier.

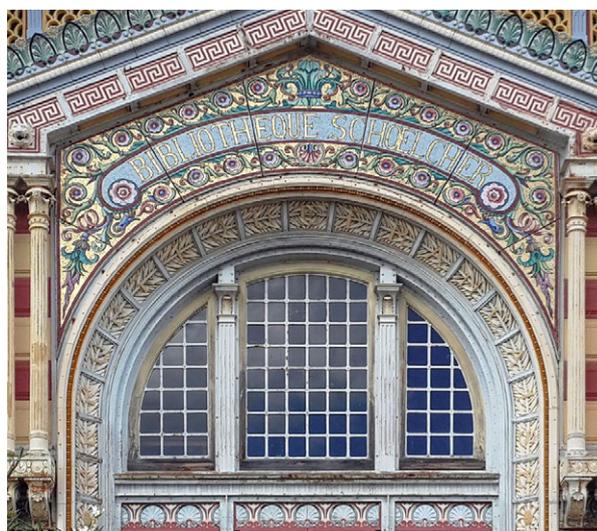
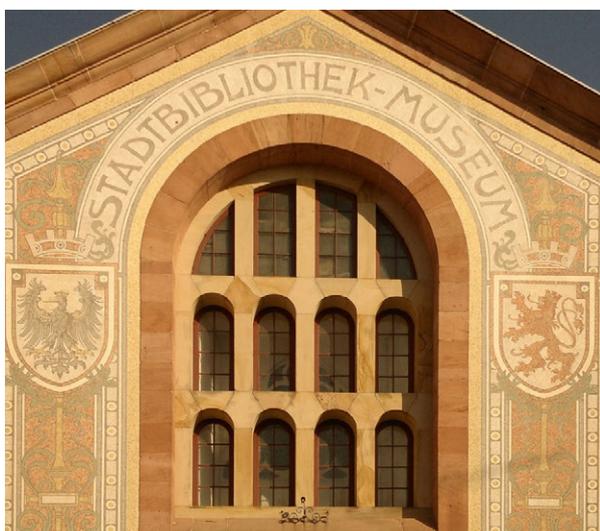
Il anime également, sur le site de *La croisée des routes*, la rubrique mensuelle *Chroniques* #art: www.croiseedesroutes.com/#!gianni-cariani--chroniques-art/c4a0

AVANT DE REPRENDRE LA ROUTE...

par Franck Michel



On peut continuer à tourner en rond, ne rien faire ou laisser faire, mais il est toujours possible de prendre du recul pour mieux avancer, pour éviter aussi de foncer tête baissée, autrement dit de prendre de la hauteur pour voir le monde avec d'autres yeux. Le voir de la sorte c'est déjà engager un premier pas pour arriver à mieux le comprendre. Sur ces deux photos, prises en Indonésie respectivement en juin et en août 2013, on peut tenter de saisir ces deux manières de voir que tout semble opposer : un rond-point surgi de nulle part qui ne sert strictement à rien mais qui occupe le bitume de l'accès à la plage de Lombang à l'extrémité orientale de l'île de Madura, appendice de sa grande soeur et voisine javanaise ; à l'est de Bali, cette fois, un villageois qui a totalement oublié ce qu'est le vertige grimpe sur un cocotier, certes pour en couper des noix mais sans doute également pour admirer la belle vue panoramique où, par certains beaux jours de chance, il peut apercevoir le sommet du volcan Rinjani sur l'île voisine de Lombok. Un autre regard sur le monde permet, en effet, pour lui comme pour nous tous, d'aller voir - et aller - toujours plus loin. En distance parcourue et plus encore en chemin intérieur.



Un autre regard sur le monde ne pourra pas non plus faire l'économie d'une éducation pour tous et d'un métissage culturel digne de ce nom. Ici, en images, avec cette belle façade de la bibliothèque humaniste et historique de Sélestat en Alsace, on rappelle l'importance des livres et donc de la connaissance partagée, on pense à la tradition humaniste européenne, lorsque l'Euroforteresse ne se résumait pas seulement à un vaste marché dans lequel n'entrent désormais que des fortunés triés sur le volet et capables de vendre et d'acheter n'importe quoi. Ceux qui souhaitent venir pour vivre devront repasser, ou essayer de passer en force. Mais ils seront rapidement recentrés en détention par les forces du désordre dûment labellisées par l'ordre mal établi. Des livres, il y en a aussi à Fort-de-France, à la bibliothèque Schoelcher, même si pas grand monde se presse près des étagères ! Au pays de la banane, le risque d'une France tropicale incapable de gérer ce coin caribéen autrement qu'une exotique république bananière n'est jamais très loin...



Alors, on peut aussi chercher l'eldorado ailleurs, comme par exemple sur cette fresque murale, dénichée à deux pas de la plage mythique de Copacabana, à Rio de Janeiro, terre des jeux et du foot, lieu divin comme on sait où pourtant le métissage tant vanté n'a jamais réussi à masquer le racisme qui sous-tend, et l'avènement de la société de consommation sur place n'y a rien changé, l'ensemble de la société brésilienne, en pleine frénésie footballistique sur fond de crise sociale. Ici ou ailleurs, les défis sont les mêmes, les solutions à imaginer puis à concrétiser sans doute aussi. Mettre des couleurs dans la vie est une noble action comme sur ces jupes traditionnelles des Hmong, dans le nord du Vietnam, le problème c'est qu'elles ont été réalisées par des habitants de l'ethnie Thai qui vivent dans les plaines et les revendent aux touristes de passage. Même certaines couleurs peuvent donc avoir un ton mat et terne...



Au Portugal, pays en proie à une crise durable, et terrible exemple d'une révolte populaire qui monte et qui gronde, d'abord contre l'Europe, ses banques, ses dirigeants, ses donneurs d'ordres surtout Une manifestation à Evora dans le sud du pays, une affiche à Porto dans le nord. En 2014, l'Europe politique sera-t-elle enfin à la croisée des routes?



Phnom Penh, Cambodge - Le gouvernement autoritaire de Hun Sen s'effrite lentement mais sûrement à l'image de cette pancarte d'une importante rue dans la capitale cambodgienne dont l'inscription ne sera bientôt plus visible ni même identifiable. Dans l'intervalle politique plutôt inquiétant qui s'annonce, entre vacance du pouvoir et révolte populaire, les jeunes générations restent dans le flou devant l'instabilité des lendemains qui déchantent...



Rio de Janeiro et Strasbourg - Dans un monde devenu incertain, le peuple, parfois par l'intermédiaire des autorités, se raccroche à quelques figures emblématiques de l'histoire universelle. On l'a récemment constaté à propos de Nelson Mandela, on le voit ici également avec ce petit homme chichement vêtu mais qui ne cesse de marcher vers davantage de liberté dans le monde. Loin de sa base indienne, le Mahatma Gandhi se voit ainsi statufié partout dans le monde, comme ici au Brésil et en France, au centre de Rio de Janeiro, capitale éphémère du football en 2014, et à Strasbourg, capitale d'une Europe en quête perpétuelle d'existence politique...

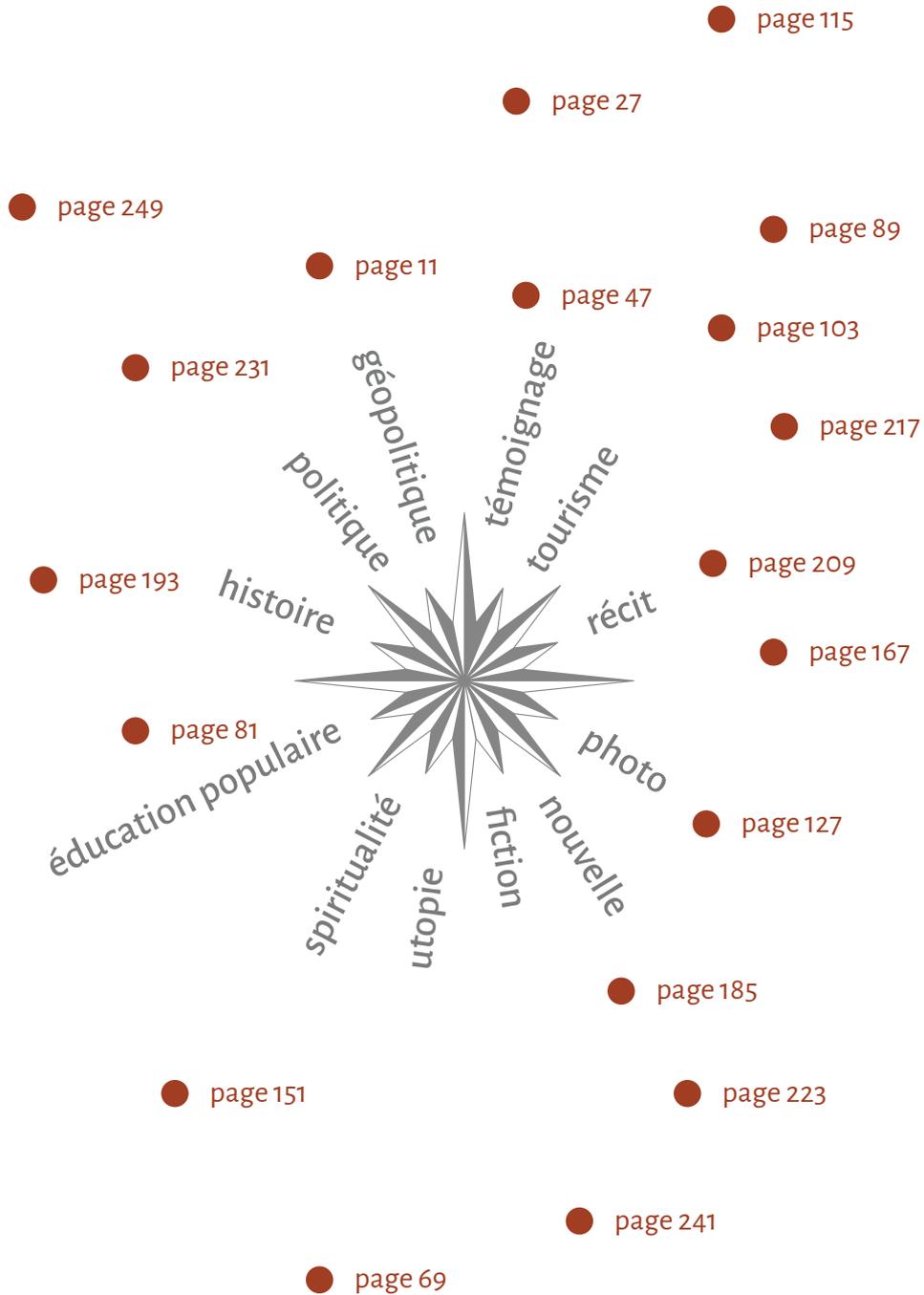


l'autre voie

www.croiseedesroutes.com

RECHERCHE

VOYAGE



SOCIÉTÉ

CULTURE